

---

## CORRESPONDANTS - CORRESPONDENTS

---

**Iris BERLAZKY**, Historian in Charge of the Holocaust Oral History Training Workshop, Hebrew University, Jerusalem - Israel ; **Sidney BOLKOSKY**, Professor of History, University of Michigan-Dearborn - College of Arts, Sciences and Letters, Dearborn - U.S.A. ; **Paula J. DRAPER**, Ph. D. (History), Independent Scholar, Toronto - Canada ; **Hubert GALLE**, Maître de Conférences, Université Libre de Bruxelles - Belgique ; **Carla GIACOMOZZI**, Stadtarchivarin der Stadtgemeinde Bozen - Italien ; **Henry GREENSPAN**, Consulting Psychologist and Lecturer in Social Science, Residential College - University of Michigan, Ann Arbor - U.S.A. ; **Judith HASSAN**, Director of Services for Holocaust survivors, refugees and their family based at Shalvata - Therapy Centre of Jewish Care, Founder of the Holocaust Survival Centre, London - UK ; **Massimo IANETTA**, Cinéaste, Collaborateur associé, Fondation Auschwitz, Bruxelles - Belgique ; **Giuseppe PALEARI**, Hauptbibliothekar der Stadtbibliothek der Gemeinde Nova Milanese - Italien ; **Roger SIMON**, Professor, Department of Curriculum Teaching and Learning - Ontario Institute for Studies in Education - University of Toronto - Canada ; **Stephen D. SMITH**, Director, Beth Shalom Holocaust Memorial Centre, Nottinghamshire - UK ; **Nina TOUSSAINT**, Cinéaste, Collaboratrice associée, Fondation Auschwitz - Belgique ; **Alexander VON PLATO**, Geschäftsführender Direktor des Institut für Geschichte und Biographie der FernUniversität Hagen - Deutschland ; **Jacques WALTER**, Professeur, Directeur du Centre de Recherche sur les Médias - Université de Metz - France.

---

## SECRÉTARIAT DE RÉDACTION - EDITORIAL OFFICE

---

**Josette ZARKA** (France) ; **Yannis THANASSEKOS** (Belgique) ; **Anne VAN LANDSCHOOT** (Belgique) ; **Carine BRACKE** (Secrétariat Fondation Auschwitz - Belgique).

---

## VENTES ET ABONNEMENTS - SUBSCRIPTIONS AND SINGLE COPIES

---

Editions du Centre d'Etudes et de Documentation  
Fondation Auschwitz, 65 rue des Tanneurs, 1000 Bruxelles - Belgique  
Tél. : (02) 512 79 98 Fax : (02) 512 58 84  
e-mail : [auschwitz.foundation@skynet.be](mailto:auschwitz.foundation@skynet.be)  
<http://users.skynet.be/Auschwitz.Fondation/index.htm>

Abonnement annuel (2 numéros) - Annual rates (2 issues) :  
Frais de port inclus / including postage  
Europe : 30, 49 ☐ - Autres/Others : 1340FB (US \$34)

Ce numéro a été coordonné et réalisé par Madame Anne Van Landschoot, Collaboratrice scientifique à la Fondation Auschwitz, Mesdames Carine Bracke et Nadine Praet, Assistantes techniques et administratives - *This number have been realized and coordinated by Mrs. Anne Van Landschoot, Scientific Assistant at the Auschwitz Foundation, Mrs. Carine Bracke and Mrs. Nadine Praet, Technical and Administrative Assistants.*

Les articles publiés dans le Cahier International sur le témoignage audiovisuel n'engagent que la responsabilité des auteurs - *The articles published in the International Journal on audio-visual Testimony are under the responsibility of the authors.*

ISSN = 0772-652X

© Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz  
Bruxelles 1999



# Sommaire - Contents

Bref message du Président de la Fondation Auschwitz .....	5
BARON PAUL HALTER	
<i>Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation</i> .....	6
SIDNEY BOLKOSKY	
Voices, Visions and Silence : Reflections on Listening to Holocaust Survivors .....	7
JACQUES WALTER	
<i>Les Histoires du Ghetto de Varsovie</i> Archives historiques, mise en mémoire et dispositifs virtuels .....	15
STEPHEN D. SMITH	
Visual History : Creating New Forms of Discourse .....	31
IZIDORO BLIKSTEIN	
Secureni, Bessarabie : un «paradigme» de l'Holocauste ? .....	37
CATHY GELBIN	
Die NS-«Vergangenheitsbewältigung» in der DDR und ihre Widerspiegelung im narrativen Prozeß .....	43
<i>Abstract</i> .....	57
JOSETTE ZARKA	
Communications, fantasmes et transmission Quelques réflexions autour des communications entre des survivants des camps nazis et leurs enfants .....	59
CARLA GIACOMOZZI	
GIUSEPPE PALEARI	
<i>Erinnerungen Revue passieren lassen</i> <i>Videos über Widerstand, Deportation und Befreiung</i> Ein Vorschlag zur Annäherung und wider das Vergessen .....	71
<i>Résumé</i> .....	79

COMMENTAIRES - *COMMENTARY* :

*Shoah, un film unique* ..... 81  
L'histoire et la mémoire  
JEAN-FRANÇOIS FORGES

Appel du Secrétariat de Rédaction  
*Invitation from the Editorial Secretariat* ..... 89

Liste des thèmes proposés pour exploration  
par les membres du Comité de Rédaction du Cahier International ..... 91  
*List of the Research Themes proposed by the Members  
of the Editorial Board for Treatment in the International Journal* ..... 94

## Bref message du Président de la Fondation Auschwitz, Baron Paul Halter

En lisant le numéro 3 de notre *Cahier* comportant les Actes de la troisième Rencontre Internationale que nous avons organisée en juin 1998, ma première réflexion a porté sur le temps. Pour nous, rescapés des camps, le temps nous préoccupe peut-être de façon un peu différente. Il nous hante peut-être davantage. Pas seulement en raison de notre âge - sous ce rapport, le temps est un fardeau pour tout le monde -, mais aussi parce que pour nous, chaque année qui passe est une victoire sur nous-mêmes, une victoire remportée contre le destin que certains ont voulu nous imposer il y a plus de cinquante ans. Nous ne pouvons regarder le temps qu'avec une certaine ironie.

Depuis qu'est paru le premier numéro de ce *Cahier*, nombre de camarades de captivité nous ont quittés. Certes, leur souvenir reste toujours vivant en nous, mais - et c'est vraiment essentiel - nous disposons à présent de quelque chose d'infiniment plus tangible que leur simple souvenir : leur témoignage audiovisuel. Cette documentation ne cessera jamais de nous confronter à la vivacité de leur image, de leurs gestes et de leur parole.

Chargé de la pénible tâche de prononcer le discours funèbre de l'un de ces camarades disparus, j'ai visionné son interview. C'était

plus qu'émouvant et j'ai pensé que finalement tous ces projets audiovisuels, ces Rencontres que nous organisons, mais aussi le présent *Cahier*, sont aussi d'une importance capitale pour nous, rescapés, puisque chacune de ces initiatives livre à sa façon un même combat contre le temps qui efface tout.

Je me souviens que lorsqu'il fut question en 1996 d'éditer régulièrement un *Cahier International* qui soit exclusivement consacré à l'étude du témoignage audiovisuel, j'étais plutôt sceptique. Non pas tant quant à l'opportunité ou à l'utilité d'un tel projet, mais plutôt quant à nos capacités d'en assurer la réalisation, la régularité, le suivi dans le temps - ce temps qui ne cesse de nous préoccuper. Je constate cependant que nous sommes déjà au numéro 4 de cette «aventure», ce qui signifie que j'ai peut-être un peu sous-estimé nos capacités...

Je me dois ici de remercier toutes celles et tous ceux qui ont pris part à ce projet pour le mener à bien. Ils contribuent, à côté de tant d'autres initiatives, à la constitution d'un «milieu de mémoire» seul susceptible d'assurer l'élaboration et la transmission de l'histoire et de la mémoire des crimes et génocides nazis. Je voudrais remercier ici tout particulièrement l'équipe belge de la Fondation Auschwitz qui, à côté des nombreuses autres activités qu'elle développe, assure deux fois par an la coordination et la réalisation de cette édition.

**Brief message from  
the President of the  
Auschwitz Foundation,  
Baron Paul Halter\***

As I read the third issue of our *Journal* containing the Acts of the Third International Meeting which we organised in June 1998, the first thing I thought about was time. Perhaps those of us who survived the camps are particularly preoccupied by time. Perhaps we are more haunted by it. Not only because of our age - in that sense, time is a burden for everyone - but also because for us every year which goes by represents a victory over ourselves and over the destiny which others tried to impose on us more than 50 years ago. Our view of time is necessarily somewhat ironic.

Since the first issue of this *Journal* was published, several of our comrades in captivity have left us. Of course, their memory is still very much alive, but - and this is the essential point - something infinitely more tangible than memory remains with us ; their audiovisual testimony, documentation through which we can still enter into contact with their living image, their gestures and their voices.

When I was required to deliver the funeral address for one of our departed comrades,

I watched the interview he had given. It was extremely moving, and made me think that in the end all these audiovisual projects, all these meetings which we organise, and this *Journal* too, are also crucially important for the survivors, since each of these initiatives in its own way is fighting the battle against time which effaces everything.

I remember that when the question of regularly publishing an *International Journal* exclusively devoted to the study of audiovisual testimony arose in 1996, I had my doubts. Not so much about the desirability or usefulness of such a project, but rather about our ability to keep producing it regularly as time went on - time, which is constantly on our minds. But now I note that we have already reached episode 4 of this «adventure», which means that perhaps I under-estimated our abilities...

I want to thank all those who have contributed towards making this project a success ; they are contributing, along with many other initiatives, towards building the «place for memory» which is the only way of ensuring that the history and remembrance of Nazi crime and genocide are recorded and handed on. I particularly want to thank the Belgian staff of the Auschwitz Foundation who, in addition to many other activities, prepare and produce this *Journal* twice a year.

---

\* English Translation by S. Lewis, whom we would like to thank very much.

SIDNEY BOLKOSKY

*Professor of History*

*University of Michigan-Dearborn,  
College of Arts, Sciences and Letters,  
Dearborn - U.S.A.*

## Voices, Visions and Silence : Reflections on Listening to Holocaust Survivors<sup>\*</sup>

*«and from now on you're not to talk. It is absolutely forbidden to say a single word, not now, not when you see your mother, not afterward either. You won't ever talk about it to anyone ever» Benjamin Wilkomirski, Fragments : Memories of a Wartime Childhood, at best a controversial and at worst a dismissed memoir*

*«We were told not to talk about it. There were no listening ears then. We were told to forget about it : that was there and then, this is here and now.» A child survivor, Voice/Vision Collection*

In 1981, when I began to interview them, Holocaust survivors reported that few people wanted to hear what they had to say, even when they finally were prepared to break their silence. Just thirteen years later, in 1994, this University hosted a reception introducing its program for transcribing and cataloguing the Holocaust survivor oral histories collected in the Mardigian Library. The tapes and transcriptions were made accessible through inter-library loan, OCLC, an international library network, and the World Wide Web. Countless events of the last five years have helped bring the history of the Holocaust into the public consciousness, made survivors celebrities, in

demand to speak about their experiences. Questions have arisen about the voices, questions about form and content, about meaning and despair, about style and simultaneity, about trauma and catharsis. They are considerations some of us, like my friends and colleagues Drs. Hank Greenspan and Henry Krystal and I, have been agonizing over for many years.

Now, an American historian argues that America has become obsessed with the Holocaust and that those who write about it treat it as a sacred event. While his book is fundamentally flawed, it does chronicle what, in my view, stands in sharp contrast to 1981 : some of the American public now

<sup>\*</sup> This is a copy of the William E. Stirton lecture delivered by Professor Bolkosky on October 14 at the Henry Ford Estate on the Campus of the University of Michigan-Dearborn.

expresses a fascination with and an appetite for Holocaust stories. There are, for example, Holocaust oral history projects from LA to New York, from Maine to Florida, from Toronto to Dallas, from Yale to Kansas State University<sup>1</sup>. None of these, of course, can boast a collection literally in the backyard of Henry Ford—nor are there lecturers with the perverse privilege of speaking about Holocaust survivors in Ford's house. In Detroit, when a member of the Hidden Children Organization offered speakers to a variety of organizations like the Kiwanis Club or specific churches, she had over 25 requests in three days. Historians who had been skeptical of the validity of survivor testimonies now request videotapes for their research, sit on panels about Auschwitz where former prisoners of that place join them. The film *Testimony*, which closes out the permanent exhibitions at the USHMM, runs for one hour and ten minutes. Virtually no one leaves early. Movies, fictional and documentary, have received Academy Awards, while Holocaust books regularly make the best seller lists.

The meaning of this mindfulness of the Holocaust and such deference to survivors is elusive and has prompted considerable disquiet in numerous veterans of Holocaust studies over what Alvin Rosenfeld called the Americanization of the Holocaust<sup>2</sup>. Where once Holocaust historians spoke of victims, perpetrators and bystanders, now newspeople, filmmakers, novelists, literary critics speak of rescuers, martyrs and heroes.

Certainly the Holocaust becomes more palatable if we talk about heroism and rescue than if we focus on death and persecution, on humiliation and inhuman behavior. It appears to be easier to consider survivors as heroic or saintly than as they usually see themselves in that black time, reduced to animals, compromising civilized behavior, to this day struggling with what it has meant to be so reduced.

Some of us have grown uneasy over the proliferation of interview projects and the glib, self-important attitudes they assume. The volunteer interviewers of the Visual History of the Shoah, for example, were required to read an article entitled «Survivors or Heroes?»<sup>3</sup> in which the author explains that her motive for becoming an interviewer grew from her «need to make sense of the insanity that happened in Europe to the Jewish race.» This «sense,» derives from «listening to their [survivors'] stories,» each unique, but which «weaves together a tapestry of the Holocaust.» Clearly sincere and passionately involved, the author argues that each survivor ought to be considered a hero for what he/she endured. She finds that each individual story may fill her with hope. From the testimonies she extracts affirmations of love that «made it possible [for survivors] to feel rather than go numb,» a phenomenon she attributes to her survivor mother.

Having noted the positive consequences of the interviews, the author of the article quotes one of her interviewees :

<sup>1</sup> See Joan RINGELHEIM, *A Catalogue of Audio and Video Collections of Holocaust Testimony : Second Edition*, Greenwood Press, New York, 1992.

<sup>2</sup> Alvin H. ROSENFELD, «The Americanization of the Holocaust», The Jean and Samuel Frankel Center for Judaic Studies, Ann Arbor/Michigan, University of Michigan, 1995.

<sup>3</sup> Mary ROTHSCCHILD, «Survivors or Heroes?», *Los Angeles Jewish Journal*.

<sup>4</sup> At the other extreme, serious Holocaust scholars have lifted the subject to another plane, debating the proper forms of presentation and representation in sometimes bafflingly theoretical systems of semiotics, literary criticism and philosophies of history. See, for example, Saul FRIEDLÄNDER (ed.), *Probing the Limits of Representation : Nazism and the Final Solution*, Harvard University Press, Cambridge, 1994.



«A concentration camp survivor lives with a broken heart that can never be mended. Time does not heal all wounds, you just learn to live with it.»

This declaration, that contradicts the theme of her article, appears as if an irresistible urge had insisted on its inclusion. Here is the puzzling conclusion about the meaning of survivors' toleration of pain and loss, «starvation, cold, humiliation, the constant threat to their lives» : «And doesn't that make Holocaust survivors heroes rather than survivors ?» This question, even if rhetorical, seems meaningless itself and no apparent connection exists between such a statement and the inevitable finale : recording the stories perhaps will «prevent history from repeating itself,» whatever that may mean in this context.

Such notions may bowdlerize, trivialize survivor narratives ; turn them into a series of clichés, romanticize or sentimentalize them, demean them<sup>4</sup>. More specifically, my own uneasiness has to do in part with a worry that people will not know how to listen to survivors' stories properly, with the appropriate contexts, appreciation and sensitivity. Biblical scholars often comment about the need for attention to what is left out of the text, the places where *The Bible* is silent. Such omissions nevertheless became the most discussed and interpreted portions of *The Bible* : Why the silence ? What *could* have been included ? Why was the obvious omitted ? Survivor narratives abound in such silences and inattentive listeners often ignore them and perhaps disregard some of the most significant moments of an interview, of a story, of a life.

I would like to reflect about how survivors sometimes speak and, more importantly, how we might listen free of preconceived notions of therapeutic, uplifting or cathartic results. Primo Levi lamented the unavoidable oversimplification of his words and of

the experience of the Holocaust. Resisting that simplification is especially difficult and vital when dealing with the testimonies of survivors. They demand careful attention, acute listening, as both the speaker and the listener may realize that these narratives often do not conform to familiar linguistic conventions. For millennia, Western philosophical, historical or scientific thought has rested upon certain linguistic protocols and rigid rules. The first principle demands univocation, that words have single meanings. The consequent removal of ambiguity, codified by Aristotle, laid the foundation for virtually all western thought outside poetry, theology or art. But contrary to what Aristotle thought, experiences are layered and the words to describe them do not function univocally. Instead, such words contain multiple meanings, are «plurivocal» or polysemous.

Holocaust testimonies frequently exhibit those plurivocal qualities - painfully. Their words do not have conventional, single meanings, are not univocal, but more complex, which often makes them ambiguous ; and narratives do not necessarily flow in a straight line, may seem disorderly, which often makes them confusing. «How can I tell you about this ?» may mean literally that the experience cannot be yielded in its totality in serial, univocal speech. Such questions have plagued the greatest writers of the Holocaust : Elie Wiesel, Primo Levi, Jean Amery, Tadeus Borowski and others.

Attempts to communicate the «full experience,» including conveying internal/external simultaneity, become tragically, almost enigmatically frustrating. The following examples reflect these awful phenomena that have virtually strangled the voices of survivors.

As he attempts to reconstruct the experience of an Appel, a role call, at Auschwitz, Marton struggles with this mystery :

«Here was someone dead in front of you. He had to answer too - the dead guy. There was an SS, here more dying, behind you something else, and the smell, the smell, the smell - everywhere. [Long pause, frustratedly searching for words to express what he recalls. Finally he emits :] You know how in Detroit you get eight inches of snow and all around is that eight inches ? Well, in Auschwitz all around you was misery, suffering. Everywhere.»

Marton not only cannot find the words to relate what he remembers, but the very manner of speech halts him - produces a long pause, and a restrained silence. It all happened at once, the smell, the dying, and the misery, like the snow - everywhere simultaneously ; it looms in his testimony as a concurrency that Marton cannot reproduce and he gropes for some analogy which he might share with the interviewer - a feeble, pale shadow of his experience, but one that may approximate Auschwitz simultaneity.

And like Marton, Abe also struggles with the problem as he describes his recollections of the boxcar doors opening at Auschwitz :

«[Agitated ; rapidly, getting faster] Well, before the doors was opening, I mean we heard the train screeched, and they we all of a sudden, they came and they knocked at the doors and we heard voices, dogs barking, and Jewish language, German language, 'Heraus ! Heraus !' and we were *confused* ! [Pause.] And then I saw people thrown out of there. And I saw older people and they had to go and jump out of the train - the platform was low and the train was high and people

were beaten, and then when we walked out of there, we finally got out of the boxcars all of the sudden there was a *stench* hit you and you didn't know what *that* is. And nobody *told* you what is going to happen, nobody *told* you where you are [...]. The only thing you saw, you saw SS, and we saw prisoners in striped clothes, and I saw dogs who were sniffing and I saw people being beaten up and they tell you to stand in line and way in the distance you hear music, a band playing. *My God*, it was such a confusion ; you didn't know what was going on.»

Angry, Abe offers a list, rapid-fire, but, of course, cannot recapture the simultaneity of the bombardment of sights and sounds and smells for me, the interviewer. At the conclusion of his arrival story he bursts forth with this incredulous yet bitter assertion :

«In *one day*, that very same day, there were so many things have happened to us [...] you really couldn't sort them out, and I'm still trying to sort out that day, how we've turned into, I mean we were just civilized people and all of the sudden we were told we are animals and we are treated like animals, *worse* than animals»<sup>5</sup>.

As he speaks, his voice growing louder and his cadence faster, Abe tries to recapture his memory, restructure his narrative so that he can impart fully the confusion, the rapidity, the pandemonium, the torrent of simultaneous actions, sounds, smells, emotions, thoughts. He cannot achieve that, and he

<sup>5</sup> University of Michigan-Dearborn, Voice/Vision Holocaust Survivor Oral History Project.

<sup>6</sup> Jean Francois STEINER, *Treblinka*, trans. by Helen Weaver, Simon & Schuster, New York, 1967, p. 156.

<sup>7</sup> Voice/Vision, Hr D804.3 W44 1987.

<sup>8</sup> Primo LEVI, *Survival in Auschwitz : The Nazi Assault on Humanity*, Touchstone, New York, 1996, p. 123.

knows it, which causes, or, rather, had caused, silence.

Confronting the same problem, in his novel *Treblinka*, Jean Francois Steiner describes the arrival of a train at that abominable place. As they disembark, the victims are confronted with pandemonium : the scene virtually defines the term. In one corner is «Groeyse Paeck,» in another, «Kleine Paeck,» the prisoner members of the «red commando» who yell for large and small bundles. After women and men are segregated, at separate stations «a group of 'reds' shouted at the top of their lungs the name of the piece of clothing that it was in charge of receiving» - trousers here, underwear there - directions to the «hairdresser» and so on<sup>6</sup>. All simultaneously, as we read it serially, it occurred simultaneously. Reading, as opposed to listening, distances the experience ; it provides familiar literary structure and order ; the passage, roughly one page long, somehow appears as the obverse of the true, horribly compacted experience. On the page, Steiner cannot transmit the essence of those experiences in ways that emerge from these testimonies.

So the questions return : how will someone describe any of that ? And how will we hear it ? Here is Shari striving to convey that same phenomenon in the cattle car to Auschwitz :

«We were about one hundred people in this small wagon [...]. Now imagine all the packages that everybody was trying to get into those wagons. Yelling people, old people, young people, children, ahh, frightened and hungry and scared and all of a sudden even the air that you were breathing was taken away from you because the doors were shut on us. So we were scurrying like rats [...] to find a place to get a little air. [Long pause and then almost whispering] I mean I remember putting my face against a crack so

that I should feel a little air [...] otherwise you would suffocate [...]. We tried to maintain some semblance of modesty [...] [but] as soon as the train would go and you're being jogged back and forth everything just fell all over the place. When it finally rained one night because it was very hot, this was already the end of May beginning of June and all the heat from all the bodies and plus the weather was exceptionally hot [...]. And the stench. I couldn't describe it to you»<sup>7</sup>.

Shari, too, recalls the immediacy and synchronous nature of those first moments she found herself, bewildered, in the boxcar to Auschwitz. «I couldn't describe it to you,» follows her comments about the smell, the «modesty,» the failed attempts at cleanliness, the heat and the rain, the air and the fear - all at once, simultaneously occurring and simultaneously recalled. But not simultaneously recounted. And each element seems to cry out for a longer and longer exposition.

Speaking, like reading, occurs serially - vexing and exasperating for survivors who attempt to communicate completely the sights, sounds, feelings, smells and overall milieu they recall. Is there a Holocaust language which can address the problems of simultaneity in speaking and of plurivocalism, the Joycean puzzle of communicating interior and exterior experiences as they occur concurrently ? There is not, and communicating this particular experience adequately and fully through old language may be impossible. In *Survival in Auschwitz* Primo Levi strove to describe this phenomenon. Recalling the unbearable hunger and the bitter cold, Levi wrote that as prisoners «we say 'hunger', we say 'tiredness', 'fear', 'pain', we say 'winter' and they are different things» from the «normal» use of those words<sup>8</sup>. And there is no «new, harsh» language, no Holocaustese, to replace it.

The testimonies, struggling with these and other difficulties, break narrative conventions, do not lead anywhere, seem episodic, anecdotal, often emerge in spurts, halting, sometimes disjointed, with long pauses. They reflect the nature of the experiences they describe : cacophonous, simultaneous, overpowering, «beyond description» as one victim declared. They are composed of mere fragments of fragments - remnants or pieces - of the stories that cannot be full and cannot be complete. The pieces, even when reconstructed to form what seem to be coherent stories, are not the stories. We may think we are hearing it all - we are not - cannot, for some of the reasons I have cited here.

At some level, both speaker and listener know this. Elie Wiesel addressed the issue of plurivocalism : «For the survivor,» he wrote, «every word carries a hundred words»<sup>9</sup>. Who can intuit those hundreds of unspoken words ? How can they be voiced ? Only one conclusion seems possible, a conclusion which survivors have sensed since the liberation, and which are here voiced by those perhaps less poetic than Primo Levi or Elie Wiesel, but as poignant and more depressing :

*«It is not possible to tell you.*

*I cannot tell you - I cannot. There are no words to tell you.*

*I can't talk about such things.*

*If I could sit with you for hours, I wouldn't be able to tell you of the sufferings we went through every minute of the day.*

*There is no end [...] no way to talk about it.*

*[...]It is impossible to speak of it.»*

As with any important texts, people who want to know as much as they can know about these testimonies and about the Holocaust, should pay careful attention to such statements as «I want to tell you. I can't tell you» and begin to ask questions

about their meanings. Pointedly aware of a virtual abyss between their own experience and that of the listener, survivors frequently assume an attitude of «Why bother ? You won't understand and I am incapable of communicating the experience adequately.» This, too, may yield stammering, miscues, repeated words and, finally, silence.

After listening carefully to many interviewees for ten or fifteen or more hours, it becomes clear that we have uncovered only fragments, hazy reflections of their stories. For numerous reasons, no matter how long we speak with victims of the Holocaust who survived, it is never complete, never done, always leaves a clear, palpable sense - for both listener and speaker - that the full story is incommunicable. We may be able to appreciate the fractured nature of these experiences more as they emerge one by one by one, punctuated by painful and eloquent silences and perhaps decide that our own silence is the only proper response.

There is an undercurrent in my own tradition that tells us that the reclamation of memory and words is a mitzvah, a good deed, a good thing to do. Elie Wiesel, in *The Oath*, a little known work, wrote :

*«Jews felt that to forget constituted a crime against memory as well as against justice : whoever forgets becomes the executioner's accomplice»<sup>10</sup>.*

But Moshe, the madman, «the last prophet and first messiah of a mankind that is no more,» questioned that tradition, passionately rejected it and offered the alternative of silence, forgetting, burying the past because of its awful content which could only bring sorrow to anyone who should contemplate it. In a devastating ending, the protagonist curses the urge to testify and pass on his memory. He insists upon a vow of silence from his people, a halt to chronicling the story of those destroyed because his tradition demands it<sup>11</sup>. Moshe may be Wiesel's

only hero and because the plea for silence erupts from him, I'm not sure that this most venerable tradition of recording memory convinced Wiesel himself of the virtue of speaking. After twenty years of listening, it has not completely convinced me, either.

---

<sup>9</sup> Elie WIESEL, «A Plea for Survivors», in *A Jew Today*, Vintage Books, New-York, 1979, p. 218-247.

<sup>10</sup> Elie WIESEL, *The Oath*, Schocken Books, New York, 1986, p. 237.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 238-244.



JACQUES WALTER

*Professeur des Universités,*

*Directeur*

*Centre de Recherche sur les Médias,*

*Université de Metz - France*

## *Les Histoires du Ghetto de Varsovie\**

### Archives historiques, mise en mémoire et dispositifs virtuels

Cette contribution est ancrée dans un travail en cours sur la mémoire de la Shoah dans l'espace public. Ce faisant, la question du recours aux nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) surgit rapidement : des institutions disposent de sites sur l'Internet (Mémorial des enfants d'Izieu, *Yad Vashem*, *US Holocaust Memorial Museum*, *Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies*, ...), Eyal Sivan et Rony Brauman réalisent un film sur le procès d'Adolf Eichmann en intégrant des images recomposées. Ce sont des exemples, parmi d'autres,

qu'il faudrait étudier pour pouvoir ensuite proposer une analyse transversale. Jusqu'à présent, je me suis intéressé au projet mené par la *Survivors of the Shoah Visual History Foundation*, fondation créée à l'initiative de Steven Spielberg<sup>1</sup>, dont l'un des objectifs est de mettre en circulation des témoignages «numérisés». Toutefois, l'essentiel du propos portera sur l'analyse d'un CD-Rom paru en 1997 : *Histoires du Ghetto de Varsovie. Fenêtres sur la mémoire*. Ce produit, couplant des préoccupations historiques et mémorielles, est à base d'archives, dont l'ordonnancement

\* Communication présentée au Colloque «Dispositifs, scènes et mondes virtuels» - Metz, 27-28 novembre 1997.

<sup>1</sup> J. WALTER, «Les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah. Entre industrie et institution, une mémoire mosaïque en devenir», in J.-P. BERTIN-MAGHIT et B. FLEURY-VILATTE (sous dir.), *Cinéma, télévision et histoire*, Ed. de l'EHESS, Paris, (à paraître).

et l'exploitation se font dans le cadre de dispositifs virtuels.

Mais avant d'aborder les relations entre ces différents points, je donnerai un aperçu des problèmes soulevés en France, courant 1995, lorsqu'a été lancé le projet de Steven Spielberg. Il servira de référence pour cerner l'éventuelle spécificité de la configuration proposée par le CD-Rom. L'entreprise consiste à recueillir le maximum de témoignages de survivants (tout Juif ayant vécu la période du Génocide), selon un protocole précis. Ces témoignages sont ensuite indexés, numérisés et seront à disposition du public, principalement sous forme de services en ligne ou de CD-Rom. Ceci a suscité des réserves, si ce n'est une polémique sur l'utilisation des NTIC. Aussi l'examen des réactions permet-il de dégager les lignes de force d'une opposition à ces techniques pour (re)présenter la Shoah. Outre une volonté d'hégémonie états-unienne sur la mémoire de l'Événement, on a dénoncé une opération qui profiterait à la *major* du cinéaste ; mais surtout, se sont exprimées des craintes à l'égard des médias numérisés interactifs,

dont deux - opposées en apparence - dominent : d'une part, le fait que l'informatique fonctionnerait de façon «totalitaire» et provoquerait des effets de lissage de données disjointes : par exemple, des variables (sociales, politiques, religieuses, ...) affectant le rapport à l'expérience concentrationnaire peuvent disparaître ; d'autre part, le fait que les produits interactifs favoriseraient la fragmentation : par exemple, l'utilisateur pourrait naviguer au hasard dans un camp, puis dans un autre. S'est alors ouvert le procès de la gadgétisation, de la banalisation, du manque de recul historique, induits par les NTIC. A cet égard, avec les *Histoires du Ghetto de Varsovie*<sup>2</sup>, la situation diffère sur deux points. D'abord, nous disposons d'un produit fini, mais aussi d'un discours publicisé sur sa production et sa réception effective. Ensuite, les commentateurs ont plutôt bien accueilli cette réalisation, et les observations critiques ont été plus modérées. Le caractère moins titanesque du projet y est peut-être pour quelque chose. Mais on peut aussi estimer que le mode de résolution des problèmes posés par le passage des archives au multi-

<sup>2</sup> Ce titre est produit, réalisé et édité par Montparnasse Multimedia (69, rue de Richelieu 75002 Paris). Je tiens à remercier Rémy Poirson, attaché de presse, qui m'a facilité l'accès à certains documents.

<sup>3</sup> Le corpus comporte des articles provenant de la presse généraliste, de la presse spécialisée en multimédia, de la presse exprimant un point de vue juif.

<sup>4</sup> Une telle orientation explique le recours à des travaux menés en sociologie du travail ou en sociologie des sciences.

<sup>5</sup> Chr. THUDEROZ, «L'usine et le petit pot. Pour une sociologie de l'innovation industrielle», *Sociologie du Travail*, n° XXXIX-3, 1997, p. 347-369.

<sup>6</sup> N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, Ed. J. Chambon, Nîmes, 1992 [1ère éd. américaine, 1978].

<sup>7</sup> G. SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Ed. Aubier, Paris, 1989 [1ère éd., 1958].

<sup>8</sup> S. L. STAR et J. GRIESEMER, «Institutional Ecology, 'Translations' and Boundary Objects : Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology (1907-1939)», *Social Studies of Sciences*, n° 19, 1989, p. 387-420.

<sup>9</sup> J. WALTER (sous dir.), *Le Téléthon. Scène-Intérêts-Ethique*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1998.

<sup>10</sup> N. WEILL, «Mémoires du ghetto», *Le Monde*, 13-14 avr. 1997.

<sup>11</sup> N. WEILL et A. WIEVIORKA, «La construction de la mémoire de la Shoah : les cas français et israélien», *Les Cahiers de la Shoah*, n° 1, 1994, p. 163-191.

<sup>12</sup> Ph. BOUKARA, «Un CD-Rom pour pérenniser la mémoire du ghetto», *L'Arche*, n°472, avr. 1997, p. 48.



média est tel que le CD-Rom emporte l'adhésion. Néanmoins, je m'intéresserai aux tensions qui affleurent dans le discours des producteurs et de certains utilisateurs (*i.e.* les critiques dans les médias)<sup>3</sup>.

En tout état de cause, l'analyse s'inscrit dans une problématique relative à l'innovation<sup>4</sup>, qui est «l'occasion d'une mise en scène, d'un travail de représentation et de mise en mots. Il s'agit de qualifier l'opération envisagée sous l'angle de son degré (avéré ou rêvé) de modernisation»<sup>5</sup>. L'analyse est également en rapport avec les «manières de faire des mondes»<sup>6</sup> *via* des objets techniques, à propos desquels les travaux de Gilbert Simondon<sup>7</sup> montrent que leur usage s'écarte des «scripts» prévus par leurs concepteurs. Elle est encore en prise avec la question de l'«objet frontière» qui articule plusieurs mondes<sup>8</sup>, et celle de l'«objet complexe» qui met en présence des logiques d'action difficiles à discerner<sup>9</sup>. Sur ces bases, je souhaite montrer que la compréhension de la rationalité de la mise en mémoire d'archives historiques dans le cadre de dispositifs virtuels nécessite (au moins) un double éclairage.

Premièrement, si, dans les commentaires, les aspects techniques sont importants et nécessitent effectivement que le CD-Rom soit replacé dans le contexte de la production, l'analyse ne peut cependant pas se dispenser de la prise en compte de l'évolution historique des formes mémorielles de la Shoah. Deuxièmement, si l'accueil est plutôt positif, on ne saurait négliger une question, posée notamment par Nicolas Weill<sup>10</sup>, à propos du dispositif :

«La prouesse technique et l'univers ludique que représente un CD-Rom, avec ses arborescences, ses labyrinthes où l'on ne se perd jamais tout à fait, conviennent-ils bien à la description d'un monde en décomposition comme celui du ghetto de Varsovie ?»

Cette interrogation amène à conjuguer une perspective sociologique et une perspective sémiotique.

## 1. Complexité d'un objet mémoriel à la frontière de plusieurs mondes

Depuis le Génocide, son souvenir et sa mémoire ont évolué. Il faut savoir que l'élaboration de cette dernière s'est engagée durant l'extermination (massivement par des écrits, mais aussi par des documents iconographiques) et que, par la suite, les formes mémorielles se sont multipliées et diversifiées (journées commémoratives, monuments, films de fiction, documentaires, ...). Nicolas Weill et Annette Wieviorka<sup>11</sup> ont expliqué cette évolution, et je ne peux que renvoyer à leur travail pour caractériser la situation présente. Parmi les caractéristiques les plus immédiatement contemporaines, il y a bien sûr le recours possible aux NTIC. Ainsi, au sujet des *Histoires du Ghetto de Varsovie*, un critique déclare-t-il :

«Voici un CD-Rom qui parle le langage le plus futuriste qui soit, celui du multimédia»<sup>12</sup>.

Je voudrais montrer que ce langage futuriste n'obéit pas aux seuls facteurs technologiques, mais relève aussi d'un processus de construction sociale de la mémoire. A mon sens, entrent en ligne de compte trois aspects principaux (articulation de plusieurs mondes sociaux, hétérogénéité des mémoires du ghetto et des objectifs des productions mémorielles), qui sont autant de facteurs de complexité. Chacun pose des problèmes auxquels il convient d'apporter des solutions, ou génère des tensions dont le dispositif porte les traces.

## A la frontière de plusieurs mondes

Sur le versant de la réalisation, il y a bien une équipe qui a réalisé un produit. Toutefois, dans l'action, cette équipe a dû faire face à la question de la cohérence des traductions (au sens de Callon)<sup>13</sup>, et ce en raison de la coprésence de trois mondes sociaux : celui des producteurs de témoignages, celui des professionnels du multimédia, celui des institutions mémorielles. L'étude précise de leurs relations nécessiterait une approche de type interactionniste<sup>14</sup> durant toutes les phases du projet (qui se sont étalées sur cinq ans). Je me bornerai donc à un repérage des constituants de ces mondes et à celui des enjeux qu'ils supposent.

Depuis plusieurs années, on constate une mutation dans l'élaboration des témoignages sur la Shoah. Non seulement des survivants sont invités à laisser des traces de l'Événement que les nazis voulaient sans témoins (e.g. *Survivors of the Shoah Visual History Foundation*, *Fortunoff Video*

*Archive for Holocaust Testimonies*) ou s'autorisent à le faire (e.g. la parution de nombreux livres de souvenirs), mais encore on passe d'une production longtemps centrée sur le point de vue des bourreaux à une autre centrée sur les victimes, qui ne sont plus assimilées à des personnes passives. Cette tendance vise également à faire en sorte que la construction de la mémoire ne soit pas le fait des seuls journalistes, cinéastes ou historiens. Certes, avec ce CD-Rom, il ne s'agit pas de donner la parole à des survivants, mais on se situe néanmoins dans le cadre de ce mouvement de réappropriation de la mémoire. Ainsi, Pierre Raiman<sup>15</sup>, directeur de Montparnasse Multimedia, déclare-t-il significativement au sujet de son équipe :

«Nous nous sommes institués co-auteurs, co-producteurs et éditeurs.»

Les auteurs affirment leur identité juive pour expliquer leur engagement dans cette entreprise : Pierre Raiman est à l'origine de ce projet ancré dans son histoire familia-

<sup>13</sup> M. CALLON, «Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc», *L'Année sociologique*, n° 36, 1986, p. 169-208.

<sup>14</sup> H. S. BECKER, *Les mondes de l'art*, Ed. Flammarion, Paris, 1988 [1ère éd. américaine, 1982].

<sup>15</sup> P. RAIMAN, «Une histoire de vie», propos recueillis par S. Calvo, *L'Arche*, n° 472, avr. 1997, p. 49.

<sup>16</sup> Dans un entretien, Pierre Raiman (ibid.) précise à son interlocuteur : «Cette histoire me taraudait bien avant le multimédia, depuis mon adolescence. C'est une histoire personnelle. J'ai été initié à l'histoire du ghetto de Varsovie.» En l'occurrence, l'un de ses grands-pères est l'un des principaux donateurs du musée israélien *Beit Lohamei Hagbetaot* - Maison des combattants des ghettos - D. ICHBIAH, «La volonté de survivre», *SVM*, n° 147, mars 1997, p. 114-115.

<sup>17</sup> Sur le rapport entre histoire et mémoire dans le judaïsme, voir Y. F. YERUSHALMI, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, Ed. La Découverte, Paris, 1984 [1ère éd. américaine, 1982].

<sup>18</sup> D. ELALOUF, «Raconter en CD-Rom le ghetto de Varsovie», *Information juive*, n° 166, mars 1997, p. 2.

<sup>19</sup> H. S. BECKER, Op. cit.

<sup>20</sup> Chr. THUDEROZ, Op. cit., p. 352.

<sup>21</sup> D. ELALOUF, Op. cit.

<sup>22</sup> Claude Lanzmann («Ne pas comprendre a été ma loi d'airain», propos recueillis par Jean-Michel Frodon, *Le Monde*, 12 juin 1997) manifeste d'ailleurs une réticence certaine à l'égard des NTIC. Ainsi, au sujet des enregistrements de témoignages, menés à l'initiative de Steven Spielberg, il perçoit «la folie programmatique, au sens de programme d'ordinateur. Ce qui compte c'est d'informer. A la lettre : de donner une forme. Où est la forme ? On ajoute des histoires à des histoires. Seules les oeuvres d'art transmettent.»

<sup>23</sup> M. CALLON, Op. cit.

<sup>24</sup> M. GUILLAUME, «Le temps du ghetto», *Télérama*, n° 2469, 7 mai 1997, p. 118.

<sup>25</sup> B. CACHIN, «Histoires du Ghetto de Varsovie», *CD-Rom Magazine*, n° 22, juin 1997, p. 52.

le<sup>16</sup>. De même pour plusieurs membres de l'équipe (Deborah Lewiner-Elalouf, directrice du projet, ou Emilie Buzyn). Tous se déclarent animés par l'impératif du «devoir de mémoire»<sup>17</sup>. Toutefois, d'autres connaissent une situation différente : Alexander Brandt (qui a participé à la mise en image) est allemand et n'a pas la même sensibilité à l'égard du contenu ; Véronique Gilbert ou Eve Sarradet (graphistes) n'ont pas de lien particulier avec le sujet, mais elles s'en sont «pénétrées» au fur et à mesure de l'avancée du projet<sup>18</sup>. Ces remarques, livrées par les principaux acteurs du projet dans plusieurs articles, ne sont pas anecdotiques. Elles mériteraient un approfondissement dans le cadre d'une sociologie de l'innovation. En l'espèce, les acteurs devaient parvenir à un accord sur la perception et la construction du sens à donner à l'Événement qui constitue la matière du CD-Rom, en tenant compte aussi de ce que Howard Becker<sup>19</sup> nomme les participants «invisibles» (les personnes effectivement disparues, les survivants, les acheteurs potentiels du produit, ...). En effet, la mise au point d'un objet technique innovant est une période critique, au deux sens de l'expression : période décisive, période judiciaire. De fait, une telle séquence remet «en cause des acquis, règles et dispositifs cognitifs antérieurs. Elle permet aux acteurs d'éprouver la relation du particulier au général»<sup>20</sup>. Un processus de même nature joue dans les relations entre agents, en tant que professionnels.

La réalisation passe donc par la recherche d'un accord entre professionnels ayant des compétences différentes. Je ne détaillerai pas les spécialités de tous ceux qui participent à la chaîne de production. En revanche, il faut simplement retenir que chacun d'eux doit intégrer son apport technique à une configuration mémorielle qui comporte de forts enjeux historiques et éthiques (voir *infra*), qui repose sur une narrativité entrecroisant,

comme l'a établi Paul Ricœur, des aspects historiques et fictionnels. Du reste, il convient surtout de noter que ce ne sont pas des historiens professionnels qui sont à la base du projet, même s'il y a un important travail historique qui est fourni et revendiqué (le mode d'emploi du CD-Rom précise que «les récits [...] s'appuient sur des travaux historiques et des témoignages»). Toutefois, les auteurs, Jean-Marc Dreyfus en particulier, ont fait une étude critique des sources pour trancher des points litigieux<sup>21</sup>. De la sorte, l'écriture multimédia collective participe du courant de remise en cause de la prétention hégémonique des historiens académiques ; en outre, elle invite à se distinguer de formes canoniques dans le secteur audiovisuel (il suffit de songer, par exemple, à la référence forte - et parfois pesante pour certains auteurs - qu'est devenue *Shoah* de Claude Lanzmann<sup>22</sup>).

On comprend alors toute l'importance de la recherche d'appuis institutionnels. La réussite d'une innovation est tributaire d'un processus d'intéressement<sup>23</sup> : les entrepreneurs enrôlent d'autres acteurs, interprètent leurs intérêts et s'efforcent d'assurer la cohérence du projet. En la circonstance, la société de production s'est adjoint la collaboration du Centre de documentation juive contemporaine (CDJC) et du musée *Beit Lohamei Hagbetaot* (La Maison des combattants des ghettos) qui ont servi de conseils et de ressources pour accéder aux archives. De l'avis de plusieurs commentateurs, ces institutions constituent «une garantie de sérieux»<sup>24</sup>, ou donnent «plus de crédibilité»<sup>25</sup>. Il est clair que leur participation est un moyen de contrer de possibles attaques à l'égard de la dimension ludique ou fictionnelle de certains passages (à l'instar de certains reproches formulés à l'encontre du projet de Steven Spielberg ou de *La Liste de Schindler*). Bref, les institutions allongent le réseau et contribuent à favoriser la diffusion du CD-

Rom, ainsi qu'une réception favorable. Bénéfices d'autant plus souhaitables que le sujet est grave et peut ouvrir des polémiques sur le sens de l'Événement ou sur ses modes d'approche.

### Les mémoires du ghetto

L'anthropologie nous rappelle que tout objet incorpore du passé (en arrière-plan, il est porteur de savoirs et d'une mémoire multidimensionnelle). Ce CD-Rom n'échappe pas à la règle : il engage évidemment un rapport au passé, en tant qu'événement historique. Bien sûr à la Shoah en son ensemble (même si les auteurs s'en défendent), et surtout à la singularité du ghetto de Varsovie, qui a été fortement investi dans l'espace public selon diverses modalités (politiques, religieuses, artistiques, médiatiques, ...). Ce qui pose la question de la gestion de l'hétérogénéité des significations.

Ainsi, la date de mise sur le marché du CD-Rom n'est-elle pas anodine. Elle a une forte portée symbolique, puisqu'elle est proche de la date du 54<sup>ème</sup> anniversaire de ce qu'il est convenu d'appeler «l'insurrection du ghetto de Varsovie» (19 avril 1943)<sup>26</sup>. On sait

aussi que l'exaltation de la dimension héroïque, qui a alimenté l'imaginaire politique juif d'après-guerre, s'est progressivement doublée d'une interrogation sur l'«ordinaire» du ghetto. Ce mouvement a entraîné la mise en lumière d'actions moins glorieuses : marché noir, corruption, collaboration avec les Allemands, actions qui ont déclenché des réflexions à portée morale (chez des historiens, des théologiens, dans des associations qui veulent préserver la mémoire de la Shoah, ...). En conséquence, on comprend que les auteurs aient l'ambition d'articuler l'Histoire (y compris dans sa dimension «mythique») à des histoires (*cf.* le titre du CD-Rom). Du reste, un tel choix fait l'objet d'une justification en référence à une institution mémorielle (qui peut prévenir des velléités de contestation). L'un des auteurs souligne la convergence avec la conception de la mémoire prévalant au musée de la Maison des combattants des ghettos, «à savoir que la résistance, ce n'est pas uniquement l'insurrection du 19 avril, mais aussi des faits au quotidien, des gens au jour le jour, comme les autres, mais qui, face aux événements, ont dépassé leur condi-

<sup>26</sup> Le 4 mars 1959, la Knesset a institué le *Yom Ha-Shoah* ; cette commémoration a lieu le 27 *nissan*, soit une semaine après la date du début de l'insurrection. Dans la Diaspora, cela se traduit par des manifestations civiles et religieuses.

<sup>27</sup> P. RAINMAN in E. PEYRET, «Neuf histoires dans l'Histoire du ghetto», *Libération*, 18 avr. 1997.

<sup>28</sup> Ibid.

<sup>29</sup> Michelle-Ère Brudny-de Launay donne un bref aperçu de cette controverse dans sa présentation de l'ouvrage d'Hannah Arendt : *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Ed. Gallimard, coll. «Folio», Paris, 1996 [1<sup>ère</sup> éd. américaine, 1963].

<sup>30</sup> D. ELALOUF in V. BALIZET, «Un CD-Rom contre l'indifférence...», *SVM Multimédia*, n° 17, mars 1997, p. 95.

<sup>31</sup> M. GUILLAUME, Op. cit.

<sup>32</sup> Ibid.

<sup>33</sup> P. RICCEUR, *Temps et récit. III. Le temps raconté*, Ed. du Seuil, coll. «Points», Paris, 1991 [1<sup>ère</sup> éd., 1985], p. 185.

<sup>34</sup> A. GOSSELIN, «La communication politique. Cartographie d'un champ de recherche et d'activité», *Hermès*, n° 17-18, 1995, p. 17-33.

<sup>35</sup> B. CACHIN, Op. cit., p. 50.

<sup>36</sup> e. g. B. LATOUR, «Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité», *Sociologie du Travail*, n° XXXIX-4, 1994, p. 587-607.

tion humaine»<sup>27</sup>. Comme je l'ai signalé, le projet est donc sous-tendu par une problématique éthique. Aussi, selon Pierre Raiman,

«ça n'est pas le tout de raconter les événements. Le plus dur, c'est d'essayer de montrer l'ambiance morale qui régnait dans le ghetto»<sup>28</sup>.

En somme, on observe dans ces propos une tension entre une volonté d'ancrage dans l'ordinaire de la vie dans le ghetto et une perception en terme d'héroïsme. Ce choix a évidemment une incidence sur la configuration technique du dispositif figurant à l'écran.

Par exemple, dans le chapitre «Mémoires», toutes les dix secondes apparaît une question :

«Doit-on aller chercher le pain chez les Allemands ?», «Après les meurtres de dizaine de militants, faut-il cesser les activités clandestines ?», «Fallait-il s'engager dans la police juive ?», etc.

Au total, une vingtaine de «dilemmes» - le terme est employé par les auteurs - est proposé. Il faut savoir que ce sont des interrogations toujours sujettes à controverse dans la construction de la mémoire de l'extermination (voir, par exemple, les discussions provoquées, en leur temps, par certaines analyses d'Hannah Arendt)<sup>29</sup>. En tout cas, dans le CD-Rom, «la réponse, c'est une 'scène' qui explicite le choix d'une personne donnée à ce moment-là»<sup>30</sup>. Un tel choix, en cohérence avec la tendance à l'identification aux victimes dans les processus mémoriels, ne semble pas soulever de contestations. Cependant, se font jour des réactions sur le rapport entre éthique, technique et temporalité. Pour Mireille Guillaume<sup>31</sup>, ces questions, «dans l'univers éclaté du CD-Rom, [...] sont paradoxalement l'expression de la linéarité implacable du temps du ghetto : ici, chaque décision est irrévocable.» Cette réinscription dans la temporalité his-

torique provoque un jugement sur le rapport aux modalités de l'interactivité. La même commentatrice s'avoue gênée par la navigation, «parce qu'on a du mal à s'imposer dans cet univers qui appartient plus à la mémoire humaine plutôt qu'à celle de l'ordinateur. Pour approcher une expérience douloureuse, la dimension du temps réel, de la durée, est essentielle. Livrer ce temps au virtuel, à la merci d'un clic, gomme sa force tragique. De fait, l'interactivité de ces *Histoires du Ghetto de Varsovie* est évidemment dans la forme, pas dans le fond. Et l'on est presque excédé de devoir cliquer à la fin d'un sujet qui ne dépasse jamais deux minutes»<sup>32</sup>. Sur ce point, les analyses de Paul Ricœur sur le récit et la temporalité pourraient être appliquées à l'univers du CD-Rom. Leur prise en compte permettrait d'éviter une survalorisation des facteurs «techniques». Le philosophe insiste notamment sur le fait que «des échanges intimes entre historisation du récit de fiction et fictionnalisation du temps du récit, naît ce qu'on appelle le temps humain, et qui n'est autre que le temps raconté»<sup>33</sup>. Je reviendrai sur d'autres critiques à l'égard de l'interactivité, mais, à ce stade de la réflexion, je soulignerai que cette dimension éthico-historique n'est pas indépendante de ce que André Gosselin<sup>34</sup> nomme l'«agir téléologique». En effet, comme pour tout support de communication, «les CD peuvent être investis d'une mission»<sup>35</sup>. Au demeurant, si l'on tient compte des travaux sur les objets et le monde social<sup>36</sup>, on sait qu'humains et non-humains participent à la construction du social. Néanmoins, pour ma part, je ne les mettrai pas en équivalence absolue : les objets sont bien investis.

### Les objectifs des productions mémorielles

Selon Pierre Raiman, les NTIC - dont ce CD-Rom en particulier - «doivent pouvoir aider à la transmission de la mémoire», qui

concerne tant les Juifs que les non-Juifs<sup>37</sup>. Il précise l'objectif en ces termes :

«Nous n'avons pas voulu faire une encyclopédie du ghetto, ni de la Shoah ; nous avons voulu raconter un épisode très important de l'histoire du XXème siècle»<sup>38</sup>.

Afin de prendre la mesure des enjeux de ces déclarations d'intention, il n'est pas inutile de tenir compte des distinctions que propose Tzvetan Todorov<sup>39</sup> dans ses analyses des usages de la mémoire. Il dégage notamment deux orientations, dont on trouve l'écho dans l'expression des attendus du projet. L'une, la mémoire «littérale», privilégie le retour sur l'événement afin de comprendre l'histoire d'un peuple et de pouvoir se situer par rapport à cette dernière. Cette position figure, par exemple, sur la fiche de présentation du CD-Rom («Ces fenêtres sur la mémoire restent essentielles pour comprendre l'Histoire»), ou dans divers articles parus dans la presse communautaire. L'autre, la mémoire «exemplaire», privilégie une montée en généralité. C'est-à-dire que l'histoire du ghetto favorise une confrontation avec le temps présent et qu'elle peut (doit ?) servir de guide pour l'action<sup>40</sup>. Une telle

orientation est explicite dans cette déclaration de l'un des promoteurs :

«L'idée que l'on peut détruire un peuple, à Varsovie hier ou au Rwanda aujourd'hui, est une idée actuelle aujourd'hui et qui doit faire réfléchir sur l'ambiance morale. Ce CD-Rom est un programme contre l'indifférence...»<sup>41</sup>.

Se posent alors deux questions. En premier lieu, si l'on suit Tzvetan Todorov, les deux orientations sont difficilement conciliables ; ne faudrait-il pas alors évaluer ce qui, dans cette production, permet de les concilier ou de les signifier (en particulier pour ce qui concerne la mémoire exemplaire) ? En second lieu, on peut s'interroger sur l'efficacité d'un CD-Rom dans la lutte contre l'intolérance, contre l'oubli, le révisionnisme, le négationnisme ; cette efficacité est supposée ou affirmée par de nombreux commentateurs. Pour l'instant, je n'ai pas de réponses précises à fournir à ces deux interrogations. Ce sont de véritables chantiers de recherche que je me contente de pointer dans le cadre des investigations sur les rapports entre humains et objets techniques dans la construction d'une mémoire.

<sup>37</sup> P. RAIMAN in E. PEYRET, Op. cit. Par ailleurs, Pierre Raiman («Une histoire de vie», Op. cit.) déclare : «Cette préoccupation est très forte, autant parmi les Juifs qu'au-delà de la communauté juive. Je suis frappé par les messages d'encouragement et d'intérêt qui nous parviennent sur ce projet, provenant de gens intéressés par cette histoire et par la valeur humaine qu'elle dégage.»

<sup>38</sup> P. RAIMAN, Op. cit.

<sup>39</sup> T. TODOROV, «La mémoire et ses abus», *Esprit*, n° 193, 1993, p. 34-44.

<sup>40</sup> Dans le dispositif de recueil de témoignages de la *Survivors of the Shoah Visual History Foundation*, la possibilité d'énoncer un message pour l'avenir est explicitement prévue (voir J. WALTER, «Les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah», Op. cit.).

<sup>41</sup> P. RAIMAN in V. BALIZET, Op. cit.

<sup>42</sup> Chr. THUDEROZ, Op. cit. p. 354.

<sup>43</sup> B. LATOUR, Op. cit., p. 594.

<sup>44</sup> N. WEIL, «Mémoires du ghetto», Op. cit.

<sup>45</sup> Ces notions sont empruntées à Jean-Michel Adam, qui les a présentées lors d'un séminaire du Centre d'études linguistiques des textes et des discours (Université de Metz, 18 janv. 1997).

<sup>46</sup> Cet ensemble documentaire avait été stocké dans trois bidons de lait enterrés. Deux d'entre eux ont été découverts en 1946 et 1950.



En définitive, l'examen de ces trois facteurs permet de montrer la complexité de l'innovation socio-technique en matière mémorielle. Il aide à «comprendre la manière dont elle est engendrée par toute une série d'éléments qui lui sont externes, liés à l'histoire des individus, à celle de l'entreprise, à l'histoire de ses relations sociales ; liés aux valeurs, principes et représentations qui y ont cours ; aux règles en vigueur et aux ressources disponibles»<sup>42</sup>. Le fait que l'entreprise se situe à la frontière de plusieurs mondes sociaux explique que se déploient des logiques d'action diversifiées qui doivent s'ajuster dans le cadre de conventions stabilisant un accord ; de surcroît, ces logiques débouchent sur un objet marqué par la coprésence de nombreuses variables difficiles à distinguer. Cependant, en s'inspirant de Bruno Latour<sup>43</sup>, l'analyse de l'objet et du dispositif mémoriel proposé requiert un passage au compliqué, c'est-à-dire la «présence successive de variables discrètes que l'on peut traiter une par une et plier dans une autre», ce qui ne signifie pas pour autant que la tâche soit aisée.

## 2. Mise en mémoire des mémoires du ghetto

Pour Nicolas Weill<sup>44</sup>,

«alimenter la mémoire d'un génocide à l'ère des 'disques durs', adapter le souvenir d'une famine organisée, d'une persécution meurtrière, à l'espace aseptisé de l'informatique, constitue une sorte de contradiction dans les termes.»

Outre le fait que cela ne me semble pas obligatoirement plus vrai pour le multimédia que pour le livre ou l'audiovisuel, je pense qu'il faut aborder l'analyse du contenu de ce CD-Rom moins en termes de «contradictions» que de tensions ou d'oscillations, propres aux objets frontières. Au demeurant, celles-ci sont avivées par le statut des objets techniques qui sont porteurs

d'une intentionnalité (*i.e.* transmettre les mémoires), mais qui sont aussi dotés d'une part d'autonomie (*i.e.* l'utilisateur peut en faire autre chose que ce qui est prévu par le «script»). De fait, l'analyse s'ancre dans une logique de réseau plutôt que dans celle d'un système, et, dans la perspective de la (re)construction d'un monde, elle prend en compte des phénomènes de dynamique, d'hétérogénéité et de gradualité<sup>45</sup>. Les tensions ou oscillations sont de plusieurs ordres comme le montrent les déclarations des auteurs et les réactions d'utilisateurs. Je présenterai d'abord celles qui sont relatives à l'intégration d'archives dont certaines sont problématiques, mais essentielles (les documents produits par les bourreaux) ; puis, celles qui sont relatives aux modalités d'élaboration d'un récit interactif laissant une grande latitude à qui veut naviguer dans le ghetto virtuel.

### Gestion des archives scripturales et iconographiques

Les auteurs ont évidemment utilisé des sources écrites. Une grande part des témoignages rédigés durant le Génocide n'est pas encore disponible en langue française. Pourtant ces archives sont précieuses. Il suffit de songer au travail de mémoire réalisé à Varsovie, durant l'extermination, par le groupe *Oneg Shabbat* (Allégresse du Shabbat), sous la conduite de l'historien Emmanuel Ringelblum. Dans la logique de la tradition du peuple du Livre, ce groupe a collecté de nombreux documents et les a préservés<sup>46</sup> afin que les générations futures sachent ce qui s'est passé dans le ghetto, alors même que les nazis voulaient éliminer toute trace. Sous cet angle, le CD-Rom signale leur existence et favorise peut-être leur circulation. En tout état de cause, ce sont bien ces documents qui permettent de faire comprendre ce qu'était la vie quotidienne. La gestion du passage au multimédia, de la «représentation» à l'écran semble assez simple : lecture

d'extraits<sup>47</sup>, une séquence fournit des indications bibliographiques<sup>48</sup>. Certes, les auteurs ont un point de vue critique, ou peuvent recouper des témoignages. Et pour Pierre Raiman,

«en dernière instance, on va toujours vers une 'scène' [...]. Nos personnages s'y croisent. Parfois, ils ne l'ont pas su eux-mêmes, mais nous avons pu déterminer qu'ils se trouvaient au même endroit»<sup>49</sup>.

Aussi, un même événement est-il parfois traité selon des point de vue différents, reliés

les uns aux autres. On peut alors situer les personnages dans un environnement en constante modification. Mais comment faire percevoir cette dynamique ?

Si le CD-Rom est nourri par de nombreux documents scripturaux (journaux, livres de souvenirs, ...) laissés par ceux qui ont disparu, qu'ils soient victimes ou témoins, il est également à base d'images. D'ailleurs, un CD-Rom sans images est-il vraiment concevable ? A l'évidence, la réponse est négative. Or, l'origine de l'iconographie

<sup>47</sup> Deborah Elalouf (Op. cit.) précise que «pour rendre vivante la mémoire, nous nous sommes attachés à faire vivre ces histoires par le son et par l'image. Nous avons privilégié la voix [par rapport] au texte écrit.»

<sup>48</sup> Le CD-Rom n'est pas clos sur lui-même. De la sorte, on renoue avec l'un des sens primitifs de «multimédia» (articulation de médias, sans qu'ils soient nécessairement interactifs, ou numérisés). En outre, on se situe bien dans une logique plus réticulaire que systémique. Parmi les témoignages sur le ghetto de Varsovie, disponibles en français, le lecteur pourra notamment se reporter aux ouvrages suivants : Mary BERG, *Le ghetto de Varsovie*, Ed. Albin Michel, Paris, 1947 ; Chaïm A. KAPLAN, *Chronique d'une agonie. Le journal du ghetto de Varsovie*, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1966 ; Emmanuel RINGELBLUM, *Chronique du ghetto de Varsovie*, Ed. Laffont, Paris, 1978 ; Abraham LEWIN, *Journal du ghetto de Varsovie. Une coupe de larmes*, Ed. Plon, Paris, 1990 ; Adam CZERNIAKOW, *Carnets du ghetto de Varsovie : 6 septembre 1939 - 23 juillet 1942*, Ed. La Découverte, Paris.

<sup>49</sup> P. RAIMAN in V. BALIZET, Op. cit.

<sup>50</sup> Voir, par exemple, le livre de photographies et de souvenirs de Joe J. Heydecker : *Un soldat allemand dans le ghetto de Varsovie 1941*, Ed. Denoël, Paris, 1986. Tout en estimant que les clichés sont plus «fiabiles» et plus «poignants» que ceux des services de la propagande allemande, Nicolas Weill («Mémoires du ghetto», Op. cit.) pense que les auteurs du CD-Rom ont eu raison de ne pas utiliser ces photos de façon brute.

<sup>51</sup> On peut se demander ce que serait la configuration iconographique d'un CD-Rom sur le ghetto de Lodz, sachant que Mendel Grossman et Henryk Ross ont pris plusieurs milliers de photos, dont une grande part est conservée. Pour un aperçu de leur travail, voir Dawid SIERAKOWIAK, *Journal du ghetto de Lodz 1939-1943*, Ed. du Rocher, Paris, 1997.

<sup>52</sup> On retrouve ici une constante de la numérisation des images, soit la question de la «pureté». Au sujet des mondes virtuels, Edmond Couchot («L'imagerie virtuelle : une entreprise de purification du réel», *Le su et l'insu. Des images pour croire, des images pour savoir*, Troisièmes Rencontres Sorbonne / INA, Ed. INA-Inathèque de France, Paris, 1995, p. 89) précise que «la réalité qu'ils synthétisent pour la donner à voir est une réalité virtualisée, reconstruite par les modèles, débarrassée de tout ce qui fait obstacle (au moins momentanément) à la modélisation.» Et il ajoute qu'il s'agit d'«une réalité purifiée au feu du calcul qui n'en retient que l'intelligible. En ce sens, l'imagerie virtuelle apparaît comme une vaste entreprise de purification du réel.» Sur la problématique générale de la purification ou de la «cashérisation» de l'image, voir Marie-José MONDZAIN, «Introduction», *Le su et l'insu. Des images pour croire, des images pour savoir*, Op. cit.

<sup>53</sup> M. GUILLAUME, Op. cit.

<sup>54</sup> M. FRIZOT, «Les vérités du photomonteur», in *Photomontages*, Ed. Centre national de la photographie, Paris, 1987.

<sup>55</sup> E. PEDON, «Image photographique et mémoire dans le film documentaire», *Champs Visuels*, n° 4, 1997, p. 102-108.

<sup>56</sup> «Histoires du Ghetto de Varsovie. Une oeuvre pour la mémoire», *CD Loisirs*, n° 22, juin 1997, p.31.

<sup>57</sup> C. MANN, «Histoires du Ghetto de Varsovie. La présence de l'histoire», *SVM Mac*, n° 86, juil. 1997, p. 156-157.

<sup>58</sup> D. ELALOUF, Op. cit.



pose de sérieux problèmes «éthiques» et «représentationnels» aux auteurs. En effet, un nombre important de documents iconographiques (photos ou films) relatifs au ghetto de Varsovie proviennent de sources nazies. Faut-il préciser que ces documents étaient hautement orientés idéologiquement et caricaturaux ? Les services de propagande du *Reich* cherchaient notamment à faire accréditer l'idée que les Juifs étaient responsables de leur situation. Néanmoins, les auteurs ont utilisé les rushes de *L'Asie en Europe*, un film à prétention ethnographique dont les acteurs étaient des habitants du ghetto, contraints de jouer une vie aux antipodes de la réalité, y compris des scènes stigmatisant un clivage entre Juifs riches et Juifs pauvres. Par ailleurs, certains militaires allemands ont pris des photos sans volonté explicite de propagande<sup>50</sup> (souvenir de leurs «exploits» ? poursuite «machinale» d'une activité de photographe, entamée avant le conflit ?...). Autant de pièces d'archives utilisables et utilisées. Les auteurs sont donc confrontés à des difficultés d'appropriation<sup>51</sup>. Ils ont alors recouru à des solutions techniques, diversement graduées, afin de se démarquer de l'emprise de la source originelle<sup>52</sup>.

Plusieurs commentateurs soulignent ce qui, de leur point de vue, constitue une prise de distance, une coupure à l'égard de la vision par l'oeil du bourreau. Parmi ces moyens, ils accordent de l'importance à la qualité de l'animation : soin apporté au graphisme, couleurs sombres - gris, chamois, sépia -, qui marqueraient un «univers tourmenté»<sup>53</sup> ; contrepoints sonores avec les chants en yiddish, interprétés par Talila ; et évidemment les textes lus par l'acteur Gilbert Robin. Mais surtout, ils relèvent la pratique récurrente du photomontage. Celle-ci mériterait certainement une analyse à part entière, notamment en tenant compte de ce que Michel Frizot<sup>54</sup> nomme «les vérités du pho-

tomenteur». Pour lui, «le photomontage n'obéit qu'à une logique de substitution référentielle où le sens est toujours repoussé dans le mensonge de l'artefact», ce qui questionne l'articulation de la production de savoir et de la fonction de mémoire dans la photographie<sup>55</sup>. Cependant, il n'est pas sûr que cette pratique permette à la personne manipulant le CD-Rom de prendre conscience de la rupture à l'égard de la vision «nazie», quand bien même le mode d'emploi, joint au CD-Rom, précise-t-il que «de nombreuses images proviennent de films d'archives allemands, et [que] toute précaution doit être prise quant à leur interprétation.» Du reste, cette «consigne» a échappé à certains critiques, au point que, dans un article de *CD Loisirs*<sup>56</sup>, on estime qu'«une mise en garde quant à l'interprétation des documents - allemands - aurait été judicieuse.» Mais ce n'est pas le seul problème posé par le photomontage. Caroll Mann estime que celui-ci altère la sédimentation mémorielle dominante dans l'espace public.

Pour ce critique, «se pose la question de la frontière entre le document brut et sa mise en écran. Certaines images célèbres ont été incrustées les unes dans les autres - le fameux petit garçon qui lève les mains ou les deux enfants qui mentent. D'un point de vue esthétique, c'est très réussi. Mais que devient notre lecture de ces images familières, véritables icônes pour toute une époque ? Le virtuel remplacerait-il le vrai ?»<sup>57</sup>.

Sur ce dernier point, il y a également des divergences d'appréciation. Le débat porte non seulement sur le traitement de documents existants, mais aussi sur la (re)création de ceux qui n'existent pas, ou qui n'existent plus.

Les auteurs s'en expliquent : «Des pans entiers de l'histoire restent sans iconographie»<sup>58</sup>, comme par exemple les combats de 1943 qui, pour la première fois, font recu-

ler les Allemands. Dans ces cas, ils ont poussé plus loin les possibilités offertes par la virtualisation. En effet, l'archive est véritablement construite, parfois en s'inspirant explicitement d'un document (les maquettes du ghetto, réalisées par Larissa Cain), parfois en proposant des approximations («La mise en image animée, en particulier celle des épisodes pour lesquels il n'existe pas d'icnographie clairement établie, ne peut être qu'une approche», indique le mode d'emploi). Ainsi, plusieurs rues sont-elles visualisables en 3D, pour «matérialiser» le plan de 1942. Cette opération technique est décrite sur le boîtier du CD-Rom, sur un mode incitatif et légèrement «accrocheur» («Découvrez la ville juive disparue grâce à des cartes et à une représentation en trois dimensions - utilisant la technologie Quick Time VR»). D'aucuns y voient un «miracle des nouveaux langages virtuels [:] les principales artères du ghetto ont été reconstituées sur l'écran, et les survivants qui y ont 'circulé' attestent de la véracité de ces images»<sup>59</sup>. Il est vrai que Pierre Raiman et Judith Darmont ont rencontré Marek Edelman<sup>60</sup> à Lodz

pour lui présenter le CD, et que, selon eux, il a été profondément ému à la découverte de la reconstitution en 3D :

«Ça, c'était la boulangerie ; ici c'était l'immeuble où l'on se rencontrait...»<sup>61</sup>.

On reconnaît les effets de l'un des régimes formalisés par Noël Nel dans sa typologie des régimes scopiques du virtuel. Toutefois, l'usage de cette technique ne fait pas l'unanimité. Par exemple, Mireille Guillaume<sup>62</sup>, sensible à l'émotion qui se dégage de nombreuses scènes, estime qu'«on regrette alors la reconstitution du ghetto en 3D et l'utilisation du procédé Quick Time VR, qui permet de simuler un déplacement dans les rues ; ces technologies, ici, ont quelque chose d'inutile, voire d'agaçant.» Par ailleurs, pour *SVM Mac* qui propose un «verdict» sur chaque CD-Rom critiqué, est mis au débit de celui-ci «le côté un peu tape-à-l'oeil des séquences QuickTime VR»<sup>63</sup>. Ces réactions me semblent intéressantes pour l'analyse des objets mémoriels, numérisés et interactifs. En effet, si l'on insiste beaucoup sur les «régimes d'emprise», en particulier sous

<sup>59</sup> Ph. BOUKARA, Op. cit.

<sup>60</sup> Marek Edelman, qui vit à Lodz, a été l'un des dirigeants de la résistance dans le ghetto de Varsovie. Voir Marek EDELMAN, et Hanna KRALL, *Mémoires du ghetto de Varsovie. Un dirigeant de l'insurrection raconte*, Ed. Liana Levi/Scribe, Paris, 1993.

<sup>61</sup> in D. ICHBIAH, Op. cit., p. 115.

<sup>62</sup> M. GUILLAUME, Op. cit.

<sup>63</sup> C. MANN, Op. cit.

<sup>64</sup> C. BESSY et F. CHATEAURAYNAUD, «Les ressorts de l'expertise», *Raisons pratiques*, n° 4, 1993, p. 141-164.

<sup>65</sup> D. ELALOUF, Op. cit.

<sup>66</sup> Les modalités de recueil de témoignages varient d'un organisme à l'autre, mais ceux-ci sont confrontés au même problème de la «fragmentation» des récits. A la différence des pratiques de l'université Yale (voir G. HARTMAN, «Apprendre des survivants : remarques sur l'histoire orale et les archives vidéo de témoignages sur l'Holocauste à l'université Yale», *Le Monde juif*, n° 150, janv.-avr. 1994, p. 67-84), celles de la Fondation créée par Steven Spielberg reposent sur un fort encadrement de l'entretien, géré par un «contrat testimonial» (voir J. WALTER, «Les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah», Op. cit.).

<sup>67</sup> D. ELALOUF, Op. cit.

<sup>68</sup> B. WILKOMIRSKI, *Fragments. Une enfance 1939-1948*, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1997, p. 8.

l'angle corporel<sup>64</sup>, il ne faudrait pas négliger de possibles disjonctions. Une séquence «haptique» peut ainsi engendrer un désinvestissement : l'objet est perçu comme s'il n'avait pas été incorporé. Le pouvoir mémoriel des NTIC est donc relationnel, avec tous les aléas que cela suppose. Du reste, ce phénomène s'applique à l'interactivité en son ensemble.

### Interactivité, récit(s) et médiagenie

Sur la boîte contenant le CD-Rom, on présente son contenu comme un «récit interactif de la vie et de l'insurrection du Ghetto». Pour comprendre la logique de l'interactivité à l'oeuvre ici, il faut revenir à la question des motivations et des sources. Deborah Elalouf, directeur du projet et coauteur, déclare :

«Je vois une mémoire qui disparaît et je ressens le devoir de transmettre, de fouiller dans les photos, d'écouter et de raconter à mon tour des histoires. Urgence, parce que nous avons la chance de pouvoir entendre des témoignages directs, et nous sommes peut-être la dernière génération à pouvoir le faire»<sup>65</sup>.

Témoignage et mise en récit sont donc liés. De prime abord, la remarque est surprenante, puisque ce CD-Rom est plutôt éloigné des techniques de présentation de témoignages recueillis par la *Survivors of the Shoah Visual History Foundation* ou les *Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies*. Pourtant, il faut tenir compte d'un point commun essentiel, relatif à une spécificité des témoignages sur la Shoah<sup>66</sup> :

«Nous avons articulé notre récit sur celui des témoignages que nous avons lus et entendus. Lorsque l'on écoute le récit d'un survivant, on n'a jamais une histoire linéaire, simple, avec un début et une fin, mais une série de récits, d'anecdotes, reliés les uns aux autres. Nous avons choisi cette

mémoire née d'associations d'idées comme fil conducteur : elle a défini notre structure narrative»<sup>67</sup>.

Cette perspective rejoint celle de Binjamin Wilkomirski, déporté à l'âge de quatre ans au camp de Maidanek, et qui, devenu adulte, revient sur son passé :

«Mes premiers souvenirs ressemblent à un champ de ruines parsemé d'images et d'événements isolés. Des tessons de mémoire aux contours durs, aiguisés, qu'aujourd'hui encore je ne peux toucher sans m'y blesser. Souvent dans un désordre chaotique et, pour la plupart, impossibles à classer par ordre chronologique. Des fragments qui résistent obstinément au souci d'ordre de l'adulte que je suis devenu et échappent aux lois de la logique. Si je veux en parler, je dois renoncer à la perspective de l'adulte, à une ordonnance rationnelle du récit. Elles ne feraient que fausser la réalité d'alors»<sup>68</sup>.

Si je me permets cette longue citation, c'est qu'elle aide à comprendre la rationalité du projet des auteurs, mais aussi le désarroi de plusieurs utilisateurs, désarroi provoquant des critiques à l'égard des modalités de l'interactivité. Ici encore les tensions sont patentes entre une approche par des destinées individuelles ou par une approche globale, entre une consultation chronologique ou une consultation plus aléatoire.

Sur le plan pratique, le CD-Rom contient cinq heures de récits, huit heures de matériaux audiovisuels. Il offre des possibilités de navigation dans deux cents scènes (les rafles, la faim, les sorties hors du ghetto, l'organisation de la résistance, ...), où se connectent les destins de nombreux personnages, plus que ceux de masses (même s'il s'agit bien d'une extermination de masse). De la sorte, on se situe dans le mouvement général d'identification aux victimes (à l'instar des documents collectés par les institutions qui constituent des fonds d'archives audiovi-

suelles, des musées où l'on peut suivre l'itinéraire d'un enfant exterminé). En effet, les *Histoires du Ghetto de Varsovie* sont construites autour de neuf personnages centraux<sup>69</sup> dont les biographies sont plus détaillées que celles des soixante et onze autres qui sont fournies en complément. Pour naviguer, on peut cliquer sur «Destins» (celui des neufs personnages évoqués *supra*), «Mémoires» (se retrouver dans la ville juive, *via* une cinquantaine d'objets-symboles), «Récits» (accéder aux sept grands récits qui scandent l'histoire du ghetto, de l'invasion de la Pologne au soulèvement). En outre, l'utilisateur dispose d'un index assez détaillé (ce qui constitue une richesse «documentaire» selon Guillaume)<sup>70</sup>. Ces portes d'entrée dans le CD-Rom, soigneusement pensées, peuvent néanmoins surprendre. Un critique estime que les auteurs livrent «la matière première dans un habillage extraordinairement séducteur. On ne sait plus du tout où commencer et comment procéder»<sup>71</sup>. Un «script» ne suffit donc pas. Non seulement, comme je l'ai signalé, un objet comporte une sorte d'autonomie, mais il engage également une mémoire sociale et une mémoire personnelle, qui n'obéissent pas nécessairement aux mêmes rythmes, aux mêmes logiques. Et pourtant, dans son

usage, un objet cristallise ces deux faces de la mémoire. Ainsi, deux parcours sont-ils proposés : l'un est fondé sur la chronologie établie par les auteurs ; l'autre est fondé sur un choix plus «personnel», soit «votre parcours» pour reprendre l'expression contenue dans le mode d'emploi. C'est ici que le bât blesse.

Selon certains commentateurs,

«la navigation [...] est naturelle, spontanée, grâce à une interface simplifiée à l'extrême, qui incite l'utilisateur à parcourir les écrans au hasard»<sup>72</sup>.

Il est compréhensible que de tels procédés conduisent à une mise en cause des NTIC, dès lors que, par leur truchement, on ambitionne de restituer l'intrication de nombreux facteurs explicatifs d'une situation historique : la polémique, surgie en France, au sujet de la *Survivors of the Shoah Visual History Foundation* l'atteste. D'ailleurs, à propos du CD-Rom, certains soulèvent ce risque :

«Ici, le spectateur (?), l'utilisateur, (?) le lecteur (?) est laissé libre de zapper dans l'Histoire, de revenir sur les faits, d'inventer sa reconstruction des données. De faire un travail de création sur des faits historiques. Si le CD était moins bien fait,

<sup>69</sup> Ces figures emblématiques sont : Mordechai Anielewicz, premier commandant de l'Organisation juive de combat (OJC) ; Marek Edelman, dirigeant d'un groupe de combat ; Yitzhak Katznelson, poète ; Janusz Korczak, pédagogue ; Tšivia Lubetkin, résistante ; Emmanuel Ringelblum, historien ; Adina Szwajger, médecin ; Arie Wilner, responsable de la résistance ; Yitzhak Zuckerman, dirigeant en second de l'OJC. Ce choix est évidemment discutable : par exemple, Adam Czerniakow, président du *Judenrat*, n'a droit qu'à une courte notice, alors même que son rôle a été important dans l'administration du ghetto.

<sup>70</sup> M. GUILLAUME, Op. cit.

<sup>71</sup> C. MANN, Op. cit.

<sup>72</sup> Y. DUVERGE, «Histoires du Ghetto de Varsovie», *Macworld*, n° 9, juin 1997, p. 63.

<sup>73</sup> C. MANN, Op. cit.

<sup>74</sup> E. PEYRET, Op. cit.

<sup>75</sup> D. ELALOUF, Op. cit.

<sup>76</sup> Ph. MARION, «L'affect télévisuel. Les funérailles du roi Baudoin», *Hermès*, n° 13-14, 1994, p. 318.

<sup>77</sup> J. TAJTELBOOM, «Il y avait tellement de monde...», *Génération PC*, n° 48, juin 1997.

il pourrait aisément être récupéré par les falsificateurs révisionnistes de l'Histoire»<sup>73</sup>.

D'autres rapportent le «malaise», proche du «voyeurisme», qu'ils ont éprouvé en cliquant sur tel ou tel élément : un camion transportant un cercueil mène à «Funérailles», un enfant jouant du violon mène à «Musique dans le ghetto», etc. De la sorte, dans le cadre des processus disjonctifs évoqués *supra*, «on se retrouve à cliquer comme dans n'importe quel jeu et à se demander si l'interactivité passe bien partout»<sup>74</sup>. On sait que des éléments de réponse sont fournis par les auteurs : l'interactivité permet de construire «son propre parcours au travers de fragments de mémoire et reconstituer l'ensemble du récit»<sup>75</sup>. De surcroît, à l'instar de nombreux CD-Rom, on peut mémoriser son parcours, ce qui limite la part d'aléatoire dans la découverte ou l'exploitation du document.

Autrement dit, il faut tenir compte de la logique de fonctionnement des hypertextes et des hypermédias, qui obligent les producteurs et les utilisateurs à se situer dans des configurations «connectivistes», faites de noeuds et de liens. Un CD-Rom est un objet semi-construit (ni totalitaire, ni aléatoire). Cette caractéristique est adaptée au fait que ce produit multimédia conjugue deux rapports à l'Événement : celui de l'explication en fonction de schèmes de perception, hérité des sciences sociales, dont évidemment l'histoire qui tente d'objectiver une rationalité ; simultanément, il permet une perception proche (si tant est que cela soit possible) de celle vécue par les survivants : des fragments de mémoire s'agrippent les uns aux autres pour tenter d'exprimer l'indicible, de présenter l'irreprésentable. En conséquence, je risquerai la proposition suivante : il faut engager une réflexion sur ce que Philippe Marion nomme, d'une belle formule, la «médiagénie». Ce néologisme désigne «la possibilité qu'a [un] événement

de se révéler de manière optimale en choisissant le partenaire médiatique qui lui convient le mieux. Ou si l'on renverse la proposition, un événement peut se révéler dans sa capacité d'attirer plus ou moins la sympathie de certains médias»<sup>76</sup>. Certes, Philippe Marion dégage cette notion pour analyser un processus à l'oeuvre dans les médias classiques lorsqu'ils travaillent l'«actualité» ou lorsque celle-ci les travaille, mais je pense qu'elle est applicable à l'univers du multimédia et des faits historiques. Comme il y a une télégénie, il y aurait une multimédiagénie. Et dans le cas des *Histoires du Ghetto de Varsovie*, le CD-Rom est un objet qui offre la possibilité de figurer un Événement irréductible à une totalisation, mais qui offre - symétriquement et paradoxalement - une stabilisation permettant une appropriation de l'Événement. En cela, il y a adéquation entre la construction sociale du sujet (la pluralité de l'histoire et de la mémoire du ghetto) et les potentialités de l'objet technique (la semi-construction). Plus encore, cette convergence est peut-être un moyen d'avoir prise sur ce qui défie nos capacités d'appréhension, quand bien même ne dissipe-t-elle pas toutes nos appréhensions à l'égard de ce passé, ou à l'égard de ce qui peut advenir.

## Conclusion

Dans ces conditions, faut-il s'étonner que les commentaires aient été laudateurs ? Bien sûr, on peut y voir une logique promotionnelle, comme cela ressort des nombreux articles parus dans la presse spécialisée. Ce CD-Rom est l'occasion de glorifier le multimédia :

«Mieux que les films ou les livres, il fera date car il recrée ce que fut cette période et impose le multimédia comme un support majeur»<sup>77</sup>.

Mais, outre ce phénomène habituel dans une période d'innovation, me frappe surtout le fait que ce CD-Rom est très rarement qualifié de «documentaire», malgré l'omniprésence des archives, et que prédominent des qualificatifs tels «oeuvre» («Une oeuvre pour la mémoire», *CD Loisirs*)<sup>78</sup> ou «chef d'oeuvre», employés notamment en raison de l'émotion qui s'en dégagerait. C'est pourquoi, il faut prendre au sérieux ce propos de Pierre Raiman :

«Si le multimédia ne peut pas transmettre l'histoire, mais aussi l'ambiance morale, ce qu'à mon avis le CD-Rom fait beaucoup mieux qu'un livre ou un film, alors ce n'est pas un média majeur»<sup>79</sup>.

Cette affirmation invite à explorer des pistes de recherche sur l'esthétique et l'éthique de la création multimédia que l'on ne peut confiner aux productions dites artistiques dans ce secteur, et ce, évidemment, à condition que l'on reconnaisse la possibilité de générer des oeuvres par cette technique<sup>80</sup>.

Parallèlement, il ne faudrait pas céder à un discours par trop apologétique : aux yeux de certains observateurs, les *Histoires du Ghetto de Varsovie* constituent une exception dans la production multimédia actuelle. Pour y pénétrer, il faut vraiment le souhaiter. Et les obstacles sont de taille : le sujet est dur, les références à mobiliser ne sont pas forcément celles de la majorité des utilisateurs potentiels. Certes, ce CD-Rom peut concerner les survivants et leurs descendants (ou

ceux des victimes), les membres d'autres groupes «victimisés», des historiens. Mais qu'en est-il des autres ? Répondre à cette interrogation impliquerait des études précises sur la construction sociale des usagers de tels produits innovants. Quoiqu'il en soit, ce produit multimédia prend place dans ce que j'ai appelé une «mémoire mosaïque en devenir»<sup>81</sup>. Un devenir incertain, parce que nous entrons dans une période où il n'y aura bientôt plus aucun témoin pour réactiver le souvenir. Or, tant le travail de deuil qu'une innovation ont besoin d'intercesseurs pour valider, en l'occurrence, un dispositif mémoriel. Non sans difficultés ou limites. Selon un participant à la soirée de présentation du CD-Rom,

«le dernier mot revint à une survivante du ghetto : 'On ne voit pas beaucoup de monde dans le CD ; il y avait tellement de monde...'»<sup>82</sup>.

En outre, du ghetto, ne subsiste plus, aujourd'hui, qu'une seule rue dont les immeubles n'ont pas été détruits. Elle se nomme rue Prozna. Et en polonais, *prozna* signifie «vide». Malgré ses indéniables qualités, un CD-Rom ne saurait la combler : un monde a disparu dans la nuit et le brouillard. Six millions d'étoiles ont été éteintes. Malgré tout, le reflet de quelques-unes scintille à l'écran, et il nous fait réfléchir sur le chaînage des humains et des objets dans la transmission d'une mémoire toujours fragile.

<sup>78</sup> Op. cit.

<sup>79</sup> P. RAIMAN in E. PEYRET, Op. cit.

<sup>80</sup> e. g. la position critique de Claude LANZMANN, Op. cit.

<sup>81</sup> J. WALTER, «Les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah», Op. cit.

<sup>82</sup> J. TAJTELBOM, Op. cit.

STEPHEN D. SMITH

*Director*

*Beth Shalom Holocaust Memorial Centre*

*Nottinghamshire, UK*

## Visual History : Creating New Forms of Discourse

Israeli educator and survivor, Batsheva D. explains why she teaches and writes about the Holocaust, indicating three succinct and clearly identified motivations :

«I would say this is the last train. If I don't do it who will do it ? Videos will not answer questions but I can. And then I have a profound feeling of obligation to my past. I survived and so many did not ; so I'm the one to speak for myself and for others»<sup>1</sup>.

In explaining her sense of obligation ; of responsibility to provide answers ; and of personal duty on behalf of the victims, Batsheva D. describes a series of circumstances, which place her and other sur-

vivors in an indispensable role. Clearly, the indication is that survivors are uniquely positioned to tell their own story, to represent the victims and to answer questions posed by contemporary society. The interviewee here is not providing documentary evidence, but in addition describing her relationship to it.

Batsheva D. is being interviewed as part of a series of «discourse interviews» conducted at the Beth Shalom Holocaust Memorial Centre, in which survivors are engaged in conversation. The concept of the conversational format is to explore the potential for the creation of a form of visual history that is dialogical rather than testimonial in nature.

---

<sup>1</sup> Interview with Batsheva D. 11/02/99.



In the interview, the survivor, who has given a visual history testimony on an earlier occasion is asked questions about the experience, how it impacted upon the individual's life and perceptions. It particularly focuses on conclusions the individual has drawn related to a number of themes, such as Jewish identity, faith and belief, the process of witness, education, and the «Second Generation», among other topics.

Methodologically, the interview technique is not typical of an audio-visual or oral history format with the interviewer facilitating a chronological and thematic narrative of survival. In testimonial interviews the survivor typically sits alone on camera, is interrupted infrequently and is given as few questions as possible. The conversational interviews are not interventionist, but the style is purposefully relaxed, with the interviewer taking an active part in discussion or dialogue with the interviewee. Questions within the interview are aimed at stimulating discourse, rather than at creating historical document.

Batsheva D.'s metaphoric imagery of «the last train», is notable for a number of distinct reasons in this context. Firstly, the departure from chronological and thematic testimonial eyewitness narrative provides opportunity for the individual to provide a more reflective narrative, which in this case includes quite striking metaphor. Though few would doubt the inherently creative nature of testimony, visual history is not generally perceived as the vehicle of such metaphor. In this case the interviewee confronts both the viewer and herself with the consequences of the experience. On the one hand she addresses her own old age and the urgency therefore

of imparting her message. Simultaneously, she presents the viewer with potent symbolic imagery of the Holocaust. While «the last train» may be purely contemporary idiosyncratic phraseology, it may equally be interpreted as a direct reference to deportation. Secondly, taking this as a metaphor of deportation and death, the use of this particular metaphor implies that survivors are still doomed to die in some measure as victims of the Holocaust. The «final train» of the disappearance of the generation of Jews targeted by the Nazis reaches its destination with their deaths. The imminence of this provides Batsheva D. with the motivation to make public her own witness and to challenge her viewers with their responsibility to listen.

The insistence of her desire to speak and enter discourse is, she states, rooted in a memorial duty. In her assessment of her testimony she is honest enough to indicate that it is partly fulfilling her own need to speak, while continuing to recognise the need to witness on behalf of others. However, Batsheva D. casts doubts over the ultimate value of audio-visual testimony when she states that «videos will not answer questions». Her implication is clearly that the documentation of the narrative of survival through a chronological recounting in an episodic format does not interrogate the event itself or its consequent meaning. Batsheva D. appears to suggest that for her testimony to have meaning it must constitute a part of a wider discourse in which memory is not limited by statement but in which statement is enhanced by discussion.

Henry Greenspan's observation that «survivors may be becoming increasingly ritu-

<sup>2</sup> H. GREENSPAN, *On Listening to Holocaust Survivors*, Westport, Paeger, 1998.

<sup>3</sup> Interview with Ibi G. 06/02/99.

<sup>4</sup> This theme emerged in a number of interviews with slightly different terminology in each case.

<sup>5</sup> Audio-visual interview with Barbara S. 18/11/99.



alised with more talk *about* survivors, but not necessarily more sustained talk *with* them»<sup>2</sup> is central to the study undertaken here. Beyond the narrative of the survivor testimony often lies a motivation and an unspoken ethos with which the survivor has a personal and internal discourse, but may never voice explicitly during testimonial narrative. Testimony is generally episodic in nature. Episodes are often chosen because they relate a certain point, connect the narrative or highlight some particular trauma. They may also disguise a sub-text not evident from the description relayed. It is the *choice* of the episodes as much as the episode itself, which may provide insight for further discussion. It is this sub-text that provides the material for discussion with survivors.

Ibi G. suggests that «... it is important for people... to talk to survivors, to bring things out of survivors»<sup>3</sup>. Should the discourse be explored beyond testimonial narrative, then the relationship between the survivor and listener become all-important. In this relationship, questions posed by the interviewer, rather than episodes selected by the interviewee, form the basis of the narrative that emerges. If, as Ibi G.'s suggests, things should be «brought out» of survivors, the nature of those «things» and the way in which they are «brought out» will be due in part to the nature of the questions posed.

Interviews conducted to date have resulted in a number of predominant themes among which, the topic of education exemplifies the type of discourse to emerge from the interviews. Issues of pedagogical methodology are clearly in the domain of teaching professionals. However, a number of questions from a variety of perspectives have been put to evaluate the range of opinions a variety of interviewees had on educational issues. All of the survivors concerned had given testimony in educational institutions.

The motivations encouraging survivors to give testimony in educational settings vary considerably but appear to centre primarily on the need to «preserve the past for the sake of the future». This may appear an obvious and perhaps overused statement, but there is not the sense of cliché in the interviews that might be expected. Interviewees did use terms such as «so that *it* never happens again», but were usually careful to clarify what they meant by «*it*». Some of the goals they set themselves appeared to be quite modest, but nevertheless searching from a pedagogically. One such goal was the need for children to learn how to think independently and make considered choices<sup>4</sup>. The fact that there were no absolutes or value statements to accompany the goal, presents a challenge to the teacher to understand it as a fundamental educational goal and then to address further the kind of issues it may consequently be applied to.

«I felt that if God spared me after this terrible experience... I have to do something»<sup>5</sup>.

Barbara S. describes her motivation to share her personal experience as an obligation of her survival. As well as the gratitude she expresses, there is also something about her motives, seeking catharsis when she states, «I feel somehow relief in my mind that there are children who listen to me.» Although she does not indicate that the relief she feels is a part of the motivation, there is undoubtedly a trade-off between the emotional stress she describes at giving her testimony and the satisfaction she gains from knowing that her testimony is being heard. The silence of two generations had become an increasingly difficult burden for survivors to carry both individually and collectively. The opportunity to share their secret with younger people who were not responsible for the atrocities nor heirs of

the secret as members of the Second Generation, was a means of investing responsibility for its memory with a wider body of people. Trude L. describes her motivation as the retardation of forgetfulness. She states :

«As long as I'm alive I have to go and do it, not because I feel sorry for myself... but... because I don't want it to be forgotten»<sup>6</sup>.

Susan P. describes her motivation to share testimony in an educational setting as «a kind of victory because this is something that the Nazi's didn't want us to do»<sup>7</sup>. The victory of survival in this case is not triumphalist, but a statement of continuity. There is also the intention to contrast the conditions created by the Nazi regime with the ordinariness and privilege of life unhindered by persecution. She states, «Seeing fathers with their children walking and kissing and loving and all that, you wonder - is this the same world ; are we living on the same planet ?... So that's one of the main reasons I speak.» Susan P.'s motivation to instil gratitude for the relative safety of a «normal» existence outside of the circumstances of the Holocaust provides a moral message without imposing identified moral values, beyond the ultimate need to preserve the normalcy of human existence.

The audio-visual interviews are not generally orientated toward an idealism of vain hope that people will now appreciate each other more in the post-Holocaust world and therefore avoid repeating the same erroneous behaviour. The aim of working in

education is to prevent repetition according to Trude L.<sup>8</sup>, but in pursuit of this aim she focuses her attention on the development of certain messages to be incorporated into the pedagogical environment. Her priority is focused on the need to «teach people to think for themselves... to think of people as individuals and not to accept generalisations.» When pressed on what she means by avoiding repetition she replies that «no people should be considered less valuable than... for instance, living in another country... than its host people.» This clear reference to minority rights is further clarified when she states that this refers «to any group of people... [who] should not be ostracised, should not be considered subhuman».

The pursuit of a universalist pedagogy is important to evaluate, as the commonly accepted memorial nature of the survivor testimony may in some cases actually be designed by the survivor to provoke discussion beyond document and remembrance alone. The combination of testimony and the exploration of universal issues can of course provide a rich pedagogical experience. The survivor works from the particular to the universal ; the students from universal principles to the particularity of experience and back again in dialogue with the survivor toward its universal application.

The content of educational programmes is not discussed in depth in many of the interviews and this subject would provide a useful focus for subsequent interviews. However, in discussion with Kitty H., content-based discussion occurs on more than one occasion. She suggests that his-

<sup>6</sup> Audio-visual interview with Trude L. 06/02/99.

<sup>7</sup> Audio-visual interview with Susan P. 20/10/98.

<sup>8</sup> Audio-visual interview with Trude L. 06/02/99.

<sup>9</sup> Kitty H. interview with author, 09/96.

<sup>10</sup> Audio-visual interview with Val G. 21/11/98.

<sup>11</sup> Audio-visual interview with Steven F. 23/10/98.

torical background is necessary as a prerequisite to any analysis or issues-based discussion. She also suggests that prior to teaching the history of the Third Reich, teachers should «have to teach about Judaism.» This she extends to include teaching about the origins of antisemitism and its consequent impact upon the Jews of Europe<sup>9</sup>. This is a particularly revealing comment from a non-practising individual. This is emphasised from a different perspective by Trude L. and Barbara S. who both indicate that an understanding of the negative stereotypes about Jews, which were precedent in European Jewish history, predicate the possibility of the Holocaust and need to be understood by pupils prior to engaging the topic of the Holocaust. Kitty H. suggests that religious education could deal with topics such as the Jewish tradition and the history of antisemitism in the primary school well before pupils are required to address issues such as the death camps.

Much of the discussion on education focuses upon outcomes of teaching about the Holocaust. Susan P. suggests the search for positive role models as being an important educational principle when teaching about the Holocaust experience. She cites Raoul Wallenberg and others as being «ordinary human beings who have become such heroes... Whether it's against the Jews perhaps, [or] against other types of people - [it] doesn't matter. I think that's the kind of message.» The universal humanitarian message she seeks is consistent with her conclusions more generally on religion and ethics. Her optimistic worldview is however overshadowed by a concern that attitudes are indelibly ingrained. Her unspecified comment about the persistence of antisemitism in certain countries is based on hearsay rather than actual experience. It is therefore interesting to note that she does not find

antisemitism problematic in the British context, where she concludes she is «happy» in spite of its existence in certain quarters.

Finding an appropriate pedagogical rationale with which to address the topic is highlighted by Kitty H. who felt there should be cross-curricular approaches to the topic. «I've always felt I complement the historians,» she states «if it wasn't for personal accounts, historians couldn't write it, could they?» While historians would dispute the absolute necessity of testimony to the process of historiography, there is increasing deployment of oral and audio-visual testimony as a means of documentary source material, now clearly recognised by the survivors themselves. The over-utilisation of anecdotal visual history material could well result in a «talking heads» historiographical process, which may be less than adequate if insufficiently supported by additional sources. In contrast, Val G. does not place the same emphasis on personal testimony, including his own. He comments, «History should be the first, from there everything follows<sup>10</sup>. This he further clarifies as being the provider of objective factual information. «Be precise, be accurate and try and keep your emotions out of it». His apparent detachment belies the sensitive approach he takes in the classroom, which is not emotive, but also carries a message beyond the merely factual.

Discussions around the types of issues, which may arise in the classroom, vary widely. Steven F. suggests that one of the principles to come out of the Holocaust is that «people have to think for themselves and they have to think what is right or not»<sup>11</sup>. Such a principle, as laudable as it is must be underpinned by basic moral assumptions however, as to what is right and what is not. He goes on to outline how he would reach those moral assumptions by echoing the British Government's edu-

cational policy aim to attain the three r's (reading, writing and arithmetic). He suggests they should represent «Respect for yourself, Respect for others and Responsibility for your own actions». If the three principles become meaningful to young people, he suggests that at least they may evaluate their actions. Steven F. incorporates the principle into his own discussions with school pupils on the basis that he views the objective of education to be «tolerance toward other people», a pedagogical outcome that he seeks to elicit through his testimony and conversations with students.

Reflecting the same concerns over human behaviour, Vera S., a retired primary school teacher feels it is important to use the experience of the Holocaust to demonstrate «how seemingly civilised people can behave in a totally barbaric way»<sup>12</sup>. This she suggests could be taught practically through being «aware of propaganda, teachers being vigilant against bullying... and [to] think about how we behave to fellow pupils... so that from small acts people can become a little stronger.»

In its most basic form, in looking for potential outcomes from the educational process Barbara S. «would like them to stop hating Jews». When asked where she thinks the problem of antisemitism lies, she explains «I think it started maybe in the churches... I know that in churches they preached the Christ was killed by the Jews which was not true because he was killed by the Romans. And that's where I think was started the antisemitism, that's where I think they were hating us»<sup>13</sup>. Immediately afterwards she appears to contradict herself when she describes going to a Catholic school with an entirely Catholic peer group before the war, without ever experiencing anti-

semitism. Superficially, the paradox of her argument indicates a clear contradiction, the underlying rationale of her comment is, that if the deterioration from covert to overt antisemitism could happen once in her lifetime, the potential for repetition remains.

These few examples of opinions and perspectives around one single topic area demonstrate the vast possibilities of creating discourse at a variety of levels with the survivors in audio-visual history programmes. This does not suggest that survivors have an expertise that will draw correct conclusions. However, they do have a set of experiences that will present valid suggestions for consideration and further discussion. Should survivors underscore the purely memorial or documentary nature of testimony, there may be reason to question whether its deployment in either a pedagogical or social discourse environment is appropriate or indeed ethical. On the other hand, should survivors emphasise the necessity of applying a contemporary interpretation to their narrative, it seems valuable to understand the parameters of their interpretational constructs. Most importantly, through this form of conversation, survivors may participate in setting the contexts of the post-survivor discourse. The trajectory of memory, which will project beyond the life of the survivor community will inevitably have its own internal discourse and external set of interpretations. Whatever the focus of analysis and interpretation that emerges at the time, the conversations we have now, will inevitably provide a wider spectrum of resources, and responses that may not answer the questions of the future, but may better illuminate the questions of the past.

<sup>12</sup> Audio-visual interview with Vera S. 21/11/98.

<sup>13</sup> Audio-visual interview with Barbara S. 18/11/98.

**IZIDORO BLIKSTEIN**

*Directeur des Recherches sémiotiques et linguistiques sur le témoignage audiovisuel*

*Centro de Estudos Judaicos*

*Associação Universitaria de Cultura Judaica,  
São Paulo - Brésil*

## Secureni, Bessarabie : un «paradigme» de l'Holocauste ?

### I. Remarques méthodologiques et quantitatives

Cet article s'insère dans notre projet d'analyse sémiotique des témoignages des survivants juifs bessarabiens, résidents au Brésil. Lors de la *Troisième Rencontre Internationale*, tenue à Bruxelles en 1998, nous avons eu l'occasion de commenter les conclusions de l'analyse des témoignages de quinze survivants, originaires de plusieurs petites villes (*shtetl*, en yiddish) de la région de Bessarabie, en Roumanie. En tenant compte du présupposé selon lequel il y a, évidemment, des différences profondes de répertoire, de contexte socioculturel et de

perception entre les juifs de plusieurs régions en Europe, nous avons signalé que :

«Une analyse sémiotique et linguistique nous permet alors de constater les différences de répertoire du point de vue socio-culturel et économique et, particulièrement, les différences de perception du - apparemment - même événement : le nazisme. Cette constatation nous mène à l'ébauche d'une 'thèse', d'après laquelle on pourrait peut-être dire qu'il n'y a pas un seul et même Holocauste (ou Shoah) : en fait, il y aurait plusieurs et différents holocaustes, selon les différentes perceptions culturelles des communautés qui ont dû subir les atrocités pratiquées par le nazisme. Nous poursuivons donc nos analyses sémiotiques et linguistiques des témoignages des survivants

‘brésiliens’ de plusieurs communautés juives en Europe, en essayant d’effacer le stéréotype d’un holocauste unique qui pourrait habiter l’imaginaire des gens à l’heure actuelle»<sup>1</sup>.

Le présent travail est donc une suite du projet «bessarabien» : cette fois-ci nous avons fait un découpage plus spécifique, en choisissant un groupe de six survivants «brésiliens», originaires du *schtetl* bessarabien de Secureni. Plusieurs raisons ont justifié ce découpage :

1. Avec ses 4.000 habitants, Secureni était un modèle de *schtetl* du point de vue socioculturel, économique et urbanistique. Environné par la population chrétienne, qui habitait dans les montagnes, le *ghetto* juif était formé par sept rues parallèles, d’environ cinq cents mètres de long, coupées par cinq autres rues parallèles, d’environ quatre cents mètres de long. Ces rues étaient nommées d’après certaines caractéristiques, telles que les métiers exercés par les juifs ou les points de repère de la vie sociale ; d’où la *Shil Gass*, «rue de la synagogue», la *Schneider Gass*, «rue des tailleurs», la *Bade Gass*, «rue des bains communautaires», la *Covel Gass*, «rue des maréchaux-ferrants», la *Apteke Gass*, «rue de la pharmacie», la *Kijner Gass*, «rue des pelletiers», la *Mill Gass*, «rue du moulin», etc.
2. Le décor apparemment «paisible» de Secureni - où, malgré les pogroms et le ségrégationnisme russe et roumain, les juifs vivaient dans une certaine tranquillité économique, sociale et culturelle - allait s’écrouler devant la violence et les atroci-

tés perpétrées non seulement par les nazis, mais aussi, et *surtout*, par les Roumains partisans du nazisme.

3. Secureni allait représenter, d’une façon emblématique, une modalité d’holocauste. En effet, ce *schtetl* a été le point de départ d’une marche «interminable, sans direction et sans but» (d’après les témoignages que nous avons enregistrés), «organisée» et imposée par les nazis et les Roumains à la population juive de Bessarabie, de 1941 jusqu’à 1944.
4. Les interviewés ne sont pas des survivants des camps de concentration ; ce sont des rescapés qui ont participé à la «marche de la mort» de Secureni et dont l’expérience présente certains points de convergence :
  - vie apparemment tranquille dans le décor «paisible» de Secureni ;
  - en Secureni, bonne situation économique, professionnelle et culturelle (étudiant, expert-comptable, institutrice) ;
  - pratique libre et ouverte des coutumes religieuses du judaïsme ;
  - perception embrouillée de l’antisémitisme roumain ;
  - «découverte» de l’antisémitisme et de la violence ;
  - «découverte» du Brésil ;
  - au Brésil, situation stable et même privilégiée (économiste, industriel, professeur).

(voir le tableau ci-contre)

<sup>1</sup> *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis / International Journal. Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and Genocides*, Ed. Centre d’Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz, n° 3, Bruxelles, juin 1999, p. 57.

NOM	ARRIVÉE AU BRÉSIL		ÂGE ACTUEL	SITUATION DE FAMILLE		PROFESSION		VILLE D'ORIGINE
	ÂGE	ANNÉE		À L'ARRIVÉE	AUJOURD'HUI	EN BESSARABIE	AU BRÉSIL	
<b>Michael STIVELMAN</b> (rescapé)	20	1948	71	Célibataire	Marié	Étudiant	Économiste et président d'une banque	Secureni
<b>Meyr SAPOSNIK</b> (rescapé)	32	1949	82	Fiancé	Marié	Commerçant	Commerçant	Secureni
<b>Gershon WAINSTOCK</b> (rescapé)	18	1947	70	Célibataire	Veuf	Expert-comptable	Administrateur	Secureni
<b>Pinia GORODESKI</b> (rescapé)	24	1948	75	Célibataire	Marié	Tailleur	Commerçant	Secureni
<b>Mendel FREIZINGER</b> (rescapé)	34	1947	86	Marié	Veuf	Pelletier	Industriel	Secureni
<b>Tzipora CHVARTZMANN</b> (rescapée)	19	1949	69	Fiancée	Mariée	Institutrice	Institutrice (professeur de yiddish)	Secureni



## II. Evaluation qualitative : le témoignage de Michael Stivelman

Les témoignages de six rescapés de Secureni nous permettent de comprendre comment le pouvoir totalitaire, avec sa politique de ségrégation et d'élimination, ne peut s'instaurer que sur un terrain fertile. Ici encore la sémiotique peut s'avérer utile et efficace dans l'interprétation des témoignages, dans la mesure où elle rend possible de repérer, dans un décor apparemment innocent, les signes et les indices de la fermentation, la croissance et l'éclosion de l'antisémitisme. Dans cet ordre d'idées, le témoignage de Michel Stivelman nous paraît extrêmement pertinent.

Né en Secureni, en 1928, Stivelman, qui avait été un heureux enfant juif jusqu'à sa *Bar-Mitzvá*, en 1941, deviendra une victime de la persécution et de la violence nazies ; en partant de Secureni, il fait, avec sa famille, la marche de la mort, de 1941 à 1944. En 1948, il réussit à émigrer pour le Brésil, où il fait sa carrière professionnelle et personnelle : il devient un économiste réussi, président d'une banque, constitue une famille heureuse, avec son épouse, ses enfants et ses petits-enfants. Mais il a considéré que c'était un devoir de citoyen de raconter son expérience de l'Holocauste. C'est ainsi qu'il arrive à publier au Brésil, en 1997, son témoignage sur les années « de plomb » en Roumanie<sup>2</sup>. Malgré le récit poignant et amer, le livre est aussi un message d'espoir et de foi dans l'humanité. Dans ses grandes lignes, l'ouvrage se compose de trois grandes parties : l'enfance à Secureni, l'invasion nazie et la marche de la mort, le salut et le voyage au Brésil. Par le présent travail, nous avons voulu vérifier comment l'enfant Stivelman percevait la fermentation et l'éclosion de l'antisémitisme en Bessarabie. Dans un prochain article, nous allons présenter une ana-

lyse sémiotique de la partie centrale du livre de Stivelman, à savoir « la marche de la mort » de Secureni vers... l'anéantissement.

L'émouvante description de la fête de *Bar-Mitzvá* nous montre Stivelman comme un enfant (ou même un adolescent) heureux et, jusqu'à un certain point, innocent, même naïf, par rapport à un contexte imprégné de signes de discrimination<sup>3</sup>. Par contre, le même Stivelman nous rappelle que : « [...] en Secureni [...] être ami d'un juif serait honteux [...] »<sup>4</sup>.

En fait, nous pouvons dire que, aux yeux de l'enfant Stivelman, la perception des signes et des indices de l'antisémitisme n'était pas tellement nette et évidente. Nous pouvons détecter ses difficultés de perception dans l'épisode à propos du film russe donné à Secureni, vers 1940. Ce film racontait l'histoire de juifs qui ont émigré pour l'Ouzbékistan et le personnage principal était un juif très paresseux et ennemi du travail ; il ne voulait que creuser la terre pour chercher de l'or, autrement dit, il voulait s'enrichir sans travailler. L'enfant Stivelman commente : « [...] [Le film] m'a beaucoup plu, malgré sa thématique [...] »<sup>5</sup>. L'adulte Stivelman, par contre, reconnaîtra que le film contribuait à la propagande antisémite, en divulguant l'image du juif paresseux et parasite ; cette image était renforcée par les paroles de la chanson du film, qui parlaient d'un juif, appelé *Pinha*, le *Paresseux*, qui sortait tous les matins pour chercher de l'or, parce qu'il voulait s'enrichir beaucoup pour ne pas travailler. Cette chanson est devenue très populaire ; selon Stivelman : « [...] Tous les jeunes la savaient par coeur et la chantaient un peu partout [...] »<sup>6</sup>.

Stivelman lui-même aimait la chanson et ce n'est qu'après de longues et patientes explications de son père qu'il a pris conscience de l'antisémitisme insidieux qui se cachait derrière les paroles d'une musique amusante et... apparemment innocente.



Nous voyons dans cet exemple comment fonctionnent les mécanismes de manipulation idéologique qui légitiment toute violence totalitaire.

Mais il faut reconnaître aussi que l'adolescent Stivelman apprendra à percevoir, peu à peu et d'une façon toujours douloureuse, les signes de l'antisémitisme qui se réveillait en Bessarabie et qui fertilisait le terrain pour l'installation du nazisme. Un exemple frappant de l'éclosion de l'antisémitisme se trouve dans le discours d'un Roumain chrétien, le jeune Alex, un grand ami d'enfance à qui Stivelman va demander secours lors du pogrom perpétré par les Roumains nazis en Secureni :

«Sale juif ! Sors d'ici tout de suite ! Va-t'en, je vais te tuer ! Vous les juifs, vous êtes

pires que les serpents venimeux et vous devez être exterminés. Vive notre grand leader Hitler ! Heil Hitler !»<sup>7</sup>.

Ce discours reproduit parfaitement les idées nucléaires de la doctrine d'extermination mise en oeuvre par le nazisme.

Stivelman a connu enfin toute la virulence de l'antisémitisme. Malheureusement, il était trop tard : nous étions au mois de juillet 1941... La marche de Secureni à peine commençait. Commençait aussi une modalité différente d'holocauste, sans les camps d'extermination, sans les chambres à gaz : l'anéantissement tout simplement par l'épuisement, la famine, les maladies et, surtout, par la perte de toutes les signes de citoyenneté.

<sup>2</sup> Michael STIVELMAN, *A Marcha*, Editora Nova Fronteira, Rio de Janeiro, 1997, 233 ps.

<sup>3</sup> Ibid., p. 98-102.

<sup>4</sup> Ibid., p. 88.

<sup>5</sup> Ibid., p. 95.

<sup>6</sup> Ibid., p. 96.

<sup>7</sup> Ibid., p. 117.



CATHY GELBIN

Director for Research and Education  
Programmes for the Symbiosis Project  
Centre for German-Jewish Studies,  
University of Sussex - U.K.

## Die NS- «Vergangenheitsbewältigung» in der DDR und ihre Widerspiegelung im narrativen Prozeß\*

In den USA sind in den letzten zehn Jahren verschiedene Studien zu videographierten Lebensberichten von Überlebenden der Shoah entstanden<sup>1</sup>. Es stellt sich daher die Frage, ob eine spezielle Untersuchung dieses Themas für die heutige Bundesrepublik Deutschland überhaupt notwendig ist. Die Antwort liegt natürlich auf der Hand. Wie spätestens James Young in seinem inzwischen zum Standardwerk gewordenen Buch *The Texture of Memory: Holocaust Memorials and Meaning* gezeigt hat, sind Erinnerungsformen kulturspezifisch ; d. h.

in Ländern wie der Bundesrepublik Deutschland, Israel, Polen oder den USA haben sich jeweils unterschiedliche Erinnerungskulturen ausgebildet<sup>2</sup>. Daß in Deutschland, dem Land der Täter, anders an die Shoah erinnert wird als bei den Nationen, die auf seiten der Befreier standen (USA) oder sich als Heimstatt des Widerstandes bzw. der Opfer sehen (Israel), leuchtet ein ; ebenso, daß die historischen Rollen dieser Nationen während des Nationalsozialismus und die damit in Zusammenhang stehenden unterschiedlichen Erinnerungsformen den

\* Ich danke dem Moses Mendelssohn Zentrum Potsdam für die freundliche Genehmigung für den Wiederabdruck dieses leicht gekürzten Beitrages aus : *Menora. Jahrbuch für deutsch-jüdische Geschichte*, 1998, S. 224-244.

<sup>1</sup> Vgl. u. a. Lawrence LANGER, *Holocaust Testimonies. The Ruins of Memory*, New Haven/London 1991 ; Dori LAUB und Shoshanah FELMAN, *Testimony. Crisis of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, New York 1992.

<sup>2</sup> Vgl. James E. YOUNG, *The Texture of Memory. Holocaust Memorials and Meaning*, New Haven 1993.

Erinnerungsprozeß bei den heute dort lebenden Überlebenden der Shoah beeinflussen.

In biographischen Narrationen von Überlebenden der Shoah sind die Aspekte der objektiv geschehenen Ereignisse, ihrer subjektiven Wahrnehmung durch die Überlebenden und der gegenwärtigen Perspektive der Erzählenden auf die mehr als 50 Jahre zurückliegenden Erlebnisse auf komplexe Art und Weise miteinander verbunden. Gabriele Rosenthals aus der Biographieforschung stammendem Ansatz zufolge zerfällt

«die erlebte Lebensgeschichte [...] in objektiv Stattgefundenes und subjektiv Gedeutetes, damals Erlebtes und im Erinnerungsprozeß subjektiv Verfälschtes. [...] Die dualistische Konzeption von erlebter und erzählter Lebensgeschichte folgt meist aus dem prinzipiellen Dualismus zwischen dem sich der Wahrnehmung des Subjekts Darbietenden, also einem Gegenstand oder einem Ereignis, und dessen Wahrnehmung»<sup>3</sup>.

Hinzu kommt als dritte Komponente die Erzählsituation, in der die subjektiv wahrgenommenen Ereignisse aus der Perspektive der Gegenwart heraus konstruiert und interpretiert werden. Rosenthal postuliert daher auch unter Verweis auf Fritz Schützes Nachweis einer Übereinstimmung zwischen Erzählmustern und Erlebensstruk-

turen eine «wechselseitige Durchdringung von Ereignetem, Erlebtem und Erzähltem»<sup>4</sup>. Eine ähnliche Ansicht vertritt auch der amerikanische Literaturwissenschaftler James Young, wenn er erklärt, künstlerische und persönliche Zeugnisse von Überlebenden spiegelten einerseits die damalige Perspektive der Opfer auf die Ereignisse wider, dokumentierten andererseits jedoch gleichzeitig den inhärent konstruierten Charakter, der allen Texten, d. h. auch gesprochenen, zueigen ist<sup>5</sup>. Sowohl Young als auch Rosenthal betonen den Zusammenhang zwischen historischen Prozessen und dem subjektiv Erlebten und Erzählten. Geht es Young unter anderem anhand von persönlichen Berichten Überlebender darum, «zu verstehen, wie die historische Wirklichkeit und die Formen, in denen sie uns übermittelt wird, verknüpft sind»<sup>6</sup>, so sieht Rosenthal das lebensgeschichtliche Interview an der Schnittstelle zwischen Biographie und Gesellschaft, da sich in diesem die gesellschaftlichen Deutungsmuster der Ereignisse zum Zeitpunkt ihres Geschehens, aber auch der viel später erfolgenden Narration widerspiegeln. Rosenthal folgert daraus, daß die Formen der Deutung biographischer Erfahrungen und ihre nachträgliche Reinterpretation «ebenso wie die Art und Weise ihrer Präsentation sozial konstituiert» ist<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> Gabriele ROSENTHAL, *Erlebte und erzählte Lebensgeschichte. Gestalt und Struktur biographischer Selbstbeschreibungen*, Frankfurt/M., 1995, S. 14.

<sup>4</sup> Ebd., S. 18.

<sup>5</sup> James E. YOUNG, *Beschreiben des Holocaust*, Frankfurt/M., 1997, S. 20.

<sup>6</sup> Ebd.

<sup>7</sup> Gabriele ROSENTHAL, *Erlebte und erzählte Lebensgeschichte* [wie Anm. 3], S. 100.

<sup>8</sup> So Dori Laub mehrfach während der Supervisionstreffen der für das «Archiv der Erinnerung» tätigen Interviewerguppe.

<sup>9</sup> Ulrich HERBERT und Olaf GROEHLER, *Zweierlei Bewältigung. Vier Beiträge über den Umgang mit der NS-Vergangenheit in den beiden deutschen Staaten*, Hamburg, 1992.

<sup>10</sup> Ebd., S. 42.

<sup>11</sup> Vgl. hierzu auch ebd., S. 10 und 19.

Wie Dori Laub, Mitbegründer des Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies an der Yale University, anhand seiner Erfahrungen mit Überlebenden in den USA und der Bundesrepublik Deutschland beobachtet hat, scheint bei den Überlebenden in Deutschland kaum eine Verdrängung der Vergangenheit stattgefunden zu haben. Statt dessen hat Laub bei Überlebenden in Deutschland eine Frische der Erinnerung vorgefunden, als hätte sich die Shoah erst gestern ereignet<sup>8</sup>. Diese Frische der Erinnerung resultiert aus der täglichen Konfrontation der Überlebenden in Deutschland mit ihrer Vergangenheit; so ihr alltägliches Zusammentreffen mit Angehörigen der Mitläufer- und Tätergeneration, aber auch den im Stadtbild präsenten architektonischen Reminiszenzen an die Verfolgung, Deportation und Ermordung der europäischen Juden wie z. B. das Haus der Wannsee-Konferenz oder den Bahnhof Berlin-Grunewald.

Allerdings läßt sich nicht verallgemeinernd von Erinnerungsprozessen in der Nachfolgesellschaft der Täter und Mitläufer sowie unter den Überlebenden in Deutschland reden. In den beiden 1949 gegründeten deutschen Teilstaaten bildeten sich unterschiedliche Erinnerungskulturen aus, deren Entwicklungsphasen die Historiker Ulrich Herbert und Olaf Groehler in ihrer aufschlußreichen Essaysammlung zum Umgang mit dem Nationalsozialismus in der DDR und der Bundesrepublik untersuchen<sup>9</sup>. Sie lassen sich besonders markant am Beispiel der DDR aufzeigen, in der die Bereiche der NS-Geschichtsschreibung und der Kulturpolitik ideologisch besonders intensiv reglementiert waren. Mit der folgenden kritischen Betrachtung der DDR-Verhältnisse soll hier nicht suggeriert werden, daß die Bearbeitung der Vergangenheit in der Bundesrepublik nicht ebenso kritisch zu

betrachten wäre. Eine solche Betrachtung wäre jedoch Aufgabe eines breiteren, komparativ angelegten Projektes.

In Bezug auf die DDR-Geschichtsschreibung zum Nationalsozialismus spricht Olaf Groehler von fünf verschiedenen Phasen, d. h. die

«von 1945 bis 1948 reichende Zeit des spontanen Antifaschismus und der schwachen Erinnerung an den Holocaust, aber der doch noch offenen Diskussion; das Jahrzehnt der Verdrängung zwischen 1949 und 1959, [...] ; die Phase der weitgehend politisch instrumentalisierten Auseinandersetzung mit dem Holocaust seit 1960, während der gleichwohl erste historische Dokumentationen und Erinnerungsberichte erschienen; die seit Beginn der 70er Jahre in Gang gekommene wissenschaftliche Beschäftigung mit der Judenverfolgung im System des Nationalsozialismus, [...] , sowie die letzte Phase seit 1985/86, in der bis zum Ende der DDR die Auseinandersetzung mit der nationalsozialistischen Judenverfolgung erstmals auf breiterer Ebene sowie in bezug auf die jüdische Geschichte insgesamt geführt werden konnte»<sup>10</sup>.

Einerseits baute das Selbstverständnis der DDR auf einem antifaschistischen Mythos auf, demzufolge die DDR sich als legitime Nachfolgerin des angeblich breiten Widerstandskampfes der Arbeiterklasse gegen den NS-Staat sah. Gelang es den NS-Eliten, sich nach Kriegsende in das politische System der Bundesrepublik zu integrieren, so wurde in der DDR ein ähnlicher Prozeß durch eine in der Regel konsequente Verfolgung der NS-Funktionsträger verhindert<sup>11</sup>. Der Masse der einfachen NSDAP-Mitglieder und den übrigen Mitläufern des NS-Systems hingegen wurde in der DDR die Möglichkeit geboten, sich in den neuen Staat aktiv einzupassen und damit ihre Vergangenheit hinter sich zu lassen. Laut offizieller Dar-

stellung, die sich im übrigen auf die Thesen Georgi Dimitroffs stützte, war der «Faschismus» die «offene terroristische Diktatur der reaktionärsten, am meisten chauvinistischen, am meisten imperialistischen Elemente des Finanzkapitals» zur Unterwerfung der «Volksmassen, insbesondere [der] revolutionäre[n] Arbeiterbewegung»<sup>12</sup>. Durch diese Konstruktion und durch das nahtlose antifaschistische Selbstverständnis des neuen Staates wurden die auf dem Gebiet der DDR lebenden ehemaligen Mitläufer des Nationalsozialismus symbolisch entlastet, da sie retrospektiv zu Opfern umgedeutet wurden oder als «Verführte» galten.

Das antifaschistische Selbstverständnis des DDR-Staates führte einerseits zu einer gerade im Vergleich zur alten Bundesrepublik häufigen öffentlichen Thematisierung des Nationalsozialismus bzw. «Faschismus», wie der offiziell gebräuchliche Terminus lautete. Andererseits reflektierte die von Groehler und Herbert für die DDR-Geschichtsschreibung beschriebene untergeordnete Betrachtung der Shoah die degradierte Stellung wider, die der DDR-Staat den jüdischen Verfolgten im Vergleich zu den Widerstandskämpfern zuwies<sup>13</sup>. Die Bewertung der Judenverfolgung in der späteren DDR formulierte die *Deutsche*

*Volkszeitung*, das Organ der KPD, bereits im Juli 1945 in einem Bericht über die Arbeit des Hauptausschusses der «Opfer des Faschismus». Diesem Artikel zufolge waren sowohl diejenigen, die durch den Krieg ihr Hab und Gut verloren, als auch die deutschen Soldaten, die in Hitlers Krieg ihr Leben ließen, Opfer des Faschismus; dergleichen die Juden, die Bibelforscher und die «Arbeitsvertragssünder». Im gleichen Zug behauptete der Bericht jedoch, man könne so weit «den Begriff ‘Opfer des Faschismus’ nicht ziehen. Sie alle haben geduldet und Schweres erlitten, aber sie haben nicht gekämpft!»<sup>14</sup>

Die untergeordnete Thematisierung der Vernichtung der europäischen Juden spiegelt sich auch im DDR-Kulturbereich wider. So thematisierten zwar viele Romane und Filme die Zeit des Nationalsozialismus, die Verfolgung der Juden wurde jedoch häufig nur marginal oder gar nicht behandelt. Interessanterweise waren gerade unter den in der DDR kanonisch gelesenen Autoren entsprechender Werke viele jüdischer Herkunft, darunter Anna Seghers, Bruno Apitz oder auch Dieter Noll. Die im Verhältnis zur jüdischen Gesamtbevölkerung der DDR doch hohe Beteiligung ehemals «rassisch» Verfolgter am kulturellen und politischen Leben der DDR deutet darauf

<sup>12</sup> Stichwort «Faschismus», in *Kleines politisches Wörterbuch*, Berlin, 1973, S. 585.

<sup>13</sup> Vgl. hierzu auch Mario KEßLER, *Die SED und die Juden - zwischen Repression und Toleranz. Politische Entwicklungen bis 1967*, Berlin, 1995.

<sup>14</sup> Zitiert nach Ulrich HERBERT und Olaf GROEHLER, *Zweierlei Bewältigung* [wie Anm. 9], S. 43.

<sup>15</sup> Vgl. Erica BURGAUER, *Zwischen Erinnerung und Verdrängung. Juden in Deutschland nach 1945*, Reinbek bei Hamburg, 1993.

<sup>16</sup> Nora GOLDENBOGEN, «Juden in der DDR. Erwartungen - Realitäten - Wandlungen», in Günther B. GINZEL (Hrsg.), *Der Anfang nach dem Ende. Jüdisches Leben in Deutschland. 1945 bis heute*, Düsseldorf, 1996, S. 126.

<sup>17</sup> Dieses Videoprojekt wurde von 1995 bis 1997 am Potsdamer Moses Mendelssohn Zentrum für europäisch-jüdische Studien durchgeführt.

<sup>18</sup> Vgl. James YOUNG, *Beschreiben des Holocaust. Darstellung und Folgen der Interpretation*, Frankfurt/M., 1997, S. 247.

<sup>19</sup> Ebd.

hin, daß sich viele der aus den Konzentrationslagern oder der Emigration zurückgekehrten Überlebenden mit dem antifaschistischen Grundkonsens des DDR-Staates identifizierten und den öffentlichen Diskurs über den Nationalsozialismus und die Shoah zum Teil aktiv mitprägten.

An dieser Stelle soll, soweit möglich, ein kurzer demographischer Überblick über die jüdische Bevölkerung in der DDR gegeben werden. Wurde Mitte der achtziger Jahre für die Bundesrepublik angenommen, daß dort etwa 60.000 Juden lebten, von denen etwa 30.000 in den jüdischen Gemeinden registriert waren, so wird die Gesamtzahl der in der DDR lebenden Juden für gewöhnlich auf das Zehn- bis Fünfzehnfache der registrierten ca. 400 Gemeindemitglieder geschätzt<sup>15</sup>. Diese auf einen in der DDR weitaus stärkeren Assimilationsprozeß hindeutenden Zahlen rühren vermutlich daher, daß viele der aus den Lagern oder der Emigration bewußt in die SBZ und spätere DDR zurückgekehrten jüdischen Überlebenden ihre jüdische Herkunft als sekundär gegenüber ihrer politischen Identität empfanden. Die weitaus meisten von ihnen entstammten dem assimilierten deutschen Judentum und identifizierten sich als Deutsche. Viele der Älteren unter ihnen engagierten sich wie bereits vor 1933 in der SPD beziehungsweise KPD und wurden später Mitglied der SED. In Sachsen beispielsweise ist auch quellenmäßig nachweisbar, daß die Zahl der jüdischen Rückkehrer in den Landesverwaltungen und -regierungen sowie in den Landesvorständen der SED und des VVN in den ersten Nachkriegsjahren «im Gesamtkontext der Funktionsträger [...] relativ hoch» war<sup>16</sup>.

Der hohe Assimilationsgrad dieser andererseits relativ kleinen Gruppe sowie die spezielle Gewichtung von «Widerstandskämpfern» und jüdischen «Opfern» im offiziellen DDR-Diskurs ließ die relativ hohe

Beteiligung von Interviewpartnern aus der DDR am Videoprojekt «Archiv der Erinnerung. Interviews mit Überlebenden der Shoah» auf den ersten Blick als überraschend erscheinen<sup>17</sup>. Von insgesamt 77 Interviewpartnern, die sich für das Projekt zur Verfügung stellten, stammten 28, d. h. ein Drittel, aus der DDR; unter den insgesamt 19 KZ-Überlebenden befanden sich 8 ehemalige DDR-Bürger, von denen allerdings zwei Mitte der achtziger Jahre in die Bundesrepublik emigriert waren. Für die Erzählungen dieser nach 1945 in der DDR lebenden Verfolgten gilt die von James Young allgemein für Videozeugnisse konstatierte Einzigartigkeit eines jeden Berichtes, da Young zufolge jede Geschichte von einer Vielzahl individueller Strukturmuster geprägt ist<sup>18</sup>. Dennoch lassen sich hier im Vergleich zu den Überlebenden aus der alten Bundesrepublik häufig gemeinsame narrative Strukturen beobachten, die vermutlich in Zusammenhang mit den vorher getroffenen Aussagen zur Identifikation vieler Überlebender mit dem DDR-Staat stehen. So meint auch James Young:

«Wenn allerdings Zeugen die gleiche Weltanschauung haben, sind die Unterschiede im Verständnis ihrer Erfahrung weniger gravierend. Das liegt nicht daran, daß sie in jedem Fall die gleichen Erfahrungen gemacht haben, sondern daran, daß die Erzähler zur Beschreibung ihrer Erfahrungen nicht selten auf die gleichen Traditionen und die gleiche Sprache zurückgreifen»<sup>19</sup>.

Diese Gemeinsamkeiten äußerten sich nicht nur in dem Gebrauch von Termini wie «Faschismus» oder «faschistisch», die ja die Besonderheit des Nationalsozialismus, d. h. unter anderem die zentrale Funktion des Antisemitismus im NS-Deutschland im Vergleich zum italienischen Faschismus, verschleiern. Im Vergleich zu anderen Zeugnissen trugen viele der Berichte von



Überlebenden aus der früheren DDR auch den Charakter einer politischen Argumentation, die die Geschichte der jüdischen Verfolgung teilweise überlagerte und einige Interviews in der Tendenz unpersonlich erscheinen ließ<sup>20</sup>. Unterschiede kristallisierten sich auch in der Bewertung der deutschen Einheit heraus, die in den Interviews mit Überlebenden aus den alten Bundesländern kaum eine Rolle spielte. Im Gegensatz dazu stellte das Jahr 1989 für viele Interviewpartner aus der DDR einen entscheidenden Bruch dar, durch den die jeweiligen Konstellationen ihrer deutschen, politischen und jüdischen Identität noch einmal radikal in Frage gestellt werden konnten. Bei vielen entstanden intensive Gefühle von Unsicherheit und Angst, insbesondere das vermehrte Auftreten von rechtsradikaler Gewalt nach 1989 war für sie die erste Konfrontation mit diesem Problem überhaupt. Gleichzeitig glichen einige von ihnen das nach 1989 entstandene politische Identitätsdefizit durch eine Rückbesinnung auf die jüdische Herkunft aus, d.h. sie thematisierten diese erst nach 1989 öffentlich. Anhand des Interviews mit Günther Reiche sollen einige dieser markanten Themen in Interviews mit Shoah-Überlebenden aus der ehemaligen DDR untersucht werden<sup>21</sup>.

Ich lernte Günther Reiche im Mai 1995 während eines Treffens des Internationalen Auschwitz-Komitees in Auschwitz kennen, wenige Wochen nach dem 50. Jahrestag der Befreiung des Lagers. Aus Anlaß dieses internationalen Treffens war Herr Reiche zum ersten Mal seit seiner Befreiung wieder in das Lager gefahren. Am zweiten Tag des Treffens führte er die Berliner Delegation, darunter eine größere Zahl anderer Überlebender, durch das Lager Birkenau. Als Angehöriger des Schlossereikommandos war der Häftling an vielen Stellen des Lagers eingesetzt gewesen und hatte daher eine gute Kenntnis von der Infrastruktur des Lagers besessen. Die emotionale Erregung, mit der er seine Erinnerungen an das Lager fünfzig Jahre später anhand der Ruinen von Baracken und des Krematoriums zu rekonstruieren versuchte, war deutlich zu spüren. An dem Umriß eines Barackenfundaments, dem einzigen Überbleibsel des damaligen Gebäudes, blieb Günther Reiche für längere Zeit stehen; hier, so erzählte er, sei der Block gewesen, in dem er damals untergebracht gewesen sei. Daneben habe sich damals ein Erdloch befunden, in dem er sich versteckt und damit als einziger eine Selektion überlebt habe.

Am nächsten Tag, kurz vor der Rückfahrt nach Berlin, fragte ich ihn, ob er sich als

<sup>20</sup> Das Muster einer Überlagerung der Verfolgungsgeschichte durch eine Widerstandsgeschichte beschrieb bereits Sonja MILTENBERGER in ihrem Beitrag «Deutscher - Kommunist - Jude : Eine politische Lebensgeschichte», in Cathy GELBIN, Eva LEZZI, Geoffrey H. HARTMAN und Julius H. SCHOEPS (Hrsg.), *Archiv der Erinnerung : Interviews mit Überlebenden der Shoah*. Bd. I : *Videographierte Lebenserzählungen und ihre Interpretationen*, Verlag für Berlin-Brandenburg, Potsdam, 1998, S. 231-264.

<sup>21</sup> Der Name des Interviewpartners wurde anonymisiert.

<sup>22</sup> Der Begriff der Akkulturation wird hier nach Marion Kaplans Studie der deutsch-jüdischen Mittelklasse verwandt, derzufolge das deutsche Judentum weitaus weniger assimiliert war als gemeinhin angenommen. Kaplan zufolge beschreibt der Terminus «Akkulturation» in zutreffender Weise die Ausformungen einer eher säkularen jüdischen Subkultur, die sich vom nichtjüdischen deutschen Säkularismus unterschied. Vgl. Marion KAPLAN, *Jüdisches Bürgertum. Frau, Familie und Identität im Kaiserreich*, Hamburg, 1997. Da Günther Reiches Erzählung zufolge jüdische Kultur in seinem Elternhaus eine gewisse Rolle spielte, greift der Begriff der Akkulturation hier eher als der der Assimilation.

<sup>23</sup> Diese in der Biographieforschung allgemein angewandte Transkriptionsweise versucht, den gesprochenen Text so genau wie möglich wiederzugeben. Die zum Teil ungeordnet erscheinenden Sätze und Ausdrucksweisen entsprechen der normalen Alltagssprache. Zur Erläuterung der Transkriptionszeichen siehe Anhang.

Interviewpartner für unser Videoprojekt zur Verfügung stellen würde. Er sagte sofort zu. Das etwa dreieinhalbstündige lebensgeschichtliche Interview führten einige Wochen später zwei für unser Projekt ehrenamtlich arbeitende Interviewerinnen. Das Gespräch wurde an einem Tag aufgenommen, wobei der Hauptakzent der biographischen Erzählung auf der Verfolgungszeit lag.

Günther Reiche wurde 1919 in Berlin geboren und wuchs als ältester von zwei Brüdern in einer akkulturierten Familie auf, in der zwar die drei wichtigsten jüdischen Feste - Rosch Haschanah, Jom Kippur und Pessach - begangen wurden, die aber ansonsten nicht fromm war und unter anderem auch nicht koscher aß<sup>22</sup>. Seine Eltern waren beide in der Textilbranche tätig; die Mutter war Hutmacherin, der Vater Textilkaufmann. Die Familie besaß ein Textilgeschäft in Berlin. Aufgrund der NS-Rassengesetze wurde Günther Reiche aus der Oberrealschule entlassen, aber es gelang ihm, der eigentlich Bühnenbildner werden wollte, eine Lehre als Modezeichner zu beginnen. Bis 1938 trieb er in einem Ruderclub Leistungssport. Nach der Reichspogromnacht wurde er zur Zwangsarbeit im Straßenbau verpflichtet und mußte schwere körperliche Arbeit leisten. Ein Versuch, gemeinsam mit dem Bruder nach Belgien zu flüchten, schlug fehl, desgleichen verschiedene Bemühungen um eine Emigration der Familie. 1940 erfolgte die Enteignung des elterlichen Geschäftes, ein Jahr später wurde Günther Reiche gemeinsam mit den Eltern und seinem Bruder in das Ghetto Lodz deportiert. Als Zwangsarbeiter kam er gemeinsam mit seinem Bruder in das Arbeitslager Rawicz in der Nähe von Posen, wo der Bruder von einem SS-Mann erschlagen wurde.

Herr Reiche wurde 1943 von Rawicz nach Auschwitz deportiert, wo er von der Evakuierung des Ghettos Lodz erfuhr. Von

den dort zurückgebliebenen Eltern fehlt seither jede Spur; sie wurden vermutlich mit einem Transport nach Treblinka gebracht und dort ermordet. 1944 wurde Günther Reiche von Auschwitz nach Sachsenhausen verschleppt, wo er eine Bauchtyphusinfektion überlebte. Danach mußte er im Stickstoffwerk Küstrin, einem Außenlager des KZ Sachsenhausen, Zwangsarbeit verrichten. Er wurde noch im Frühjahr 1945 nach Buchenwald deportiert, wo er die Befreiung erlebte. Kurz darauf trat er in die KPD ein und entschied sich für ein Verbleiben in der nun sowjetisch besetzten Zone, der späteren DDR. Zunächst arbeitete er in Weimar als Bühnenbildassistent und wechselte dann als Fotojournalist und Redakteur an verschiedene Zeitschriften. Ab 1947 lebte er in Dresden. Nach einem Parteiverfahren in den Jahren 1952/53 erhielt er eine fristlose Kündigung und arbeitete bis 1956 auf dem Bau, dann fand er eine Anstellung als Fotojournalist bei der DDR-Nachrichtenagentur ADN. Er lebt seither in Berlin.

### Jugend und Elternhaus : «Sohn jüdischer Eltern in Berlin»

Die Jahre vor 1933 handelte der Interviewpartner trotz Nachfragen in nur wenigen Minuten ab, während die Erzählung der Nachkriegszeit fast ein Drittel des Interviews einnimmt. Bereits sein erster Satz, mit dem er das Interview beginnt, deutet einige programmatische Themen seiner erzählten Lebensgeschichte an :

«Also mein Name ist Günther Reiche geboren wurde ich in Berlin am vierzehnten siebten neunzehnhundertneunzehn. also vierzehnte Juli ist ja ein denkwürdiger Tag in der [seufzt] Geschichte der Welt. [seufzt] Sohn, jüdischer Eltern, in Berlin, dort habe ich dann meine Jugend verbracht und war bis zu meiner Deportation, 1941, Berliner Bürger [seufzt]»<sup>23</sup>.

Der Gesprächspartner stellt damit Ort und Datum seiner Geburt sowie die jüdische Herkunft seiner Eltern als wichtige, seine Lebensgeschichte prägende Konstellationen heraus. Durch die besondere Betonung des Geburtsdatums, des Jahrestages der Französischen Revolution und daher «ein denkwürdiger Tag in der Geschichte der Welt», erscheint der Aspekt des Revolutionären als herausgehobenes biographisches Moment, während die nachgestellte Formulierung, er sei als Sohn jüdischer Eltern geboren, seine jüdische Herkunft als sekundär erscheinen läßt. Die Eltern werden zwar entsprechend vorgestellt, aber es findet keine direkte Identitätszuweisung der eigenen Person als jüdisch statt. Dies läßt vermuten, daß das Jüdischsein für Günther Reiche nicht mit einer selbstbestimmten Identität verbunden ist. Dies mag auch die stimmliche Absetzung der Worte «Sohn, jüdischer Eltern, in Berlin» verbal symbolisieren. Der hier angedeutete Gegensatz zwischen einem als passiv erlebten Jüdischsein und einer selbstbestimmten politischen Identität wird sich im späteren Interviewverlauf verdeutlichen.

Günther Reiches bürgerliche Herkunft sowie die Tatsache, daß er erst nach 1945 in die Kommunistische Partei eintrat, lassen jedoch die in der Eingangserzählung konstruierte Dominanz des Revolutionären als Grundkonstellation seiner Biographie als fragwürdig erscheinen. Der Interviewpartner erwähnt zwar in der Eingangserzählung, daß sein politischer Bewußtwerdungsprozeß während einer Saalschlacht in den zwanziger Jahren begann, als er einen Säbelhieb der berittenen Polizei erhielt, andererseits tritt er aber in seinen Detailerzählungen bis 1945 nicht als dezidiert politisch Denkender auf. Möglicherweise nehmen also seine Erzählungen über seine Kindheit und seine Eltern unter

anderem deshalb einen so geringen Raum in der Erzählung ein, damit ein so verstandener Widerspruch zwischen politischer Biographie und bürgerlicher (jüdischer) Herkunft - der kommunistischen Ideologie zufolge geht ja das Revolutionäre von der Arbeiterklasse aus - überdeckt werden kann. Der Aspekt des eingangs postulierten politischen Bewußtseins bleibt zwar in Günther Reiches Erzählung von den Ereignissen bis 1945 eher undeutlich, dafür tritt er jedoch im Interview als ein aktiv Handelnder angesichts der sich verschärfenden Verfolgung auf. Diese Erzählstrategie läßt vermuten, daß Günther Reiche politisches Bewußtsein mit aktivem Handeln gleichsetzt - mit dem Resultat einer indirekten Abgrenzung des aktiv handelnden Selbst gegenüber den jüdischen Opfern, die seine Erzählung an verschiedenen Textstellen mit Religiosität und Passivität verknüpft.

Dies betrifft implizit auch seine Eltern, über die Herr Reiche allerdings nur wenig spricht. Andere ermordete Verwandte seiner Familie, so eine Tante, ein Cousin und eine Cousine, finden ebenfalls nur kurz Erwähnung. Vermutlich ist für den Biographen der Umstand, der einzige Überlebende seiner Familie zu sein, zu schmerzhaft, und er vermeidet daher eine Konfrontation mit tieferen Erinnerungen an die Toten. Gleichzeitig mag seine Beziehung zu den Eltern nicht ohne Konflikte geblieben sein, was wiederum eine Detailerzählung erschweren könnte. Eine Distanz zu den vermutlich stärker religiös orientierten Eltern, die zumindest an den drei wichtigsten jüdischen Feiertagen in die Synagoge gingen, läßt sich an der Beschreibung seiner areligiösen Haltung ablesen, die er mit seinem Bruder, offensichtlich jedoch nicht mit den Eltern teilte, denn «mein Bruder und ich hatten keinen Sinn für religiöses Leben wir wollten ein menschenwürdiges Leben». Der Gegensatz

zwischen Religiosität und Menschenwürde wird nicht genauer erklärt, doch wie aus späteren Passagen deutlich wird, könnte er entlang den bereits erwähnten aktiven beziehungsweise passiven Handlungsmustern konstruiert sein.

Immer wieder erscheint Günther Reiche in der Erzählung als aktiv Handelnder, mehrmals unter explizitem Verweis auf seine damalige Jugend, die ihn offensichtlich zum Überleben motivierte. Gemeinsam mit seinem Bruder versucht er, nach Belgien zu fliehen. Als dies mißlingt und die Familie nach Lodz deportiert wird, meldet er sich gemeinsam mit dem Bruder zum Arbeitseinsatz, «denn Lust zu sterben hatte ich noch keine». Seine Eltern, die im Ghetto Lodz zurückbleiben, sieht er nicht wieder. Der Bruder wird im Zwangsarbeitslager Rawicz erschlagen, die genauen Umstände seines Todes gehen aus dem Interview nicht hervor. Obwohl ebenso wie Günther Reiche Sportler und «sehr kräftig», hatte der Bruder «resigniert ich war Optimist». Es bleibt zu vermuten, daß das Deutungsmuster des passiven Verhaltens, mit dem der Gesprächspartner den Tod seines Bruders kommentiert, auch bei seiner Sicht auf die Eltern eine Rolle spielt, zumal die thematische Verknüpfung von Passivität mit Tod bzw. aktivem Handeln mit Überleben in seiner Auschwitz-Erzählung wiederkehrt.

**Auschwitz : «das kann man überhaupt nicht richtig beschreiben was da sich abgespielt hat, und das ist eigentlich auch das Schlimme»**

Bei der Ankunft in Auschwitz im Frühsommer 1943 vor dem Tor von Birkenau wird der gesamte Transport selektiert. Günther Reiche spürt sofort, daß «da was nicht in Ordnung ist». Immer, wenn

die Gefangenen zur Selektion einen Schritt nach vorn gehen müssen, geht er einen Schritt zurück und beobachtet, wer nach links und wer nach rechts gewiesen wird. Auf die Lastwagen, mit denen diejenigen, die nicht mehr laufen können, angeblich zu den Unterkünften gefahren werden, steigt er nicht, sondern wird zu Fuß ins Lager getrieben. Dort muß er sich nackt ausziehen, wird geduscht und tätowiert. An dieser Stelle fällt Günther Reiche in das anonyme «wir» oder auch «man». In dieser Formulierung wird der radikale Verlust an Subjektivität erkennbar, den der Häftling im Lager erlitt. Die Auslöschung des Subjekts unter den grausamen Lagerbedingungen hat einen allgemeinen Sprachverlust zur Folge, auf den der Gesprächspartner in seiner Auschwitz-Erzählung immer wieder zurückkommt. Dieser Verlust an Sprache manifestiert sich bereits während der Inhaftierung, aber auch darin, daß Herr Reiche den Akt des Sprechens in der Gegenwart immer wieder thematisiert :

«Ich möchte sagen man hat sich kaum unterhalten dort ich weiß nicht die Namen derjenigen die neben mir geschlafen haben [2] man hat sich kaum unterhalten jeder war mit sich selbst beschäftigt möcht' ich mal sagen, keiner hat sich dort um den andern gekümmert.»

Eigentlich, so betont er mehrfach, sei das, was er in Auschwitz erlebte, nicht beschreibbar oder nachvollziehbar, denn «man kann sich das nicht vorstellen das ist so so mal sagen so. so. ein Inferno so ein Grusel äh das äh kann man ih=äh eigentlich überhaupt nicht richtig beschreiben was da sich abgespielt hat». Die Unmöglichkeit, mit dem gewöhnlichen Fassungsvermögens ihre Erlebnisse nachzuvollziehen, war auch den damaligen Häftlingen bewußt. In einem Gespräch, so Günther Reiche, tauschten sie sich darüber aus, daß «wenn wir einmal lebend dieses Lager verlassen, und wir

erzählen was wir **hier** erlebt haben, dann glaubt uns das **kein normaler Mensch**».

Die Grenzen des Begreif- und Beschreibbaren drücken nicht nur auf der verbalen, sondern auch auf der inhaltlichen und bildlichen Ebene die folgenden Interviewsequenzen aus, aus denen das subjektive Erleben des Interviewpartners über weite Strecken verschwindet. Statt dessen beschreibt Herr Reiche in sachlicher, ausführlicher Sprache anhand von Lagerskizzen und Fotos, die er in die Kamera hält, den Prozeß der Vergasung und die Maße der Gaskammer, erklärt das SS- und Kapo-System im Lager. Die Verwertung der Haare und Goldzähne der Ermordeten resümiert er mit den Worten, «man hat einen, Raubmord, einen staatlich organisierten Raubmord dort durchgeführt, bis zum letzten. was ein Mensch noch besitzt». Obwohl der Interviewte an einer Stelle erwähnt, er habe selbst gesehen, wie Häftlinge im Krematorium Knochen zu Mehl zerstampfen mußten, wirkt der größte Teil dieser Erzählsequenz in seiner distanzierenden Sachlichkeit und den vertraut erscheinenden Formulierungen, darunter häufig wiederkehrende Termini wie «die Faschisten» oder auch «faschistisch», eher wie einem Geschichtsbuch entnommen. Günther Reiche, so scheint es hier fast, bezeugt nicht das eigene Erleben, sondern will in pädagogischer Absicht über die historischen Umstände des Lagers Auschwitz informieren bzw. politisch gegen das NS-System argumentieren.

Dennoch würde eine solche Sichtweise auf das Interview zu kurz greifen, denn der

Interviewte bezeugt natürlich auch in dieser verfremdeten Form sein eigenes Erleben, d. h. sowohl sein damaliges Bezeugen des Massenvernichtungsprozesses als auch das radikale Versagen des Fassungsvermögens und der eigenen Sprachfähigkeit angesichts dieser Ereignisse. Gleichzeitig spricht aus seiner Erzählung das durchaus legitime Bedürfnis des Überlebenden, seine persönlichen Erfahrungen in einen gesamtgesellschaftlichen Kontext einzubetten und an die folgenden Generationen zu vermitteln - letzteres ist auch das dezidierte Anliegen dieses Videoprojektes. Darüber hinaus leitet seine objektiv und distanzierend erscheinende Erzählweise in diesem Teil des Gesprächs eine der Kernerzählungen des Interviews ein. Im Januar 1944 führt die SS in seinem Block eine Selektion durch. Auch Günther Reiche gehört zu denjenigen, die auf «Sondertransport» geschickt werden sollen, doch «ich wollte mich nicht so leicht umbringen lassen und Lust hatte ich auch noch keine zu sterben».

In der Nacht gelingt es ihm, da er bereits sehr abgemagert ist, durch Holzritzen hindurch in ein Sandloch auf dem Holzhof neben der Schlossereiwerkstatt zu kriechen. Am folgenden Tag wird sein Verschwinden bemerkt. Die anderen Häftlinge müssen stundenlang Appell stehen, während er außerhalb des Lagers gesucht wird. Von seinem Versteck aus beobachtet er, wie die Selektierten abends in einen leerstehenden Block geführt und in der Nacht von Lastwagen abgeholt werden. Die Laute des Vernichtungsprozesses dringen vom nicht

<sup>24</sup> Zum Zusammenhang zwischen Subjektkonstruktion und Narration vgl. u. a. Gabriele ROSENTHAL, *Erlebte und erzählte Lebensgeschichte* [wie Anm. 3]; Dori LAUB und Shoshanah FELMAN, *Testimony* [wie Anm. 1].

<sup>25</sup> An diesem Zitat wird noch einmal die Entfremdung Günther Reiches vom religiösen Judentum deutlich. Das «Schma Jisroel» (Höre Israel) wird zwar vor dem Eintreten des Todes bzw. in höchster Not gebetet, ist aber keineswegs ein Totengebet, sondern das höchste Glaubensbekenntnis der Juden. Es wird auch unter normalen Umständen mehrmals täglich gesprochen. Auf den Zustand der Entfremdung weist auch die distanzierende Formulierung des Interviewpartners «oder wie es heißt dort» hin.



weit entfernten Krematorium in sein Versteck :

«Da hörte man das Rauschen, wie so ‘n, wie sagt man, [atmet laut] die=die=diese so ‘n Murmeln, und dann verstummte das auf einmal, dann kam der nächste Transport, dann hörte man wieder dieses Murmeln, dann verstummte dieses Murmeln wieder und so wurde ein Transport nach dem anderen dort hingebacht, vergast, und die war’n vernichtet.»

Seine Erregung ist an seiner Gestik und der erhobenen Stimme deutlich zu spüren, als er beschreibt, wie er sich damals die einzelnen Stationen der zum Tode Verurteilten vorstellte :

«Jetzt sind sie vor dem Krematorium, jetzt müssen sie sich ausziehen, jetzt gehen sie rein, jetzt sind sie vergast.»

Vierzehn Tage lang bleibt er im Sandloch versteckt und schleicht sich nur nachts in die Werkstatt, um Lebensmittel zu suchen. Als er eine Häftlingsjacke mit einer griechischen Nummer findet, deren Träger vermutlich ermordet wurde, taucht er als Grieche tagsüber in einem Arbeitskommando unter, damit er warmes Essen bekommt. Doch nach zwei Wochen wird er von der SS entdeckt und abführt. Er glaubt, daß er nun zum Krematorium gebracht und ermordet wird, doch die SS, «das mußte denen irgendwie [2] als Husarenstück imponiert haben», läßt ihn nach der Zuweisung in ein Strafkommando in die Schlosserei zurückkehren.

In den zwei Interviewsequenzen, in denen der Überlebende von diesen Ereignissen berichtet, kehrt seine persönliche Stimme zurück. Ist er als Subjekt in seinem vorhergehenden Bericht über den anonymen Vorgang der Massenvernichtung im Prinzip abwesend, so erzählt er nun, wie er selbst diesen Prozeß aus allernächster Nähe mit-

erlebte. Der Wechsel in die subjektive Stimme bezeugt jedoch nicht nur sein persönliches Erleben, sondern deutet auch an, wie er durch den Akt des Widerstandes gegen seine Ermordung seine Subjektivität und damit auch seine Individualität wiedererlangte<sup>24</sup>. Dies manifestiert sich auf der verbalen und inhaltlichen Ebene auch darin, daß Günther Reiche sein aktives Handeln von dem passiven Verhalten der anderen Selektierten absetzt. In seiner Beschreibung der anderen Selektierten wird die Verknüpfung von Juden mit Religiosität und passivem Opfersein erneut - diesmal explizit - thematisiert. Als die Selektierten nach dem Appell in den leerstehenden Block getrieben werden, hat man

«kein, >Geschrei< kein, wie sagt man, keine Rebellion, unter diesen Ausgesuchten gemerkt die wußten alle es geht in den Tod die frommen Juden haben gebetet, Schma Jisroel, oder wie es heißt dort dieses Totengebet, vor sich hingemurmelt, aber keiner hat *versucht*, was ich wahrscheinlich gemacht hätte einen SS-Mann anzufallen um ihm entweder die Waffe zu entreißen oder mich erschießen zu lassen, vor allen»<sup>25</sup>.

Als er von seiner Abführung durch den SS-Mann nach der Entdeckung seines Verstecks erzählt, wiederholt er seine damalige Bereitschaft, sich gegen seine Ermordung aktiv zur Wehr zu setzen. Hätte ihn der Bewacher tatsächlich ins Krematorium geführt, so hätte er ihm den gezogenen Revolver entwendet und ihn mit in den Tod gerissen. Implizit bedeutet dies, er wäre bei einem Akt des bewaffneten Widerstandes erschossen und nicht als passives Opfer in der Gaskammer ermordet worden :

«Lebend hätten sie mich dort nicht hingebacht [3] und der wär auch mit Hops gegangen unter Garantie da hätte ich mich so gewehrt. das hätte ich noch fertiggebracht.»

Der Tod im Kampf erscheint Günther Reiche offensichtlich würdiger als die Ermordung in der Gaskammer. Dieser Kontext wirkt erhellend auf Günther Reiches im Interview vorangegangene Gegenüberstellung von Religiosität und Menschenwürde. Ebenso könnte seine distanzierende Kennzeichnung der getöteten Juden als religiös und passiv in dieser Erinnerung einen indirekten Bezug auf seine Eltern darstellen. Die Wiederkehr seiner Ich-Stimme in dieser Sequenz mag andeuten, wie für ihn Widerstand und Subjektivität im Gegensatz zum Bild des passiven Opfers verknüpft sein könnten.

In Günther Reiches außergewöhnlicher Erzählung der Ereignisse nach seiner Selektion wird auch die Funktion der langen Sequenzen deutlich, in denen er anhand eines in die Kamera gehaltenen Lagerplans von Auschwitz berichtet. Als er von seinem Versteck im Holzof erzählt, greift er zu einem bereits vorher gezeigten historischen Werk über das Lager, in dem sich eine Übersicht über die Lage der Baracken, Krematorien und Begrenzungen von Auschwitz-Birkenau befindet. Herr Reiche hatte ja bereits an früherer Stelle in seiner Erzählung darauf hingewiesen, daß seine Lagererlebnisse für diejenigen, die sie nicht aus eigenem Erleben kannten, unglaublich sein mußten. Die Lagerskizze dient ihm nun dazu, seine faktisch nicht beschreibba-

ren Erfahrungen in der Lagerwelt für die Rezipienten seiner Erzählung visuell umzusetzen und sie damit zumindest teilweise vorstellbar zu machen. Das Bild fungiert als Gerüst für die sprachliche und inhaltliche Rekonstruktion und die Organisation von Günther Reiches Erinnerung; es verleiht der erzählten Erinnerung eine Autorität, die durch das Unfaßliche seiner Erlebnisse immer wieder in Frage gestellt wird. Darin spiegelt sich das prinzipielle Dilemma des Zeugen, dessen Überleben dem Wesen der Shoah als totale Vernichtung zu widersprechen scheint. Auf diesen scheinbaren Widerspruch wies auch Primo Levi in seinem letzten Buch *Die Untergegangenen und die Geretteten* hin, in dem er schrieb,

«daß die Geschichte der Konzentrationslager fast ausschließlich von denen geschrieben wurde, die [...] nicht den tiefsten Punkt des Abgrunds berührt haben. Wer ihn berührt hat, ist nicht wiedergekommen, oder seine Beobachtungsgabe war durch das Leid und das Nichtbegreifen gelähmt»<sup>26</sup>.

### **Buchenwald : «wir Häftlinge waren ja alle politische Häftlinge»**

In den Sequenzen, in denen Günther Reiche über Buchenwald berichtet, wird der Stellenwert seiner anfänglichen Selbstpositionierung innerhalb eines revolutionären Kontextes im Verhältnis zu seiner

<sup>26</sup> Primo LEVI, *Die Untergegangenen und die Geretteten*, München, 1986, S. 14. Dieses Paradox haben vor allem die Leugner der Shoah, gegen die sich Günther Reiche in seinem Interview übrigens mehrfach explizit ausspricht, in zynischer Weise instrumentalisiert, um die Berichte von überlebenden Zeugen als Lüge darzustellen. So bot beispielsweise Mitte der siebziger Jahre ein «Kampfbund Deutscher Soldaten» «10 000 Mark Belohnung für jede nachgewiesene 'Vergasung' in einer 'Gas-Kammer' eines deutschen KZs». Vgl. FALSCHGELD für das NS-System, in *Der Tagesspiegel* vom 23. Oktober 1997, S. 15.

<sup>27</sup> Vgl. das Stichwort «Antifaschismus», in *BI-Elementarlexikon*, Leipzig, 1986, Bd. 1, S. 55.

<sup>28</sup> Der Interviewpartner spricht hier vermutlich indirekt gegen neuere, weniger positive Darstellungen der politischen Häftlinge in Buchenwald an. Vgl. dazu u. a. Lutz NIETHAMMER (Hrsg.), *Der «gesäuberte» Antifaschismus. Die SED und die roten Kapos von Buchenwald*, Berlin 1994; Manfred OVERESCH, *Buchenwald und die DDR oder Die Suche nach Selbstlegitimation*, Göttingen, 1995.



gesamten Lebensgeschichte deutlich. In der DDR galt Buchenwald als Symbol des antifaschistischen Widerstandskampfes, dessen Speerspitze die Arbeiterklasse und ihre marxistisch-leninistische Partei, d. h. die damalige KPD, bildete<sup>27</sup>.

Von Küstrin aus war Günther Reiche auf einer viertägigen Fahrt im geschlossenen Bahnwaggon - die große Mehrzahl der Gefangenen kam dabei ums Leben - nach Buchenwald verschleppt worden. Seine Buchenwald-Erzählung konzentriert sich auf eher allgemeine Darstellungen des im Vergleich zu Birkenau kameradschaftlichen Klimas unter den Gefangenen und auf das aktive Handeln der politischen Häftlinge, vor denen sich die SS angesichts des nahen Kriegsendes fürchtete<sup>28</sup>. Wie Herr Reiche erzählt, steckten die politischen Häftlinge aufgrund von Informationen aus abgehörten Radiosendern auf einer illegalen Karte den vorrückenden Frontverlauf ab und führten schließlich die Selbstbefreiung des Lagers durch. Allerdings gehen längere Passagen, die Günther Reiche über Buchenwald berichtet, offensichtlich nicht auf sein eigenes Erleben zurück. Darauf läßt zum Beispiel die Formulierung schließen, in einer von der US-Armee mehrere Tage vor der Selbstbefreiung über dem Lager abgeworfenen Kiste sei «nisch weiter drin wie wohl, wie sie später gesagt haben wie Kaffee, Kaugummi und so'n Zeugs aber keine Waffen» gewesen.

Diese Fremderzählungen sind besonders aufschlußreich in Bezug auf die politische Selbstkonstruktion des Interviewpartners. Die amerikanische Armee, so Günther Reiche, erschien erst «zwei Tage später wie wir uns schon befreit hatten». Auch seine vorausgegangene detaillierte Erzählung über die bewaffnete Selbstbefreiung der Häftlinge legt eine Beteiligung des Interviewten an dem bewaffneten Aufstand nahe. Aus einem Nebensatz sowie nach einer entsprechenden

Nachfrage der Interviewerin wird jedoch deutlich, daß er sich zum Zeitpunkt der Kampfhandlungen auf Anordnung der Blockältesten mit vielen anderen Häftlingen im Innern der Baracken befand. Die Widerstandsmitglieder im Lager versuchten so, die in den letzten Tagen begonnene Deportation der Häftlinge zu unterlaufen.

Günther Reiches Erzählstrategie in diesem Teil des Interviews legt nahe, daß er sein natürlich erzwungenermaßen passives Mitverfolgen der Selbstbefreiung als schwierigen Punkt empfindet. Daß hier zumindest ein von außen an ihn herangetragenener Konflikt besteht, wird gegen Ende des Interviews deutlich, als er in kritischer Weise von anderen Mitgliedern seiner Verfolgtenvereinigung spricht, die in Gesprächen ihre Heldentaten im Widerstand präsentierten. Auf die gängige DDR-Praxis, zwischen «Widerstandskämpfern» und «Opfern» zu unterscheiden, wurde ja bereits zu Anfang dieses Artikels hingewiesen. Gleichzeitig legt jedoch die Erzählung von Günther Reiche nahe, daß er sich selbst gern in der Rolle der bewaffneten Widerstandskämpfer sehen würde, zumal er sich in der Buchenwald-Sequenz mehrmals explizit in den Kontext der politischen Häftlinge stellt. In Birkenau, so erzählt er in diesem Teil des Interviews, war er mit dem «roten Winkel mit gelbem Dreieck drin» gekennzeichnet, denn aus dem Arbeitslager kommend, «galt ich als politischer Häftling [3] obwohl ich ja kein politischer Häftling war brauchen uns ja nichts vormachen wir Häftlinge warn ja alle politische Häftlinge». Im Krankenbau in Sachsenhausen entfernte er heimlich das gelbe Dreieck von seiner Häftlingsjacke, sodaß er hier und in Buchenwald nur noch als politischer Häftling galt :

«ich habe mein Image abgelegt [...] ich will mal sagen man wußte ja nie was kommen wird selbst nach, 1945 wie sich alles

entwickelt in Deutschland. nachdem bin ich ja eigentlich bei diesem Image geblieben».

Günther Reiches Ablegen seiner äußeren Kennzeichnung als Jude erhöhte seine Überlebenschancen, da die Deportation der Häftlinge aus Buchenwald Anfang April 1945 mit der Verschleppung der jüdischen Häftlinge begann. In Buchenwald setzte jedoch auch ein innerer Umwandlungsprozess ein, denn hier hörte er durch politische Häftlinge von den Theorien von Marx und Engels: «ich habe ja davon vorher keine Ahnung gehabt». Da die Kommunistische Partei den Mitgefangenen zufolge während des Nationalsozialismus die meisten Opfer brachte, «entschloss ich mich Mitglied zu werden». Noch 1945 trat er in die Kommunistische Partei ein.

Die Überlagerung von Günther Reiches jüdischem «Image» durch eine politische Identität auch nach 1945 verweist auf seine Furcht vor fortgesetztem Antisemitismus. Implizit läßt sich sein Verhalten als Reaktion auf die Herabsetzung der jüdischen «Opfer» gegenüber den «Widerstandskämpfern» in der offiziellen DDR-Politik lesen, in der sich antisemitische Haltungen konkret manifestierten. Die Ausklammerung der jüdischen Verfolgungserfahrung aus Herrn Reiches Lebenslauf äußert sich am stärksten darin, daß er bis zum Zeitpunkt des Interviews mit seinem Sohn nicht offen über die Geschichte seiner ermordeten Eltern, aber auch nicht über seine eigene Geschichte gesprochen hatte. Obwohl der gestörte intergenerationelle Dialog in Familien von Shoah-Überlebenden keineswegs DDR-typisch ist, so fällt doch die Hervorhebung des politischen Moments in den Biographien der durch das «Archiv der Erinnerung» befragten Überlebenden aus der DDR als relativ typisches Moment auf.

Wie an der Analyse des Interviews mit Herrn Reiche deutlich wird, kann die inhalt-

lich und verbal teilweise vorstrukturierte Form der politischen Argumentation als ein Gerüst dienen, das ein Sprechen über die als unbeschreibbar empfundene Lagerwelt überhaupt ermöglicht. Natürlich ist auch die Anklage gegen den NS-Staat als legitimer Aspekt der Zeugenschaft über Auschwitz anzusehen. Auffällig ist jedoch der häufige Zugriff der aus der DDR stammenden Überlebenden auf die Form des sachlichen, historisierenden Berichtes und auf politische Argumentationsmuster in Bezug auf den Nationalsozialismus. An diesen narrativen Konstruktionen, die inhaltlich und verbal die in DDR-Gedenkstätten und -Geschichtswerken verbreitete und damit gesellschaftliche legitimierte Sprache widerspiegeln, zeigt sich der Zusammenhang zwischen der erzählten Erinnerung und den gesellschaftlich zur Verfügung stehenden Interpretationsmustern der subjektiven Erfahrung besonders deutlich.

Entsprechende narrative Muster in den Zeugnissen Überlebender ermöglichen den ehemals Verfolgten einerseits, die Ereignisse von Auschwitz in einen gesamtgesellschaftlichen Sinnzusammenhang einzubetten und damit an im Lager zerbrochene rationale Deutungsmuster ihrer Erlebnisse zumindest teilweise wiederanzuknüpfen. Die oftmals objektivierenden Formen des Sprechens über Auschwitz in den Zeugnissen reflektieren andererseits jedoch nicht nur den radikalen Verlust an Subjektivität in Auschwitz, sondern auch, wie gesellschaftliche Formen des Umgang mit der Shoah in der DDR eine Wiederaneignung der subjektiven Erfahrung und das Sprechen darüber verhindert oder doch zumindest erschwert haben.

## Anhang

TRANSKRIPTIONSZEICHEN  
(nach Gabriele Rosenthal, *Erlebte  
und erzählte Lebensgeschichte*):

,	= kurzes Absetzen
.	= etwas längeres Absetzen
[2]	= Dauer der Pause in Sekunden
>nein<	= leise
Ja=ja	= schneller Anschluß
<b>nein</b>	= betont
,nein'	= Kennzeichnung von wörtlicher Rede mit , '
[leise]	= Kommentar des Transkribierenden
[...]	= Auslassung durch die Autorin
IP	= Interviewpartner
I	= Interviewer

## Abstract :

*This article examines the videographic testimony of Auschwitz survivor Werner K., interviewed by the Potsdam project «Archiv der Erinnerung. Interviews mit Überlebenden der Shoah» (Moses Mendelssohn Zentrum 1995), as an example of particular narrative structures in testimonies by survivors of the Shoah who lived in East Germany after the war. As became apparent during the interviewing process, these interviewees often tended to recount their experience in terms of a narration of resistance rather than victimization. Departing from Gabriele Rosenthal's method of analyzing biographical interviews, the article explores the linkages between these politicized survivor narratives and the East German public discourse on the Shoah in order to pinpoint the conditions of post-Shoah Jewish subjectivity in East Germany.*



**JOSETTE ZARKA**

*Professeur Emérite de Psychologie  
Université Paris X, Nanterre - France*

## Communications, fantasmes et transmission

### Quelques réflexions autour des communications entre des survivants des camps nazis et leurs enfants

Les sujets enfants de survivants ne sont pas les mieux placés ni les moins bien pour assurer la transmission de la Mémoire des camps. Ils occupent une place différente et tout à fait particulière car ils sont *en prise directe* avec les souffrances endurées sans les avoir eux-mêmes subies.

Ce travail s'inscrit dans une série de recherches que je mène depuis assez longtemps sur l'identité des survivants et de leurs enfants d'une part et sur les rapports entre mémoire collective et mémoire personnelle d'autre part.

Il fait suite à une étude sur laquelle il s'appuie, portant sur une comparaison entre les fantasmes de trois groupes de sujets enfants de

déportés : des sujets enfants de disparus et des sujets enfants de rescapés (les uns sont nés *avant* la déportation et les autres sont nés *après*). Je m'en tiendrai ici à des sujets nés *avant*. La transmission ne se présente pas de la même manière chez ceux nés après.

De toute façon, la dynamique de transmission soulève une foule de questions : relatives d'abord à la cruauté des souvenirs que certains ont cherché à oublier ; relatives surtout au fait que le passé, quel qu'il soit, des parents s'inscrit imperceptiblement dans les relations avec leurs enfants<sup>1</sup>, enfin relatives au fait que les enfants reçoivent d'autres influences. Leurs parents ne sont pas les seuls à évoquer les camps.

<sup>1</sup> Comment discerner dans les interactions courantes ce qui relève du passé concentrationnaire (gaspillage de la nourriture par exemple) ?

Je pourrais multiplier les interrogations plus vastes les unes que les autres. En conséquence, j'ai adopté pour la présentation des cas singuliers<sup>2</sup>, illustratifs de certaines modalités d'échanges.

Toute transmission se présente à deux niveaux : qu'est-ce qui est transmis ? Comment cela est-il transmis ?

Pour chacun des cas, j'ai essayé de caractériser le type de communications, de prendre en compte l'apparition éventuelle de fantasmes et enfin de m'interroger sur les effets de ces interactions, c'est-à-dire l'objet de transmission.

## Préalables

### 1) Les fantasmes

En tant que psychologue, je prends pour acquise que toute relation *filiale* est *normalement* infiltrée de fantasmes.

Cette question est brûlante quand des sujets furent (comme des déportés) victimes d'une *folie collective sans borne*. Qu'en est-il des fantasmes devant une réalité qui dépasse la pire des fictions ?

J'ai pensé qu'il était impossible de les exclure du champ des communications entre parents et enfants. Je me suis donc interrogée sur la *fonction* des fantasmes dans l'approche de cette réalité. Vont-ils empêcher (de) ou aider (à) la connaître ?

### 2) Autour de la reprise de la vie commune

A la différence des autres sujets enfants de déportés, la problématique centrale des sujets

nés *avant* tournait autour de la reprise de la vie familiale.

Le retour de l'absent(e) appelle un *réaménagement* des relations parents-enfants. En dehors des questions relatives à la reprise de la vie du couple parental (si les deux parents ont survécu), de multiples facteurs entrent en jeu : durée de l'absence, âge de l'enfant, disparition de proches, etc. Les communications entre parents et enfants sont surtout tributaires des conditions dans lesquelles le sujet lui-même a vécu durant cette période.

L'itinéraire de la plupart de ces sujets comporte trois étapes : a) séparation, idéalisation ; b) retour, dés-idéalisation ; c) re-normalisation.

#### A) IDÉALISATION

Un sentiment très fort de dé-privation succède à la *brutalité* de la séparation que l'enfant aura du mal à surmonter. Il y réussit plus ou moins selon les conditions dans lesquelles il vit. de toute façon, une réaction fréquente et quasi automatique sera d'enjoliver tout ce qui concerne sa petite enfance : logement, quartier, et surtout il va se forger des *images* très idéalisées de ses parents. Il pallie les manques en se raccrochant à un passé qu'il voit en rose.

L'espoir de trouver un «paradis perdu» atténue les angoisses du moment et accroît l'impatience d'un retour à une «vie normale».

#### B) LA DÉS-IDÉALISATION

Après les affres de la séparation puis le soulagement à la Libération, vient la *DÉSILLUSION*. La joie de certains est gâchée. Ils tombent de haut car ils *ne recon-*

<sup>2</sup> Mes réflexions sur ces cas s'intègrent dans l'analyse de quinze entretiens avec des sujets enfants de déportés, recueillis il y a dix ans, c'est-à-dire à une époque où il n'était pas fréquent que la déportation soit évoquée dans les médias. Elles s'inspirent aussi de la connaissance de cent témoignages de survivants des camps obtenus entre 1991 et 1997.

*naissent pas* le parent dont ils avaient tant rêvé. Leur déception à la mesure de leurs attentes, crée une grande *confusion* ; ils considèrent parfois leur parent comme un(e) *étranger(e)*.

Plusieurs sujets utilisent le mot «*revenant*» et d'autres celui de «*fantôme*». Ils soulignent tous le caractère «*étrange*» de l'inconnu(e) vers qui ils n'osent pas s'avancer. De son côté, le parent, *intimidé* par cet enfant si *différent* de celui qu'il (elle) avait quitté, a du mal à l'approcher.

La mère d'Huguette, par exemple, est obligée de donner des coups de pieds sous la table à la fillette sidérée par cet «être squelettique» qu'elle fixe avec ahurissement.

#### C) (RE)-NORMALISATION

Ces réactions ne durent pas. La vie commune avec toutes les *difficultés matérielles* qu'elle comporte, va reprendre sur de nouvelles bases.

Parent(s) et enfant(s) vont progressivement se réaccoutumer les uns aux autres autour des gestes de la *réalité quotidienne*. Les liens se retissent à partir des changements constatés de part et d'autre et les rôles se (re)distribuent entre un parent fragilisé et un enfant précocement mûri. Dans la plupart des cas, l'autorité qui ne perd pas ses droits, se transforme. Petit à petit, l'enfant se sentira plus proche de ce parent affaibli mais réel que du modèle qu'il avait encensé. Des relations presque *fraternelles* se reconstruisent à travers un souci mutuel de ménager, voir de «protéger» l'autre.

Une «*norme commune*» fondée sur le respect de la personne se traduira dans les communications de diverses manières, soit en se taisant sur le passé soit en en parlant. Mais il existe des silences de différente nature et l'évocation de ses souvenirs obéit à des dispositions très variées.

Pour éviter le piège des généralisations abusives, j'ai retenu des cas très différents. Les trois étapes que j'ai décrites s'appliquent aux deux premiers mais pas au troisième.

Dans le premier, un *silence «consensuel»* permet de s'adapter à la réalité actuelle, l'activité fantasmatique est assez restreinte ; dans le deuxième, le «*silence obligé*» se prête à une fantasmatisation très archaïque ; et enfin dans le troisième, les «*échanges fluides*» ont été favorisés par une fantasmatisation commune.

### I. Un silence «consensuel»

Le silence «consensuel» s'établit dans une relation où chacun devinant les épreuves que l'autre a subies, veut lui épargner les siennes.

Une norme se crée autour d'un accord tacite : «*éviter de parler* de cette période encore trop fraîche» pour être remuée sans dégât. Ils pourront toujours, pensent-ils, dialoguer une fois cette période révolue.

Le cas de *Viviane* est illustratif de cette volonté mutuelle de ne pas évoquer le passé afin de pouvoir se rencontrer. Viviane n'avait pas neuf ans à l'arrestation de son père. Elle fut pendant près de deux ans séparée aussi de sa mère qui la confia à une institution catholique. Sa mère se cacha de son côté chez une amie.

Viviane se trouva complètement désemparée dans ce pensionnat dont elle supportait très mal l'austérité. Elle détestait la discipline qu'elle ne comprenait pas et qui l'angoissait. Elle en voulait à sa mère de l'avoir placée là.

Triste, isolée et nostalgique de sa «maison», elle se réfugia durant toute cette période (deux ans) dans des rêveries où son père figurait comme un personnage exceptionnel, valeureux, héroïque et bravant tous les dangers pour sauver les autres.



Au retour de ce père tant anobli dans son imagination, elle fut, dit-elle, vraiment *choquée* par son apparence physique. Elle se détourna ostensiblement de lui pendant un certain temps. Son père fit preuve d'une grande patience avant qu'elle puisse se ré-approivoiser.

Les conflits classiques à l'adolescence prirent chez elle une tournure aiguë. Feignant d'ignorer son père, elle s'opposa vivement à sa mère qu'elle voulait contrarier et angoïser en éteignant tous les vendredis les bougies que sa mère avait pieusement allumées. Le père ne se mêlait pas de ces disputes sacrilèges.

Viviane insiste sur le fait qu'elle ne s'était *jamais intéressée* au sort de son père jusqu'au moment où elle atteignit l'âge qu'il avait à son arrestation. Il était alors *trop tard* pour l'interroger. De toute façon, déclare-t-elle, elle le considérait comme un « vaincu de l'histoire ». Pourtant elle respectait en lui le fervent militant (qu'il était (re)devenu) et dont elle suivit l'exemple en s'inscrivant aux Jeunesses Communistes. Elle chercha à se renseigner sur la déportation et les camps au moment où *elle-même devint mère*.

A cette époque, elle opéra un retour vers la judaïté, une « reconversion » presque, en *affichant* son identité juive mais en maintenant sa liberté à cet égard (elle se maria deux fois à des non-Juifs et tenait à ce que ses enfants reçoivent une éducation *laïque*).

Cette femme qui, durant toute sa jeunesse, ne voulut rien savoir de la déportation pour ne pas se pencher sur le passé de son père, proclame qu'elle était *« devenue juive à cause de la guerre »*.

A propos de la déportation, elle s'écrie : « Si mes enfants ne savent pas ce qui est arrivé, les disparus seront morts pour rien ». Dans cette lancée, elle se tourne vers un passé plus loin-

tain et rappelle les *pogroms* subis par ses aïeux.

## Commentaires

Il est difficile d'épiloguer sur le cas de Viviane sans tomber dans des interprétations faciles et inopportunes. On peut néanmoins retenir plusieurs points :

- a) Son placement dans une institution religieuse où elle avait été très malheureuse.
- b) Des conflits de valeurs dans le couple parental entre une tradition religieuse chez la mère et une idéologie progressiste chez le père (le cas n'était pas rare chez des Juifs émigrés de Pologne).
- c) Un *remodelage* (et non une re-idéalisation) de la figure paternelle. A travers une certaine complicité par rapport à la mère et la gestion du quotidien, le père et la fille se rapprochent dans le plus grand respect du silence de l'autre et Viviane redécouvre un *être humain*.
- d) Sa « conversion » au judaïsme quand elle réalise l'étendue des persécutions.
- e) Sa *détermination de transmettre* à ses enfants ce qui est arrivé, exprimée avec force mais sans autre précision. On a tout lieu de croire que cette transmission s'opère sur le *versant juïdaique*.

Il faut noter enfin que Viviane a un discours *rationnel, direct* et dénué de tout fantasme.

Il lui tient à cœur de transmettre un passé où pourtant celui de son père ne figure pas. On pourrait *supposer* que la transmission ici ne s'étaye pas directement sur une histoire familiale.

<sup>3</sup> Les médecins consultés déclarent qu'elle ne l'était pas mais elle ne les croit pas.

## II. In-communication et silence obligé

Le silence est rarement une in-communication. Une forme d'in-communication s'installe dans le «*silence obligé*» où planent entre les interlocuteurs des *interdits puissants*. L'un se défend de parler et l'autre de questionner. Ni l'un ni l'autre ne se reconnaît le droit de communiquer sur ce qui leur importe au plus haut chef.

Le silence «obligé» crée une série de *malentendus* qui iront grandissant. Dans une sorte d'*escalade* du non-dit, les fossés se creusent et les relations risquent de devenir *pathogènes*, c'est-à-dire d'entraîner sinon des troubles, du moins des problèmes ou conflits quant à son identité personnelle. C'est ce qui est arrivé à Berthe.

Le cas de *Berthe* représente une situation «*limite*» et exceptionnelle (fort heureusement) où la *peur de blesser l'autre* bloque les échanges et s'avère particulièrement propice à l'émergence de fantasmes archaïques.

Berthe n'avait pas cinq ans et demi quand ses parents furent déportés. Après la guerre, elle vécut avec sa mère jusqu'à sa majorité ; puis, à la mort de celle-ci, elle émigra en Argentine. Elle avait alors vingt-sept ans.

Un peu avant d'être arrêtés, ses parents avaient réussi à lui trouver un refuge. Berthe, se croyant *abandonnée*, avait éclaté de *colère*. Elle éprouva ensuite un intense ressentiment. Elle va néanmoins beaucoup s'attacher à sa famille d'accueil.

Au retour de sa mère (le père n'est pas revenu), elle réagit violemment. Elle ne la reconnaît pas et ne veut pas la suivre. Elle quitte à contrecœur ses parents adoptifs qu'elle adorait. Berthe a d'abord très peur de cet être «*décharné*» et triste qu'elle ne voit pas comme sa mère. Une fois les premières émotions passées, elles vont progressivement se

réhabituer l'une à l'autre mais *ne parviennent pas à se parler*.

Berthe souffre d'avoir été agressive et la mère souffre d'avoir effrayé sa fille. Chacune souffre des réactions de l'autre et souffre aussi *pour l'autre*. Ce qui n'empêche pas leur attachement mutuel de renaître et de grandir. Elles évitent pourtant de le montrer comme si cet amour lui-même était trop douloureux. Il s'édifie entre elles une *véritable barrière de douleur*.

La mère craint de nuire à sa fille en évoquant son expérience concentrationnaire, et de son côté, Berthe n'ose interroger sa mère dont elle supporte mal la douleur muette. Elle s'interdit le moindre regard pouvant paraître intrusif et pourtant elle ne peut s'empêcher de s'enquérir auprès d'autres personnes sur la vie de sa mère dans les camps.

Elle apprend ainsi les épreuves que sa mère avait traversées. Elle reste très impressionnée par ce passé et surtout par le fait que sa mère avait à plusieurs reprises échappé de justesse à des expérimentations.

Le visage de Berthe s'illumine quand elle évoque «*le miracle*» de la naissance de son petit frère. Sa mère s'était remariée quelques années après son retour, avec un ancien déporté. Berthe s'exclame : «*Jamais on n'aurait pu imaginer que deux êtres avec un numéro sur le bras auraient pu donner un bébé aussi beau*». Mais en présence de sa mère, elle demeure toujours sur la réserve. Cette absence d'échange crée des «*fixations*». L'image de sa mère sur la table d'expérimentation reste, dans sa tête, indélébile et *contre toute évidence*, Berthe pense encore que sa mère a été *stérilisée*. Dès lors, elle va se croire elle-même *stérile*<sup>3</sup> en s'identifiant au sort de sa mère.

Cette auto-stérilisation fantasmatique est liée à une représentation d'elle-même assez terrifiante. A plusieurs reprises, elle déclare

que si elle avait été déportée avec sa mère, elle lui aurait coûté la vie. Elles auraient fini, dit-elle, «dans le four». Cette idée la ronge.

Elle revit son désir de rester avec ses parents comme véritablement *meurtrier*. En ne cessant de se répéter que sa mère aurait pu périr à cause d'elle, elle se présente comme une *source de mort*. La considération du destin de sa mère lui renvoie d'elle-même l'image d'une *enfant mortifère*.

Des sentiments de culpabilité accablants vont littéralement lui gâcher toute sa vie. Elle se reproche à la fois sa rancoeur et son bonheur loin de ses parents. Elle ne se pardonnera jamais d'avoir été si heureuse en leur absence puis si désolée en retrouvant sa mère dont les souffrances la paralysent.

Berthe, persuadée de sa *stérilité*, n'aura jamais de compagnon stable. Elle meurt prématurément d'un accident deux ans après son témoignage.

Cette sorte de culpabilité archaïque entretient une *douleur intarissable* qui porte atteinte à l'identité du sujet et le condamne à un *rétrécissement existentiel*.

### Commentaires

Quoi de plus naturel pour une mère que d'essayer d'éviter à ses enfants les souffrances qu'elle-même a subies, et de leur épargner le spectacle de ces souffrances ; quoi de plus naturel aussi que, de leur côté, les enfants s'intéressent au sort de leur mère et s'en inquiètent.

Au retour des camps, certains survivants désireux d'oublier le passé, avaient (selon la formule de l'un d'eux) enfermé leurs souvenirs dans un «placard» et n'ont *jamais* parlé à *personne* pendant des dizaines d'années. Ils n'ont pas voulu non plus adhérer à des associations, ni même revoir des camarades de déportation.

Mais ce ne fut pas le cas de la mère de Berthe (épouse d'un ancien déporté) qui avait gardé

des liens étroits avec des amies d'infortune avec qui elle évoquait des souvenirs mais *jamais* en présence de sa fille, même quand celle-ci était devenue une adulte. Il planait entre elles un *interdit* croissant ; avec le temps, *RIEN* n'est dit. Un tel interdit ne trouve sa source que dans des fantasmes irréductibles. Une crainte aussi massive de blesser, voire de détruire, l'autre en racontant ses souvenirs recèle le fantasme d'une possible *CONTAMINATION* par la *parole*. Le mal pourrait se transmettre comme une maladie contagieuse. Le fantasme de la mère résonne dans le même sens chez Berthe qui, à son tour, a peur de lui nuire en posant des questions. Ici le silence a l'effet inverse de celui qu'il veut produire, il *fait mal* à l'une et à l'autre, et réalise ainsi le fantasme d'une transmission par contamination.

Berthe accepte l'interview en hommage au souvenir de sa mère. A aucun moment, il n'est question des camps ni de la déportation.

Sans vouloir extrapoler abusivement, on peut se demander si le mur de douleur dans les relations entre Berthe et sa mère n'a pas constitué une *barrière* à la connaissance et à la transmission d'autre chose que la *souffrance personnelle*, voie royale, à mes yeux, de la transmission d'un *traumatisme*.

### III. Les échanges fluides

J'entends par «échanges fluides» des interactions où le désir de raconter de l'un suscite chez l'autre un désir d'entendre et inversement où l'écoute attentive et intéressée stimule le récit.

Les communications entre des survivants et leurs enfants dépendent largement, j'insiste, de la manière dont les enfants ont ressenti l'absence de leur(s) parent(s) et de la manière dont eux-mêmes ont vécu durant cette période.

Trop de désespoir gâche la joie du retour, alors que le fait d'avoir pu «garder le moral»,

malgré la *dure* séparation, préserve le bonheur de se retrouver.

Le cas de *Thérèse* est à l'opposé de celui de *Berthe*. Elle avait un peu plus de douze ans quand sa mère et sa soeur furent déportées. Elle-même échappa à la rafle car elle était hospitalisée pour une maladie bénigne.

Son père arrêté en tant que Résistant, quelques semaines auparavant, fut fusillé presque sur le champ (mais *Thérèse* ne l'apprendra que bien plus tard).

Elle déclare *être devenue adulte* en un jour, à l'annonce de la déportation des siens. Une fois rétablie, elle restera cachée plusieurs semaines dans ce service d'enfants malades jusqu'au moment où on la plaça comme interne dans un établissement scolaire. Dans cette institution, comme à l'hôpital, elle se dépensa énormément pour rendre de menus services et *faire plaisir* à ceux qui l'entouraient et qui la trouvaient bien *mûre* pour son âge. Elle se démena pour que son petit frère (logé chez sa grand-mère) puisse être confié à des paysans amis de la famille. Bref elle s'active beaucoup et sur tous les plans, durant toute cette période.

Pendant plus d'une année, tous les soirs elle s'endormait avec l'idée qu'elle recevrait des nouvelles le lendemain. Elle se répétait *inlassablement* que les déportés reviendraient. Elle s'administrait, dit-elle, une véritable *auto-hypnose* pour ancrer en elle la *certitude* de leur retour et ainsi *déjouer le sort*. Elle était sûre qu'en gardant l'espoir, *son vœu se réaliserait*.

Cette auto-suggestion la *rassurait* et en même temps lui donnait le sentiment de *protéger* sa mère. Elle avait ainsi l'impression de *faire quelque chose* pour elle.

De son côté, durant toute sa déportation, la mère de *Thérèse* était animée d'une *volonté inébranlable de revenir* pour sa fille et son fils.

Ainsi chacune a la conviction d'avoir *été présente* dans le *destin* de l'autre et d'avoir symboliquement agit en sa faveur. Elles auraient, leur semble-t-il, *défié la fatalité* en pensant constamment l'une à l'autre. Au retour des déportés, *Thérèse* crie pourtant au *miracle* même si chacune croit fermement que l'autre est pour quelque chose dans leurs retrouvailles.

Ce *fantasme commun* de «toute puissance magique» va encore les rapprocher. La mère *pense* que *Thérèse* l'a aidée à sortir de l'enfer ; *Thérèse pense* que sa mère l'a aidée à tenir le coup.

La croyance d'avoir *protégé* l'autre et d'*avoir été protégée par la pensée* exclut toute idée de contamination. Le dialogue peut s'établir sans réserve ni crainte d'infliger à l'autre ses blessures.

A l'opposé de *Berthe* qui se percevait comme une enfant mortifère et apportant la «*guigne*», *Thérèse* se considère un peu comme un «*porte-bonheur*». Sa mère et sa soeur d'ailleurs ne manquent pas de le lui répéter. Le dialogue s'amorce ainsi sur d'excellentes bases.

De toute façon, chacune a envie de savoir ce qui est arrivé à l'autre, de lui dire comment elle se figurait son sort et de raconter à son tour ce qui lui était arrivé.

*Thérèse* parle des camps comme si elle les avait personnellement connus. Sa mère lui avait décrit en détails leur fonctionnement pour lui montrer comment le moindre rouage entrait dans la destruction physique et morale des gens. Ainsi *Thérèse* a-t-elle pu avoir une vision *concrète* de l'organisation des camps en même temps que l'atmosphère qui y régnait.

Elle n'ignore rien des épreuves que sa mère a subies, et reçoit *l'insoutenable* comme sa mère le lui transmet, c'est-à-dire comme elle l'avait *vécue*, assorti de ce qui à l'époque l'a *soutenue*. Par exemple, la solidarité des

unes contrebalançant la cruauté des autres. Sa mère, dit-elle, se souvenait avec émotion de certaines conversations réconfortantes au sujet de leurs enfants. La seule évocation des enfants représentait le meilleur antidote contre la *déshumanisation* comme si elle apportait une *étincelle de vie* dans un univers de mort. D'un autre côté, elle consacrait le peu de force qu'elle avait pour demeurer auprès de sa fille aînée afin d'être en mesure de la protéger à tout instant.

Un phénomène analogue se produit dans leurs dialogues où la *présence* de l'autre fait office de *protection* et de *soutien* notamment lors de l'émergence de souvenirs insoutenables. Ainsi parviennent-elles chacune grâce à l'autre à juguler leur angoisse. De toute façon, plus Thérèse en apprend sur les camps, plus elle respecte et admire sa mère d'avoir échappé à l'inexorable destruction.

Enfin Thérèse s'est toujours intéressée aux activités de sa mère dans une association d'anciens déportés. Elle participa autant que ses obligations le lui permettaient à des pèlerinages, commémorations et autres réunions.

Depuis plusieurs années, la fille de Thérèse l'accompagne dans ces manifestations. Thérèse accepte l'interview comme une contribution à la mémoire collective.

### Commentaires

Un récit qui se fonde sur le désir d'*apporter* quelque chose à l'autre ou, à la limite, de lui rendre ce qu'il vous a donné, se construit sur le *partage*. Avec le partage de son expérience personnelle, on va bien *au-delà* de cette expérience : *on fait savoir* ce qu'il s'est effectivement passé. Dans certains de ces cas, l'histoire personnelle révèle un *pan* de l'histoire tout court.

L'exemple de Thérèse est assez particulier et peut-être rare. Au retour de sa mère dont elle s'occupa avec ardeur et efficacité, Thérèse était une adolescence mûrie avant l'âge. La

mère qui n'avait gardé aucun espoir sur le sort de son mari, apprit sa disparition quand elle revint. Par *fidélité à sa mémoire* et à la mémoire aussi d'autres membres de sa famille et d'amies très proches, elle estimait qu'*il était de son devoir* de révéler ce qu'il s'était passé dans les camps.

En dépit de sa grande faiblesse, elle était animée d'une *volonté farouche de ne pas oublier* et tendait d'insuffler à sa fille cette volonté de lutter contre l'oubli.

Malgré la *cruauté* de certains souvenirs encore très frais, elle estimait que sa fille, qui de son côté avait beaucoup souffert, avait le *droit de savoir*. C'est ainsi d'ailleurs que Thérèse l'entendit.

En racontant à sa fille les humiliations et autres sévices qu'elle avait endurés, la mère apportait la «*preuve*» de la déshumanisation programmée dans le système concentrationnaire.

Thérèse a les larmes aux yeux en parlant de ces atrocités qui, jusqu'à maintenant, la *bouleversent* et la *révoltent*.

Elle reste *OUTRÉE* que l'on puisse mettre en doute la parole des déportés. Elle *HURLE* le mot *EXTERMINATION* auquel elle associe avec désespoir et soulagement celui de *CHANCE*, en proclamant que sa mère «*avait eu beaucoup de chance de survivre parce que justement elle n'avait aucune chance de s'en sortir.*» Elle appuie sur ce mot et le répète comme si c'était son seul moyen de notifier le caractère *inexorable* du massacre et d'en marquer toute l'étendue.

A la logique de l'*ABSURDE*, elle donne, comme une certaine démonstration mathématique, une réponse *par l'absurde*. Seule l'idée de chance, pense-t-elle, peut dévoiler le caractère *INÉVITABLE* du massacre.

L'inévitabilité est sans doute l'une des dimensions les plus *difficiles* à transmettre à ses proches.

Elle contient pourtant l'essence même du phénomène concentrationnaire fondé sur le principe de la *destruction totale* et par tous les moyens.

Les récits de certains épisodes où sa mère fut sauvée «in extremis» permirent à Thérèse d'intérioriser l'idée de la chance avec son corollaire, celle de l'inévitable.

En dehors des aspects *invraisemblables* de certaines situations, la plus grande chance de sa mère fut, d'après Thérèse, d'avoir gardé et noué des amitiés solides qui l'empêchèrent de *sombrer*, et aussi d'avoir toujours trouvé quelqu'un aux moments opportuns pour lui *sauver la vie*.

Thérèse est trop laïque pour se référer à la providence. Elle n'en pense pas moins que sa mère a résisté à la déshumanisation *grâce* à ses amies et que, à maintes reprises, elle eut la vie sauve *grâce* à une (des) autre(s). Le fait de savoir que sa mère *a été sauvée* conforte Thérèse dans son fantasme qu'elle y est pour quelque chose. De toute façon, elle croit, et sa mère le lui a suffisamment répété, que la pensée de ses enfants au loin aurait préservé un peu de son humanité en danger dans ce monde déshumanisé. Le récit de toutes ces épreuves la rend *encore plus humaine* aux yeux de Thérèse.

En réalisant comment sa mère a échappé à une mort à laquelle elle était inexorablement condamnée, Thérèse *reçoit l'irrecevable* comme le *pendant de l'inévitable*. Dès lors son indignation ne saurait s'apaiser.

Le cas de Thérèse m'est apparu, j'en conviens, comme un modèle du genre, car tout à fait illustratif d'échanges d'une *rare qualité*.

Leur dialogue amorcé dès le retour s'est poursuivi pendant de longues années et au cours de leurs rencontres (Thérèse s'est mariée jeune) quand l'occasion se présentait, notamment quand Thérèse allait avec sa

mère à des réunions avec des camarades de camps.

On peut retenir quelques points à propos de ces dialogues :

- Ils s'instituent dès le *retour* (moment *privilégié* où l'on a envie de parler et l'autre d'entendre), et se déroulent sous le signe du partage.
- Ils sont facilités par une *fantasmatisation commune* neutralisant l'angoisse inhérente à leurs souvenirs.
- Ils se poursuivent de telle sorte qu'ils laissent passer l'idée de *l'inévitable* à travers celle de *la chance*.
- Ils véhiculent la dimension de *l'invraisemblable* pourtant crédible.

## Conclusion sur les trois cas

J'ai essayé, à travers ces trois cas, de m'interroger sur la *dynamique de la transmission*. Ce qui n'est pas une mince affaire. Qu'en est-il de l'implication des enfants dans la mémoire collective ?

La transmission est un problème si démesuré qu'il donne le vertige. Le survivant transmet obligatoirement à ses enfants quelque chose de son passé concentrationnaire. Il est inscrit dans son être, dans sa chair (numéro sur le bras, séquelles physiques éventuelles) et s'intègre à sa vie de tous les jours.

Je me suis donc limitée aux *communications orales*, c'est-à-dire aux propos émis et à certains silences perçus comme des non-dits, comme des paroles retenues pour diverses raisons et qui donnent lieu à toutes sortes de croyances et de fantasmes.

La transmission relève de l'impact des souvenirs relatés chez ceux qui les reçoivent, plutôt que de leur quantité. Le passage de la mémoire familiale à la mémoire collective requiert, je suppose, moins une somme de connaissances sur les camps que des savoirs qui font *tilt*, c'est-à-dire qui résonnent chez



celui/celle qui les reçoit comme étant à la fois *signifiants* dans la vie du (de la) déporté(e) et *révélateurs* du système concentrationnaire dans son ensemble.

Il s'agit de faits qui trahissent l'essence même du phénomène mais qui n'auront pas la même résonance selon que les interlocuteurs pourront ou non *prendre du recul* par rapport à leur récit.

Berthe, par exemple, ne parvient pas à surmonter sa sidération à l'idée que sa mère a frôlé la stérilisation.

Thérèse raconte comment sa mère avec une de ses amies avaient pu cacher sa soeur aînée dans les mêmes circonstances. Son *indignation* que l'on puisse commettre de telles horreurs ne connaît pas de bornes. Une fois encore, elle admet que sa soeur avait eu beaucoup de chance. Cette considération lui permet de prendre le recul nécessaire pour *dénoncer l'abomination* des camps.

Berthe qui pourtant n'ignore pas que sa mère avait eu beaucoup de chance (elle fut une fois sauvée par une panne d'électricité) reste totalement prostrée face à ce souvenir. L'évocation de la chance, seule issue devant l'implacable, crée un *rebondissement* permettant de rassurer les interlocuteurs et de les recentrer sur l'ignominie des bourreaux.

La perméabilité de Thérèse à ce facteur chance tenait sans doute au fait qu'elle-même en avait eu d'avoir pu échapper à la rafle. Le fait de croire que l'on a soi-même de la chance alimente les fantasmes de toute puissance et autorise l'espoir.

De toute façon, Thérèse se raccrochait à tout ce qui pouvait la soutenir durant cette triste période.

De leur côté, Viviane et Berthe, très éprouvées par la séparation, avaient eu trop de ressentiments pour réaliser, même rétrospectivement, leur chance de ne pas être arrêtées. Les sentiments d'abandon chez Berthe

l'auraient plutôt convaincue de sa *malchance*, et ne sont peut-être pas non plus étrangers à ses *fantasmes* qui l'enfoncent dans le *morbide*.

Depuis le retour du (de la) déporté(e), Viviane et Berthe *SAVENT* qu'il (elle) a eu de la chance de revenir, compte tenu de l'état dans lequel elles l'ont *VU(E)* et qui ne laissait planer aucun doute à cet égard. Mais elles ne sont jamais parvenues à intérioriser cette idée, à en être intimement convaincues.

A la différence de Thérèse qui avait vécu la séparation comme une *interruption*, pour Viviane et Berthe, la séparation avait constitué une véritable *RUPTURE*. Les relations avec le (la) survivant(e) se poursuivirent pour l'une dans la *continuité* et pour les deux autres, elles reprirent dans une certaine *discontinuité*.

La re-normalisation va de soi dans le cas de Thérèse où elle s'opère sur le registre du «*partage*». Elle est lente et progressive chez Viviane et Berthe qui eurent à gérer le caractère «étrange» de l'inconnu(e) pourtant familier(e). Elles durent par la suite effectuer une «re-modélisation» des figures parentales, c'est-à-dire une refonte de leurs modèles antérieurs juchés sur un piédestal. De toute façon, elles étaient trop absorbées par les relents de ce qu'elles avaient précédemment vécu et par ce qu'elles vivaient présentement pour pouvoir se décentrer. L'effritement des modèles et le souci mutuel de se ménager gouvernent une re-normalisation qui se prête mal à la transmission de la Mémoire des camps. Viviane, qui ne veut pas connaître l'histoire de son père, mettra beaucoup de temps pour s'interroger sur la déportation des Juifs. Quant à Berthe, elle ne semble concernée que par celle de sa mère. Avec ce dernier cas, on voit les méfaits de la douleur et de la culpabilité oblitérant le phénomène collectif.



Les motivations à accepter un entretien sont déjà indicatives de la position d'un sujet par rapport à la mémoire. Il apparaît incontestable que Thérèse est partie prenante et veut contribuer à l'élaboration d'une mémoire collective. Berthe semble animée d'un souci plus personnel, d'un désir de rendre hommage à sa mère. Les mobiles de Viviane sont moins évidents. Elle veut honorer son père mais également exprimer son rapprochement de la judaïté.

La transmission entre parents et enfants de la Mémoire des camps ne se produit pas seulement à travers le récit de faits signifiants et révélateurs, encore faut-il que l'interlocuteur puisse supporter de les entendre et de les croire. Le plus grand désespoir du narrateur serait de *ne pas être cru*, surtout par ses enfants.

Le caractère *invraisemblable* des cruautés subies pourra être mieux enregistré par des sujets enfants de survivants si le récit conforte l'identité de celui qui le fait, si les souvenirs des atrocités sont assortis d'autres

souvenirs concernant ce qui à l'époque l'avait aidé à tenir (débrouillardise, solidarité, etc.). Il n'est pas facile de croire que le simple fait d'écouter le récit de la déportation de son père ou de sa mère, peut lui apporter quelque chose, et pourtant le (la) survivant(e) se rehausse à ses propres yeux en parlant de son passé à ses enfants attentifs. L'écoute chaleureuse et *active* de Thérèse est tout à fait illustrative à cet égard.

De toute façon, transmettre ne se limite pas à communiquer, à faire savoir. La Mémoire des camps requiert ce genre d'écoute susceptible de provoquer une *réaction* (même différée) afin que le descendant puisse à son tour prendre la relève.

A la différence de l'Histoire, la Mémoire des camps *n'est pas neutre*. Elle ne se contente pas d'enregistrer les faits. Elle exige une prise de position par rapport à ces faits. Les enfants de survivants ne seront jamais neutres et tout le problème est justement de canaliser leur implication au bénéfice de la mémoire collective.



CARLA GIACOMOZZI

*Stadtarchivarin der Stadtgemeinde  
Bozen - Italien*

GIUSEPPE PALEARI

*Responsabile della Biblioteca Civica Popolare  
del Comune di Nova Milanese - Italien*

*Erinnerungen Revue  
passieren lassen  
Videos über Widerstand,  
Deportation und Befreiung*

**Ein Vorschlag zur Annäherung  
und wider das Vergessen**

*Erinnerungen Revue passieren lassen - Videos über Widerstand, Deportation und Befreiung* ist eine der Initiativen, die sich aus der bewährten Zusammenarbeit zwischen dem Stadtarchiv der Gemeinde Bozen und der Biblioteca Civica Popolare der Gemeinde Nova Milanese (Prov. Mailand) entwickelt haben. Die beiden Institutionen beschäftigen sich im Rahmen ihrer Projekte *Geschichte und Erinnerung: das Lager in Bozen* und... *per non dimenticare* (... um nicht zu vergessen) seit Jahren mit der Erforschung und Dokumentation der Ereignisse unserer jüngeren Geschichte.

**Die Zielsetzungen des Projekts  
*Erinnerungen Revue passieren lassen***

*Erinnerungen Revue passieren lassen* (im folgenden ER genannt) ist eine Initiative, die Veranstaltungen in zweijährigen Abständen vorsieht und darin besteht, daß Videos (professionelle und nicht professionelle) gesammelt werden, die von Institutionen, Schulen, Vereinigungen und Privaten rund um die Themen Widerstand, Deportation und Befreiung gestaltet wurden. Am Anfang stand das Anliegen, audiovisuellen Produktionen Geltung zu verschaffen, auf denen im Rahmen des

öffentlich beachteten dokumentarischen Schaffens oder auch abseits davon die Erinnerung an Menschen, Ereignisse und Orte festgehalten ist, die für ein Stück Geschichte unseres Jahrhunderts von Bedeutung waren.

Ziel dieser Bemühungen ist die Schaffung eines *Audiovisuellen Archivs der Erinnerungen*, einer Fachvideothek also, in der ein möglichst reichhaltiger Bestand an audiovisuellen Arbeiten der letzten 54 Jahre über die Themen Widerstand, Deportation und Befreiung angelegt werden soll. Das Audiovisuelle Archiv soll ständig erweitert werden und nach Gesichtspunkten geordnet sein, die jedem Besucher den Zugriff ermöglichen. Zweck der ER ist also nicht eine Bestandsaufnahme der audiovisuellen Dokumentationen, die auf nationaler oder internationaler Ebene verfügbar sind, noch soll lediglich ein Katalog von schwer auffindbaren Videos entstehen, sondern ein regelrechtes Facharchiv zum Thema, in welchem die gesammelten Videokassetten tatsächlich aufliegen und angesehen werden können.

Die beiden Standorte, an denen die Videos zur Zeit gesehen werden können, sind das Stadtarchiv der Gemeinde Bozen und die Biblioteca Civica Popolare der Gemeinde Nova Milanese.

### **Der praktische Ablauf von *Erinnerungen Revue passieren lassen***

Jede Auflage von ER erstreckt sich über einen Zeitraum von drei bis vier Monaten, während welcher verschiedene Institutionen, Schulen, Vereinigungen und private Interessenten angeschrieben werden. Der Brief beinhaltet eine kurze Vorstellung der Initiative, das Reglement, den Teilnahme-schein (in italienisch, deutsch, französisch und englisch) und die Auskunft über die Einsendefrist für die Arbeiten. Für beide

Auflagen wurden rund 500 Einladungen versandt.

Die einzige Voraussetzung, um bei ER mitwirken zu können, ist natürlich die Produktion zumindest eines Videos über die Themen Widerstand, Deportation und Befreiung. Von jedem Video sind zwei Exemplare unentgeltlich an das Stadtarchiv der Gemeinde Bozen zu senden, welches sich als Sekretariat der Veranstaltung zur Verfügung stellt; ein Exemplar ist für das Stadtarchiv Bozen bestimmt, das andere für die Biblioteca Civica Popolare der Gemeinde Nova Milanese. Die beiden Koordinatoren von ER sichten alle Videos und erfassen sie karteimäßig, auch um vorab zu klären, ob der Bezug zu den Themen der Initiative gegeben ist (in beiden Auflagen der Initiative mußten einige eingesandte Arbeiten ausgeschlossen werden).

### **Der Katalog von *Erinnerungen Revue passieren lassen***

Den zugelassenen Videos werden vorab ausgewählte Stichwörter zugeordnet. Damit ist die Grundlage für den Katalog geschaffen, der aus sämtlichen nummerierten Karteikarten der zugelassenen Videos besteht, aus welchen die technischen Daten hervorgehen (der vollständige Titel im Original, die Sprache, das Erscheinungsjahr, die Laufzeit in Minuten, der Name des Regisseurs), eine kurze Themenübersicht, die zugeordneten Stichwörter und der Name des Herstellers. Abschließend folgt ein alphabetisches Verzeichnis der Stichwörter, jeweils mit Verweisen auf die Nummern der Videos sowie das Verzeichnis der Teilnehmer mit Anschriften und Ansprechpartnern.

Der Katalog wird ins Deutsche, ins Französische und ins Englische übersetzt und kostenlos nicht nur an die Teilnehmer, sondern auch an alle Einrichtungen, Vereinigungen, Schulen und Privaten verteilt,

mit denen das Stadtarchiv und die Biblioteca Civica Popolare in Verbindung stehen.

Parallel dazu erstellen die beiden Koordinatoren der Initiative aus bezeichnenden Sequenzen jedes Videos einen VHS-Schnitt mit Inserts, wobei zwischen den jeweils verwendeten Sprachen abgewechselt wird. Dieser Schnitt wird dann an zwei oder drei Abenden, an denen die Initiative und die eingereichten Videos vorgestellt werden, bei freiem Eintritt öffentlich vorgeführt. Die Vorführungen finden zeitverschoben sowohl in Bozen als auch in Nova Milanese statt. Für jeden Abend wird ein eigenes Programm zusammengestellt; die Koordinatoren des Projekts tragen eine mündliche Einleitung dazu bei.

### **Die zwei Auflagen von *Erinnerungen Revue passieren lassen***

ER hat bisher zwei Auflagen erlebt.

Die erste fand auf gesamtstaatlicher Ebene (Italien) im Frühjahr 1997 statt.

Die Beiträge dazu wurden von Vereinigungen, Privaten und Schulen, aber auch von Regionen, Provinzen und Gemeinden eingesandt, in denen sich Massaker, Repressalien und Vorfälle im Zusammenhang mit Widerstand, Deportation und Befreiung vom Nazifschismus ereignet hatten.

Die Initiative wurde mit der hohen Schirmherrschaft des Präsidenten der Italienischen Republik beehrt und konnte zudem als Ehrenschatz den Senatspräsidenten, den Präsidenten der Abgeordnetenkammer, den Minister für Kulturgüter und Umwelt, den Unterrichtsminister, den Innenminister, den Präsidenten der Region Lombardei und der Autonomen Region Trentino-Südtirol, den Landeshauptmann von Südtirol und den Kulturassessor der Provinz Mailand gewinnen.

An der I. Auflage haben sich 49 verschiedene Institutionen mit 71 Videos beteiligt, von denen 69 zugelassen und katalogisiert wurden.

Die öffentlich zugänglichen Vorführungen fanden an drei Abenden zuerst in Bozen statt (April 1997), dann in Nova Milanese (Mai 1997).

Im Rahmen der I. Auflage von ER wurden außerdem verschiedene Rahmenveranstaltungen geboten. So trug ein Chor in Bozen und in Nova Milanese Lieder vor, die in Nazilagern komponiert worden waren und deren Texte und Musik Gegenstand einer Studie der beiden Koordinatoren sind. In Nova Milanese fand überdies eine öffentliche Debatte mit einem Funktionär der RAI Mailand statt, im Zuge welcher die Probleme in bezug auf die Schaffung eines Audiovisuellen Archivs besprochen wurden.

Die II. Auflage von ER spielte sich im Frühjahr 1999 auf internationaler Ebene ab. Dies wurde durch den ständigen Ausbau der Kontakte mit ausländischen Institutionen möglich. Insbesondere ergingen Einladungen auch an historische Museen und Gedenkstätten, die in ganz Europa in den ehemaligen Konzentrations- und Vernichtungslagern errichtet wurden.

Auch für diese II. Auflage konnte der italienische Staatspräsident als Schirmherr gewonnen werden sowie dieselben Würdenträger als Ehrenschatz wie bereits bei der ersten Auflage, hinzu kam noch der Ehrenschatz der Vertretung der Europäischen Kommission in Italien und des Instituto Ernesto De Martino.

Für diese zweite Auflage wurden von 47 teilnehmenden Institutionen 71 Videos eingesandt, von denen 66 zugelassen wurden. Von den Institutionen sind 49 italienisch, 11 deutsch, 2 polnisch, 2 tschechisch, 1 österreichisch, 1 aus den USA. Von den Videos

sind 48 in italienischer Sprache aufgenommen, 13 in deutscher, 4 in englischer und 1 in französischer Sprache.

Die zwei öffentlich zugänglichen Vorführungen fanden in Nova Milanese (im April 1999) und in Bozen (im Mai 1999) statt.

Das Audiovisuelle *Archiv der Erinnerungen* umfaßt bisher also insgesamt 135 Videos, die sowohl in Bozen, im Stadtarchiv, als auch in Nova Milanese, in der Biblioteca Civica Popolare angesehen werden können.

### Statistisches

#### • Die teilnehmenden Institutionen

Die Überprüfung der Anmeldekarten, die zu den beiden Auflagen von ER eingelangt sind, ergibt folgende Statistik hinsichtlich Art, Zahl und Nationalität der teilnehmenden Institutionen:

- Öffentliche Institutionen (Städte, Gemeinden, Provinzen): 20 + 7 (italienische).
- Museen in Lagern: 0 + 5 (1 deutsches, 1 österreichisches, 2 polnische, 1 tschechisches). Öffentliche Schulen: 2 + 6 (italienische).
- Institute f. Geschichte des Widerstandes: 5 + 5 (8 italienische, 1 deutsches).
- Vereine ex-Deportierter (aus pol. und aus Gründen der Rassenzugehörigkeit) und Militärinternierter: 8 + 7 (italienische).
- Private Teilnehmer: 3 + 5 (italienische).
- Videoverlage: 4 + 9 (5 italienische, 5 deutsche, 1 aus den USA).
- Andere (Amateure): 11 + 2 (11 italienisch, 1 österreichisch, 1 deutsch).

NB: die erste Zahl bezieht sich jeweils auf die Auflage von 1997, die zweite auf die ER 1999.

#### • Die Videos

Unter den Videos, die für die erste Auflage von ER eingesandt wurden, die zeitlich der 50. Wiederkehr des Tages der Befreiung (1995) am nächsten war, gibt es zahlreiche Koproduktionen zwischen öffentlichen Institutionen und Vereinigungen, welche die jüngere Vergangenheit ihres näheren Umfeldes anhand von Interviews, Schriftstücken und Besichtigungen der Schauplätze dokumentieren. Nach diesem wichtigen Jahrestag scheint das Engagement allerdings beinahe völlig versiegt zu sein.

Zahlreiche Produktionen kamen von kleineren Gebietskörperschaften (Gemeinden), sowie von anderen lokalen Einrichtungen, wie etwa Mittel- und Oberschulen. Außerdem sind auch Beiträge von Verbänden Überlebender, die aus politischen Gründen oder wegen ihrer Rassenzugehörigkeit deportiert worden waren und von Vereinigungen von Militärinternierten, von Privaten, die sich mit dieser Thematik auseinandersetzen und von einigen in Lagern eingerichteten Museen.

Wider Erwarten spärlich ist die Beteiligung jener Institutionen ausgefallen, die sich mit der Produktion audiovisueller Medien u.ä. befassen, so zum Beispiel der RAI italiana und der großen privaten Sendeanstalten. Ebenso fehlen Beiträge der Dienststellen für audiovisuelle Medien öffentlicher Verwaltungen, also der Regionen, Provinzen und Gemeinden.

Nahezu keinen Anklang hat die Initiative bei Instituten für Geschichte des Widerstandes gefunden, während im Bereich der Bildungseinrichtungen auffällt, daß keine einzige Universität einen Beitrag eingesandt hat.

### Sparten und Inhalte

Die 135 Videos, die zu den zwei Auflagen von ER zugelassen wurden, stellen einen

Bezugsrahmen her, der, wenn auch lückenhaft, doch einiges über die Produktion audiovisueller Medien zu präzisen historischen Ereignissen aussagt.

Beim Sichten der einzelnen Videokassetten haben sich wichtige technische und inhaltliche Aspekte herauskristallisiert. Die hier folgenden Betrachtungen erheben nicht den Anspruch, die eingegangenen Produktionen erschöpfend zu analysieren, vielmehr sollen sie einige Ansätze zur Auswertung der Arbeiten anbieten. Dazu sei noch angemerkt, daß sich diese Überlegungen hauptsächlich auf die in Italien hergestellten Videos beziehen, die den Großteil der eingegangenen Beiträge ausmachen.

An Produktionen von professioneller Seite ist sehr wenig vorhanden: die meisten stammen von halbprofessionellen Teilnehmern und Amateuren. Immer wieder treten technische Probleme auf, so etwa bezüglich Arbeitsweise und -bedingungen (verwackelte Bilder), bezüglich der Tonwiedergabe («unsaubere» Direktaufzeichnungen), des Schnitts (Probleme mit Schrift und Tonspur). Viele Videos dauern eine Stunde und mehr, wodurch die Zuschauer möglicherweise überfordert werden und die Botschaft, die das Video vermitteln will, zumindest teilweise verlorengeht.

Zahlreiche Videos sind Dokumentarfilme, die sich auf Zeugenberichte über Ereignisse und Geschichten mit Lokalbezug stützen; einige Arbeiten sind Schnitte, Spielfilme wurden nur wenige eingereicht.

In etlichen Arbeiten werden die Themen Faschismus, Nationalsozialismus und Widerstand lehrbuchartig abgehandelt, mit allgemeinen Informationen, sorgfältig chronologisch geordnet, womit das Ziel, das geschilderte lokale Geschehen historisch einzuordnen, völlig verfehlt wird. Es bereitet zwar einige Mühe, die lokalen Bezüge großer zeitgeschichtlicher Themen zu rekon-

struieren, aber gerade in diesem Bereich weist die bisherige Forschung erhebliche Lücken auf, die zu füllen von größtem Interesse wäre.

Das Bild des Faschismus, das die Videos wiedergeben, ist immer noch das positive, das die Wochenschauen LUCE (die Agentur für Kinojournalismus des faschistischen Regimes) zu zeichnen pflegten, die zwar den Vorteil haben, auf dem Markt problemlos erhältlich zu sein, die politisch-gesellschaftliche Lage in Italien und in Europa zwischen 1922 und 1945 allerdings erwartungsgemäß propagandistisch und einseitig darstellen. Zum Thema Faschismus wurden übrigens nur vereinzelt Berichte von Menschen verwendet, die diese Zeit selbst als Verfechter oder Gegner des Faschismus erlebt haben, auch Dokumente über das Alltagsleben von damals fehlen weitgehend. In einigen Fällen wird von örtlichen Gewaltakten der Nazis oder der Faschisten (Massakern oder Massenverhaftungen) berichtet, fallweise werden Widerstandskämpfer mit ehrenden Porträts vorgestellt und gewürdigt. Keine Erwähnung finden die Sondergerichte und die Zuweisung eines Zwangswohnortes (*confino*), die Tausende von Menschen gezeichnet haben.

Dasselbe gilt für das Bild des Nationalsozialismus, für dessen Darstellung ebenfalls häufig sattem bekanntes Propagandamaterial verwendet wird; gleichermaßen wird hinsichtlich der Präsenz der Nationalsozialisten als Alliierte und als Besatzer in Italien vorgegangen.

Mitunter werden in den Videos auch falsche Daten wiedergegeben (etwa was die Gesamtzahl der Deportierten angeht), so daß der Schluß naheliegt, die Arbeit sei eher als Einzelaktion zum feierlichen Gedenken an das Geschehene entstanden, nicht als Teil eines Gesamtkonzepts gebietsbezogener Forschung und Dokumentation; dagegen



tritt bei den ausländischen Beiträgen die Bedeutung einer Koordination solcher Arbeiten deutlicher zutage.

Ein großer Verdienst aller Videos ist es, bislang unveröffentlichtes Material über Widerstand, Deportation und Befreiung erschlossen zu haben (Fotos, Archivalien, Filmaufzeichnungen), die Fakten von lokaler Bedeutung belegen und häufig in Privatbesitz sind. Diese Erkenntnis kann dazu beitragen, einem zumindest in Italien weit verbreiteten Gemeinplatz entgegenzutreten, nach welchem es über die Themen von ER kein dokumentarisches Material gibt. In Wirklichkeit ist noch erstaunlich viel vorhanden, nur eben überall da verstreut, wo die Besitzer leben, und entsprechende Recherchen sind zwar mühsam, aber nicht aussichtslos. Angesichts der großen Gefahr, daß gerade heute, im Zeitalter der Kommunikation, so wertvolle Dokumente unserer Zeitgeschichte unwiederbringlich verlorengehen, wäre es wichtig, daß solche Nachforschungen von möglichst vielen Menschen jeweils im eigenen Umfeld betrieben würden.

Ein weiteres wichtiges Moment ist die Tatsache, daß Protagonisten und Zeitzeugen, die oft zum ersten Mal vor einer Kamera sprechen, selbst zu Wort kommen. Allerdings wird die Rolle des Interviewers teilweise unterschätzt; so kommen unzutreffende Bezeichnungen vor, welche die Unkenntnis des Interviewers verraten und mitunter Verwirrung zwischen Begriffen und Ausdrücken stiften: etwa zwischen Internierten und Deportierten, Konzentrationslagern, Arbeits- und Vernichtungslagern. Etliche Zeitzeugenberichte sind wegen mangelhafter Qualität der Aufnahmegeräte leider schwer verständlich.

Neben den seltenen Filmdokumenten aus jener Zeit wird insbesondere zum Thema Widerstand in Italien hauptsächlich auf Berichte derer zurückgegriffen, die am

bewaffneten Widerstand beteiligt waren, weniger auf die Aussagen von Menschen, welche die Bewegung anderweitig unterstützt haben (Kurierdienste, Flugzettelaktionen, Propaganda). Abgesehen von kurzen Erwähnungen in den Zeitzeugenberichten kommt in den Videos die Rolle der Arbeiterbewegung, des Klerus, der Frauen, der Bauern und der Militärs kaum vor. Platz ist dagegen für Gedenksteine und Denkmäler.

Die Videos, die vom (bewaffneten) Widerstand handeln, berichten von Sabotageakten und/oder Aktionen der Guerrilla, von den Bewegungen der Brigaden und den Beziehungen zur Zivilbevölkerung und zeigen, auch auf Fotos aus jener Zeit, verschiedene Schauplätze von Repressalien, Massakern und Überfällen. Als musikalische Untermalung wurde häufig das Lied «Bella ciao» gewählt, das heute gewissermaßen für die Partisanenbewegung steht, tatsächlich aber erst nach Kriegsende entstanden ist.

In den Videos, die von der Deportation handeln, wird den Schauplätzen der Haftzeit (Gefängnissen, Kasernen, «Ville Tristi») wenig Bedeutung beigemessen, kaum verbreitet ist offensichtlich die Kenntnis der Abläufe in und um ein KZ.

Der am stärksten hervorgehobene Aspekt ist die Deportation aus Gründen der Rassenzugehörigkeit, insbesondere die Deportation von Juden. Wenig erfährt man über die Deportation aus «politischen» Gründen, deren Anteil in Italien mindestens vier Fünftel ausmachte (wenn man von den Militärinternierten absieht).

Überdies ist die Tendenz auszumachen, das Lager von Auschwitz (aber welches der drei? Auschwitz I oder Auschwitz II Birkenau oder Auschwitz III Monowitz?) als höchsten Ausdruck der Schrecken des Naziregimes zu betrachten, obwohl dem in mehreren Fällen keine spezifischen Kenntnisse des Ortes zugrunde liegen und

die hergestellten Bezüge unangemessen sind. Auschwitz war Auschwitz wie Flossenbürg Flossenbürg war, hier setzt sich aber ein Gebrauch des Namens Auschwitz durch, der zum Symbol stilisiert wird, ohne daß eine entsprechende Recherche oder Auseinandersetzung mit diesem Ort dahintersteht. Das Bild, das von anderen großen Lagern gezeichnet wird, ist sehr oberflächlich geraten. Vielleicht enthebt die Verwendung eines Symbols manchmal von der Verantwortung, sich zu engagieren; so werden Videos hergestellt (vor allen an Schulen), für welche die Jugendlichen nicht recherchieren, sondern Informationen sammeln, sich darauf beschränken (oder besser darauf «beschränkt werden»), als gute Redner aufzutreten, häufig aus anspruchsvollen Werken rezitieren, wie etwa «Die Ermittlung» von Peter Weiss und eher auf Emotionen setzen als auf Sachkenntnis. Es wäre wirklich interessant zu erfahren, weshalb in den Schulen bestimmte Texte Verbreitung finden, die vielleicht dem intellektuellen Eifer mancher Professoren gerecht werden, deren Umfang und Vielschichtigkeit aber nur sich selbst genügen, jegliche Auseinandersetzung mit der Thematik behindern und dabei Kreativität und Kommunikationsfähigkeit der Schüler einengen.

Sehr kurz fällt der Kommentar zu den Videos über die Befreiung vom Nazifaschismus aus, weil mit einigen wenigen Ausnahmen in vielen Videos dieselben Bilder von Partisanen und Alliierten vorkommen, die im Triumph in die Städte einziehen. Abgesehen von solchen kurzen Bruchstücken scheint die Befreiung als grundlegendes Moment für den Übergang von der Diktatur zu einer demokratischen Regierung wenig Aufmerksamkeit zu wecken und wird sowohl in Interviews als auch bei den Nachforschungen nach

Dokumentationsmaterial nicht eingehend untersucht.

### Ein Fallbeispiel : die an Schulen angefertigten Videos

Auch die an Schulen hergestellten Videos scheinen, sowohl inhaltlich als auch technisch betrachtet, das Ergebnis gelegentlicher und nicht sonderlich tiefeschürfender Initiativen zu sein. Trotzdem geben diese Produktionen zumindest teilweise Aufschluß über Qualität und behandelte (und nicht behandelte!) Themen im Rahmen der schulischen Arbeit zur Geschichte des zwanzigsten Jahrhunderts.

Die technische Entwicklung scheint sich seit den 70er Jahren, als die ersten Bildschirmsysteme im Kleinformat für Amateure auf dem Markt und in den Schulen Einzug hielten, nicht weiter durchgesetzt zu haben. Trotz aller technologischer Neuerungen und der inzwischen erschwinglichen Preise verschiedener Geräte, scheinen Schulen audiovisuelle Arbeiten immer noch mit sparsamster Ausrüstung herzustellen: Kamera und Videorecorder; Schriftgeneratoren, Tonmischer, Schnittstellen stehen nicht zur Verfügung. Dies im offensichtlichen Widerspruch zur Tatsache, daß die Zahl der Filmdienststellen auf Landes-, Regional- und Schulebene in den letzten Jahren auf ein Mehrfaches angestiegen ist, die Geräte nahezu flächendeckend bereitgestellt und gezielte Investitionen für die Ausbildung der Lehrkräfte getätigt wurden (Weiterbildungskurse im Einsatz audiovisueller Geräte, Kurse über die Erziehung zum Bild u.a.).

Aber nicht nur das: die von den Schulen erstellten Videos zeigen, daß ausgesprochen wenig von den Neuerungen im Bildungswesen und in technologischer Hinsicht beim Gestalten der Videokassetten zum Einsatz kommt. Wahrscheinlich finden audiovisuelle Hilfsmittel in der Schule all-

gemein wenig Verwendung, nicht in der Auseinandersetzung mit Geschichte im besonderen.

Unbestreitbar ist, daß die Schulen sich bei der Herstellung der Arbeiten trotz aller technischer Probleme sehr viel Mühe gemacht haben, was an und für sich schon positiv zu vermerken ist.

Inhaltlich betrachtet fußen die meisten schulischen Arbeiten nicht auf gezielten historischen Recherchen (zum Beispiel darüber, was im eigenen Umfeld geschehen oder nicht geschehen ist), auch sind sie nicht in ein geschichtliches Bildungskonzept eingebunden, sondern wurden kurzerhand anlässlich von Gedenkveranstaltungen und -feiern in Angriff genommen. Die Zahl der schulischen Arbeiten über die Geschichte des Widerstandes, der Deportation oder der Befreiung ist insgesamt gering. Keine besonderen Anstrengungen werden (mit einigen Ausnahmen) unternommen, um unmittelbare und mittelbare Quellen, Dokumentationsmaterial und Zeugnisse lokaler Geschichte aufzuspüren.

Abschließend sei angemerkt : wenn diese Videos für die Geschichtsarbeit an den Schulen heute repräsentativ sind, so zeigt dies, daß die Bemühungen sowohl um die historische Forschungsarbeit als auch um die Geschichtsdidaktik verstärkt werden müssen. Es bedarf auch noch weiterer Maßnahmen hinsichtlich des Einsatzes audiovisueller Hilfsmittel oder des Umgangs mit multimedialer Informatik ; vielleicht müßte die Förderung dieses kulturellen Prozesses verstärkt betrieben werden.

### **Was wird weiter aus *Erinnerungen Revue passieren lassen***

Die Autoren beabsichtigen, die Videos, die den Bestand des Archivs bilden, künftig systematischer zu analysieren, wodurch einige hier besprochene Aspekte vertieft, andere, hier noch nicht aufgegriffene, zusätzlich

behandelt werden könnten ; wer einen Beitrag dazu leisten möchte, möge sich melden.

Die Autoren sind überzeugt, daß sich aus einer solchen Analyse konkrete und wertvolle Anregungen für die Arbeitsweise in einer Vielzahl von Bereichen ergeben können, so etwa in der Geschichtsforschung, in Didaktik, im Gestalten audiovisueller Arbeiten und im Erschließen der Wege zur Verbreitung solcher Medien.

Abschließen möchten wir mit einer Anmerkung, die zu denken geben sollte : angesichts dessen, daß die Videos, die für die beiden Auflagen von *Erinnerungen Revue passieren lassen* alle aus jüngerer und jüngster Zeit stammen, fällt auf, wie wenig in diesen letzten 54 Jahren unternommen wurde, um Ereignisse unserer jüngeren Geschichte, von denen Millionen Menschen in ganz Europa betroffen waren, zu erforschen und einer breiteren Öffentlichkeit zur Kenntnis zu bringen.

Die nächste Auflage von ER findet im Frühjahr 2001 statt.

Weitere Informationen erteilen :

Gemeinde Bozen, Assessorat für Kultur,  
Stadtarchiv, Dr. Carla Giacomozzi

Gummergasse 7, I - 39100 BOZEN, e-mail : carla.giacomozzi@comune.bolzano.it

Tel. ++39/0471/997391, Fax  
++39/0471/997456

oder

Comune di Nova Milanese, Assessorato Cultura, Biblioteca Civica Popolare, Sig. Giuseppe Paleari, Via Giussani, I - 20054 NOVA MILANESE (MI), e-mail : biblioteca@inc.it

Tel. ++39/0362/43498,  
Fax ++39/0362/43375

**Résumé :**  
***La Mémoire en Revue***  
***Vidéos sur la Résistance, la***  
***Déportation et la Libération***  
***en Europe***  
**Une idée pour connaître et**  
**pour ne pas oublier**

*L'initiative a été conçue et organisée par les deux municipalités de Bolzano et Nova Milanese (près de Milan), et plus précisément par les Archives historiques de Bolzano et la Biblioteca Civica Popolare de Nova Milanese. Depuis longtemps, les deux municipalités travaillent conjointement et parallèlement à deux projets pour soutenir la mémoire des camps : «Storia e memoria : il Lager di Bolzano (Histoire et mémoire : le camp de Bolzano)» pour la municipalité de Bolzano et «... per non dimenticare (pour ne pas oublier)» pour la municipalité de Nova Milanese.*

*La Mémoire en Revue est une collection gratuite de vidéos réalisées par des profes-*

*sionnels ou des amateurs, produites par des écoles, des organismes publics, des associations ou des personnes privées, et qui traitent de la Résistance, de la Déportation et de la Libération. Les personnes et institutions sont invitées, par courrier, à participer à ce projet.*

*L'initiative a lieu tous les deux ans. Jusqu'à présent, il y a eu deux éditions : la première - en 1997 - concernait les productions italiennes ; la deuxième - en 1999 - avait un caractère européen.*

*L'objectif principal de La Mémoire en Revue est la constitution et l'élargissement constant des Archives Audiovisuelles de la Mémoire où sont conservées toutes les vidéocassettes admises pour l'initiative. Actuellement, il y a cent trente-cinq vidéocassettes, dont soixante-six ont été envoyées pour l'édition de 1997 et soixante-neuf pour celle de 1999. Toutes les cassettes peuvent être visionnées librement aux Archives historiques de la ville de Bolzano ainsi qu'à la Biblioteca Civica Popolare de Nova Milanese.*

*La prochaine édition de La Mémoire en Revue aura lieu en 2001.*



## COMMENTAIRES - COMMENTARY

Sur proposition du Professeur Geoffrey Hartman de l'Université de Yale, la présente rubrique est consacrée à l'échange de brèves réflexions et critiques relativement à l'étude des témoignages audiovisuels des victimes des crimes et génocides nazis. Les textes publiés ici sont appelés à être directement commentés, alimentés ou critiqués par les chercheurs et équipes participant à l'édition du *Cahier International*. Nous invitons donc tous les membres du Comité de Rédaction et nos correspondants à participer à l'enrichissement de cette rubrique qui complétera utilement les articles de fond en offrant une discussion plus directe.

*Following a suggestion from Professor Geoffrey Hartman of the University of Yale, the following section is devoted to thoughts and comments on the study of audiovisual testimony from the victims of Nazi crimes and genocide. The researchers and groups taking part in the publication of the International Journal will comment on or criticise the texts published here, or add further information. We therefore invite all the members of the Editorial Committee to contribute towards the success of this section, which, by offering an opportunity for more direct discussion, will be a useful addition to our main articles.*

### *Shoah*, un film unique L'histoire et la mémoire

JEAN-FRANÇOIS FORGES

*Professeur d'histoire, Lyon - France*

Il ne peut s'agir de parler du film de Claude Lanzmann *Shoah* pour faire un exercice ordinaire d'admiration. Reconnaître le caractère unique du film de Lanzmann, n'est pas de l'ordre de l'incantation. C'est le distinguer radicalement de tout ce qui a été fait avant lui et de constater que rien, depuis ce film, ne lui est comparable, en particulier sur la question de la représentation<sup>1</sup>.

Il est sans aucun intérêt d'admirer passivement l'oeuvre de Lanzmann. Il faut en tirer

une pratique exigeante à propos de la rigueur historique et de la mémoire de la Shoah.

#### «C'est le lieu»<sup>2</sup> (Simon Srebnik)

Il est bien clair qu'avant de réaliser *Shoah*, Lanzmann a travaillé. Il arrive en Pologne avec un savoir qui entraîne la précision du film dans les indications des lieux et dans la concordance rigoureuse entre les paroles et les images, entre l'histoire et la géographie de la Shoah.

<sup>1</sup> Paul Ricœur soulignait, lors d'un colloque en 1998, à la Villette (Paris) que c'est à partir, précisément, de la représentation que se pense et se mène la réflexion sur le travail de mémoire.

<sup>2</sup> Claude LANZMANN, *Shoah*, Ed. Folio, p. 25.

Le problème, en effet, est que beaucoup de lieux de la Shoah ont été transformés dès le temps de la guerre. Le massacre a été effacé. La méthode du cinéaste est de retrouver ces lieux, exactement, et d'y inscrire les récits des événements dont ils furent le théâtre. Il s'agit toujours du lieu réel lui-même et non d'un symbole du lieu disparu. Si l'on veut souligner le caractère unique de *Shoah*, on est bien obligé de remarquer que ce scrupule est rare, qui semble pourtant élémentaire. La justesse du lieu montré, l'exactitude de l'image n'ont pas été les préoccupations majeures, ni de Resnais dans *Nuit et Brouillard*, ni de Rossif dans *De Nuremberg à Nuremberg* pour prendre deux exemples de films documentaires à grand succès. Faut-il rappeler qu'il n'y a, à peu près, aucune image de la Shoah<sup>3</sup> ? La décision de Lanzmann de ne pas montrer d'archives n'est pas seulement le résultat de considérations d'ordre artistique. C'est aussi une question de déontologie d'historien. Aussi, l'attitude d'Annette Wieviorka est-elle, à mon sens, trop tolérante. Dans son livre *Déportation et génocide*, elle évoque le film *La dernière étape* de Wanda Jakubowska. À propos d'un plan montrant des trains, des voies ferrées, elle écrit :

«L'authenticité de cette scène est telle qu'Alain Resnais, faute de documents, l'introduisit dans *Nuit et Brouillard*»<sup>4</sup>.

Pourtant, le film de Resnais n'est pas particulièrement remarquable par son «authenticité». Et, de toute manière, un cinéaste qui veut dire la vérité ne devrait pas, faute de documents, en fabriquer, surtout s'il ne remercie pas, dans le générique du film, la cinéaste à qui il a emprunté un plan, surtout s'il ne prévient pas les spectateurs que toutes les images de son film ne sont pas authentiques<sup>5</sup>. Sans images d'archives, il faut que le cinéaste invente une autre manière de cinéma pour dire de l'histoire avec, cependant, des images. C'est ce qui fait de *Shoah* un chef d'oeuvre : Lanzmann est un inventeur de formes cinématographiques au moment où on pouvait penser que le cinéma avait épuisé toutes les formes possibles de représentation et était impuissant à représenter la Shoah.

Pourtant, parmi d'autres, le film de William Karel consacré à Primo Levi, dans la série télévisée *Un siècle d'écrivains*, ne s'est pas inspiré de la méthode scrupuleuse de Lanzmann. Il ne reste rien d'Auschwitz III Monowitz, le camp de concentration où se trouvait Primo Levi : terrains vagues, prairies, maisons polonaises, usines, ... Lanzmann, sans doute, aurait filmé les herbes folles, les bosquets de bouleaux. Il aurait fait surgir dans cette banalité présente, la vérité du passé. C'est un difficile exercice de cinéma. Mais tout le monde n'est pas

<sup>3</sup> Avec Jean-Luc Godard, beaucoup semblent penser que sans image, il n'y a pas d'existence. C'est peut-être pour cette raison que certains livres tiennent absolument à montrer des images de chambres à gaz. Il n'existe pas de photographies de chambres à gaz de la Shoah, indiscutables, prises en état. À montrer des images hors de propos, à montrer comme chambres à gaz des salles de douches ou des salles de désinfection on ne réussit qu'à s'enfermer et à affaiblir son discours.

<sup>4</sup> Annette WIEVIORKA, *Déportation et Génocide, Entre la mémoire et l'oubli*, Ed. Pluriel-Plon, 1992, p. 303.

<sup>5</sup> Il est vrai que c'est l'usage, dans les films documentaires, d'utiliser, sans en avertir les spectateurs, des séquences notoirement rejouées pour le cinéma, par leurs propres acteurs dans la réalité. C'est presque toujours le cas des films hitlériens de propagande (les images de guerre comme les images du ghetto de Varsovie qu'on montre sans toujours dire que ce sont des images nazies). C'est presque toujours le cas des films de propagande stalinienne (la prise de Berlin ou les images de la libération des camps dont on retrouve, d'ailleurs, des séquences dans *Nuit et Brouillard*).

<sup>6</sup> Claude LANZMANN, Op. cit., p. 67 et p. 175.

<sup>7</sup> Rony BRAUMAN et Eyal SIVAN, *Éloge de la désobéissance*, Ed. Le Pommier, 1999, p. 154-157.

<sup>8</sup> Claude LANZMANN, Op. cit., p. 65.



Lanzmann. Alors le cinéaste du film sur Primo Levi, contre toute recherche de vérité factuelle qui est pourtant l'exigence d'une étude sur un homme aussi rigoureux, filme un autre camp, Auschwitz I où Levi n'est allé qu'en 1945, Auschwitz II où il n'est allé qu'en 1961... Et ce laxisme, si contraire à la leçon de Levi, entraîne à des erreurs plus impardonnables encore. Le récit de l'arrivée de Levi à Auschwitz est illustré par des images de la rampe de Birkenau. Or l'ancienne rampe, où est arrivé Primo Levi et les autres déportés, avant mai 1944, existe encore. Où est-elle ? Sans doute n'est-elle pas facile à trouver. Aucun guide ne l'indique, très peu de livres s'attachent à en bien préciser l'emplacement. Et de fait, aujourd'hui, la *Judenrampe* est à l'abandon, envahie par les herbes, sans aucune indication ni information que ce lieu fut le terminus d'un voyage de cauchemar pour des centaines de milliers de personnes. La plus grande partie des gens exterminés à Auschwitz sont arrivés dans ce qui devrait être un incomparable lieu de mémoire et reste cependant un lieu, aujourd'hui, étrangement oublié. Or, ce que beaucoup ignorent, Lanzmann le sait. Lorsque Rudolf Vrba parle, à New York, de la rampe d'Auschwitz<sup>6</sup>, Lanzmann montre, précisément, le lieu dont parle Vrba et non un autre. Certes les deux rampes ne sont qu'à huit cents mètres de distance. Mais, à huit cents mètres près, ce n'est pas le lieu.

On se souvient d'avoir vu les extraits du procès Eichmann présentés par Rony Brauman et Eyal Sivan dans leur film *Un spécialiste*. Le Président Landau, le procureur Général Hausner et Eichmann lui-même ne parviennent pas à s'entendre sur l'emplacement de la ville de Cholm ou Chelm et ses rapports avec Chelmno, Kulmhof, Kulm, Kolm, dans le Warthegau ou dans le Gouvernement Général<sup>7</sup>. Les spectateurs de *Shoah* n'ont pas cette ignorance. Jan

Piwonski était aide-aiguilleur. Il nous explique comment les trains, avant de pousser les vingt wagons de déportés dans le camp de Sobibor, manœuvraient sur l'aiguillage de la voie ferrée de Chelm, dans le Gouvernement général<sup>8</sup> (à une trentaine de kilomètres au sud de Sobibor).

On peut voir ou, plus facilement, lire *Shoah* en suivant, villes par villes, villages par villages, l'itinéraire du film, une carte de Pologne sous les yeux. *Shoah* est de ces films enracinés dans un pays réel qui permettent de se représenter les lieux avec la plus grande précision (comme pour certains des films d'Hitchcock par exemple). On peut dessiner, à partir des images de *Shoah*, un plan du village de Chelmno, la rue principale, l'église, le terrain vague où étaient le château, la rivière Ner, le tracé de la route qui va de l'église ou de l'ancien château voisin au lieu des assassinats, les chemins forestiers qui partent de la route, les arbres, les clairières, l'emplacement des fosses et des fours. Nul autre que Lanzmann ne nous a jamais montré le chemin. Sans Lanzmann, nous serions aveugles, en visitant Chelmno. On trouve indiqué seulement l'emplacement des fosses, à côté d'un petit musée. Dans le village, il n'y a rien. Nous n'avons, aujourd'hui, pour nous renseigner précisément sur ce qui s'est passé hier, ici, que notre souvenir des images de Lanzmann. Il faut le dire bien clairement. C'est le lieu.

Nous avons, souvent, une étrange impression, en parcourant les lieux réels, décors d'un film qui nous a marqués : on passe de la réalité au film. À Chelmno, par exemple, de la même façon, on passe dans le film de Lanzmann. Mais ce film est tel que passer dans *Shoah*, c'est passer dans la Shoah. C'est ce qui explique l'impression vertigineuse que connaissent les spectateurs du film mais aussi les voyageurs qui ont le souvenir de *Shoah*, c'est-à-dire, en un sens de la Shoah. Ils reconnaissent, en parcourant la Pologne,

des lieux qui ne leur parleraient pas de la catastrophe sans les images du film : les rivages de la Ner, les maisons de Grabow, la gare de Sobibor, ... C'est la différence avec les autres films. Les touristes, aujourd'hui, à Cracovie, se voient proposer diverses visites : les mines de sel de Wieliczka, Auschwitz-Birkenau ou le tour de la ville. Pour le «Schindler's tour», il s'agit de parcourir les lieux de tournage du film de Spielberg. Ainsi on est invité à s'arrêter, non pas dans les lieux réels du ghetto, mais dans les lieux choisis par Spielberg pour représenter le ghetto dont l'état actuel aurait donné une impression d'anachronisme. On va se recueillir rue Ciemna, dans l'ancien quartier juif, où Spielberg a filmé une scène censée se passer dans le ghetto. On ne va pas dans le ghetto, sans intérêt puisque Spielberg n'y est pas allé. La fiction *La liste de Schindler* prend la place de l'histoire, enlève des couches de réel aux lieux véridiques pour les donner à des décors. En revanche, le voyageur qui voudrait retrouver les traces du film de Lanzmann en Pologne, retrouverait, *ipso facto* les traces de la Shoah.

Ainsi, nous connaissons, après avoir vu *Shoah*, la gare de Treblinka, le chemin qui va au camp (le visiteur qui irait en Pologne avec les seules indications officielles serait bien en peine de le trouver). Nous avons, certes, un savoir sur Treblinka. Il était abstrait, sans enracinement dans le réel. Ce savoir a basculé dans la réalité quand nous avons vu ce plan, affiché sur un mur, dans *Shoah*, parcouru de la pointe d'une canne à

pêche : la rampe, le chemin vers la mort, le boyau, la palissade, ... Suchomel nous l'indique. Lui aussi, il se souvient : les hommes attendent «là, là»<sup>9</sup>, on ne pouvait rien voir à travers le boyau qui va aux chambres à gaz «ici, ici, ici et ici... et ici»<sup>10</sup>. Là, ici : ce sont les lieux, encore, toujours.

Et même, si on veut, on pourra aller plus loin et lire la description que fait Filip Müller des fours d'Auschwitz<sup>11</sup> avec, sous les yeux, les plans des ingénieurs de la Topf, publiés, par Jean-Claude Pressac<sup>12</sup>, des années après que Müller ait parlé devant la caméra de Lanzmann. Après tout, pourquoi pas ? Peut-être qu'un spectateur du futur se demandera si Müller sait bien de quoi il parle. Il pourra vérifier, en toute rigueur. *Shoah* résiste à tout.

Annette Wiewiorka explique à sa fille qu'on ne parle presque jamais de Belzec, Sobibor et Treblinka «parce qu'il n'y a eu pratiquement aucun survivant pour écrire ensuite des témoignages ou raconter ce qui s'y est passé»<sup>13</sup>. Pourtant, Lanzmann a montré que les survivants ne sont pas les seuls à savoir. Il y a aussi les tueurs et les témoins. Sans la mobilisation de toutes ces personnes, jamais nous n'aurions su aussi certainement ce qui s'est passé à Chelmno et à Treblinka. Il resterait, en effet, Belzec. J'ignore si, dans les séquences réalisées et non conservées pour le film, il y a une enquête comparable, pour Belzec, à celle que nous voyons pour Chelmno. Mais déjà, *Shoah* est un

<sup>9</sup> Ibid., p. 158

<sup>10</sup> Ibid., p. 160.

<sup>11</sup> Ibid., p. 92. Lanzmann demande à Müller des précisions : «Les ventilateurs ?»

<sup>12</sup> Jean-Claude PRESSAC, *Les Crématoires d'Auschwitz*, CNRS, 1993, p. 13 : plan du four Topf fixe bimoufle chauffé au coke, type Auschwitz. Chaque creuset est équipé de jets d'air froid pour activer la combustion, venant de ventilateurs électriques de 1,5CV.

<sup>13</sup> Annette WIEWIORKA, *Auschwitz expliqué à ma fille*, Ed. Seuil, 1999, p. 28.

<sup>14</sup> Claude LANZMANN, Op. cit., p. 97.

<sup>15</sup> Ibid., p. 15.

film démesuré. Et Lanzmann, tout de même, ne peut pas tout faire. Comme pour les massacres des Einsatzgruppen, nous n'avons de Belzec que des connaissances générales qui nous donnent mal la mesure du réel. Notre savoir sur Belzec est comparable à celui que nous avons sur Treblinka ou Chelmno, avant *Shoah*. Cette sorte d'ignorance est sans doute liée à l'absence de survivants mais aussi à l'absence, pour Belzec, d'un travail comparable à celui de Lanzmann pour Chelmno. Comme Chelmno, Belzec ruisselle de la mémoire du camp. Les habitants de Belzec se souviennent parfaitement de ce qui s'est passé. On sait que les Allemands les ont fait participer à la construction du camp et des chambres à gaz. Ils ont vu le camp. Ils l'ont parcouru. Ils savent. Ils diraient, peut-être, ce que ne veut pas dire l'ancien SS Oberhauser à Lanzmann<sup>14</sup>. Lanzmann est le seul à avoir compris que les souvenirs des témoins polonais pouvaient nous être utiles s'il n'y a pas de survivants pour parler au nom des victimes. Et *Shoah* montre comment ces témoignages peuvent être efficaces et précieux. Le temps passe. Va-t-on perdre les témoignages des habitants polonais de Belzec alors que, grâce à *Shoah*, nous avons les témoignages des Polonais de Chelmno ou de Treblinka ?

### «L'action commence de nos jours à Chelmno-sur-Ner, Pologne»<sup>15</sup>

C'est le destin de beaucoup de monuments commémoratifs de perdre leur signification au fil des années. Les élèves des lycées passent, maintenant, avec la plus grande indifférence devant les plaques rappelant la mort des anciens élèves dans les tranchées de 1914-1918. Les monuments de style stalinien (ou, d'ailleurs hitlérien) de Buchenwald ne nous disent rien sur le camp lui-même. Ils ne nous renseignent que sur l'image qu'avaient, du camp de Buchenwald, les communistes

des années '50. Aujourd'hui, *Nuit et Brouillard* de Resnais peut être très utile dans une école de cinéma pour montrer l'art du montage d'un grand cinéaste. Il peut nous informer de la manière dont on voyait les camps nationaux socialistes, au milieu des années '50, et de la manière dont on ne voyait pas la Shoah. Le film ne peut guère nous informer rigoureusement sur les camps eux-mêmes et encore moins sur la Shoah. Ces monuments, ce film, ne fonctionnent plus pour évoquer les années '40. Ils sont devenus des documents sur les mentalités, à propos des camps, dans les années '50.

Le film de Lanzmann, précisément, ne s'inscrit pas dans un temps particulier. Il ne nous indique pas la manière dont on voyait la Shoah dans les années '80. Il construit l'histoire et la mémoire de la Shoah. Il s'intègre à cette histoire, il en fait partie puisque nous n'avons pas cette représentation de la Shoah, dans notre esprit, avant le film de Lanzmann et que Raul Hilberg, l'historien de la destruction des Juifs d'Europe, devient un personnage de *Shoah*.

On s'est interrogé, quelquefois, pour imaginer ce que serait l'univers sans le regard des hommes. Quelle type d'existence aurait-il si personne ne cherchait à le voir, à le décrire ? Sans l'opiniâtre recherche de Lanzmann, sans ce désir de savoir et de transmettre ce savoir, la Shoah ne se distinguerait pas aussi fortement des autres tragédies de l'histoire. Pour un spectateur de *Shoah*, il y a un ensemble de dates, celles de la Shoah et une date, celle de son présent où ce passé bascule. Ce présent, c'était la fin des années '80, puis les années '90 où *Shoah* a été présenté, de proche en proche, dans presque tous les pays du monde. Ce présent sera, de la même manière, celui des années du futur où on verra encore *Shoah* au moins aussi longtemps qu'on verra les autres chefs d'oeuvre de l'histoire du cinématographe. L'intemporalité de *Shoah* lui assure, en

chaque époque, son actualité. On ne conçoit pas de faire l'histoire du cinéma et l'histoire de la Shoah sans référence au film *Shoah*<sup>16</sup>.

### «Puisque vous voulez tout savoir»<sup>17</sup> (Franz Suchomel)

La décision que le réalisateur sera présent dans le film est un élément capital de l'identité de *Shoah* et de son caractère unique. Les films fonctionnent dans la mesure où l'on peut s'identifier à l'un des personnages. Tous ceux qui veulent savoir, sans dévier jamais de ce chemin difficile, sont accompagnés par Lanzmann tout au long du film. Il est, de fait, peu souvent présent dans le champ. Mais on entend sa voix et la question posée est toujours, à y bien penser, celle qui est la plus féconde, qui conduit aux réponses les plus instructives. Bien que réalisé pendant une durée de dix ans, le film ne contient aucune différence de style. C'est toujours le même regard cinématographique. Et on ne comprend pas bien comment il est possible d'avoir à la fois la force de la concentration nécessaire pour la pertinence des questions posées - en particulier pour interroger plusieurs personnes en même temps, et de plus par l'intermédiaire d'une traductrice - et la

totale maîtrise de la direction du film, les mouvements de caméra ou la dimension des plans. Sans compter que la forme du film impose, certes, une mise en scène totalement contrôlée par le cinéaste, mais comporte aussi une part d'aléatoire, de mise en péril, qui ajoute encore un problème nouveau, que n'ont pas les cinéastes de fiction<sup>18</sup>. Lanzmann ne peut savoir à l'avance les réactions des personnages, leurs réponses, leur maintien dans le champ. Et il faut ajouter encore que Lanzmann n'abandonne pas ses personnages et, partant, ses spectateurs. Ses gestes sont fréquents mais discrets, quasi hors champ, comme de placer sa main sur l'épaule des gens en manière de soutien, de sympathie.

Il y a un geste de Lanzmann sur lequel je voudrais arrêter l'image. C'est pendant un des entretiens avec Suchomel<sup>19</sup>. Celui-ci parle du froid de «loup» de l'hiver de Treblinka, - 10, - 20°, et des hommes, des femmes, des enfants nus, dans le boyau montant vers la chambre à gaz. Le plan commence sur Suchomel. Panoramique à gauche sur Lanzmann. Lanzmann regarde le plan de Treblinka. Plusieurs secondes de silence. Lanzmann dit : «pouvez-vous...»

<sup>16</sup> Jean-Luc Godard cite *Shoah* dans la première partie du film *Histoire(s) du cinéma*. Mais il ne présente pas de photogramme du film de Lanzmann dans le livre édité par Gallimard, sorti en même temps que le film. De la sorte, on ne retrouve pas le nom de Lanzmann dans l'index des réalisateurs. Cette lacune laisse perplexe. Godard, qui ne cesse de dire que le cinéma est passé à côté des camps, a-t-il vraiment vu *Shoah* ? A-t-il perçu la force unique de ce film pour représenter le réel au cinéma ? A-t-il compris que *Shoah* sauve l'honneur du cinématographe ?

<sup>17</sup> Claude LANZMANN, Op. cit., p.170.

<sup>18</sup> Et beaucoup de documentaristes. Flaherty, en faisant jouer, par les esquimaux de Nanouk, leur vie devant sa caméra, dit de la vérité sur la vie réelle. Mais il évite les problèmes posés par la présence de la caméra et par les événements imprévus. Le dispositif lanzmannien est beaucoup plus complexe puisque les personnages comme Henrik Gawkowski, le conducteur du train, ou Abraham Bomba, le coiffeur, jouent, dans le présent, leurs propres personnages, mais tels qu'ils étaient dans le passé. C'est précisément la mise en contact du présent et du passé qui provoque, dans le présent, la flagellation spécifique du film.

<sup>19</sup> Claude LANZMANN, Op. cit., p. 159.

<sup>20</sup> Ibid., p. 168.

<sup>21</sup> La revue allemande *Osteuropa-Archiv* (novembre 1996) a publié un long dossier d'articles polonais, dans leur traduction allemande, sur les réactions à *Shoah*. Voir aussi la deuxième partie *Réflexions sur la question polonaise* de l'admirable et inépuisable livre dirigé par Michel DEGUY, *Au sujet de Shoah*, Ed. Belin, 1990.

<sup>22</sup> U.S.A., 1996. Présenté sur Arte, le 3 septembre 1999.

Il s'arrête de parler et on le voit faire brièvement le geste familier de soulever ses lunettes et de se prendre entre les doigts le haut du nez, entre les yeux, comme on fait pour se décontracter, pour s'apaiser un peu. Puis il continue sa question :

«Pouvez-vous décrire très exactement ce boyau ? Comment était-ce ?»

Et on se dit que cet homme supporte de faire *Shoah*, il supporte de parler à Suchomel, il supporte de découvrir, peu à peu, les pires détails de cette histoire, et les souffrances, et les larmes. C'est difficile, pour lui, comme pour nous. Par ce geste, nous reconnaissons un frère humain. Parce que nous sommes moins seuls, nous pouvons supporter le cheminement insupportable du film.

L'expérience des débats, après le film, montre pourtant que des spectateurs ne comprennent pas toujours l'attitude de Lanzmann. On le trouve trop dur avec les victimes, par exemple en n'arrêtant pas de filmer lorsque Bomba le lui demande. Nous devons prendre cette réaction de spectateur en considération pour montrer qu'elle n'est pas à la mesure des problèmes que le film surmonte. Au regard de notre conscience et de notre intelligence, les larmes de Bomba ou de Müller, avérant leurs paroles, sont des *documents* décisifs sur Treblinka ou Auschwitz. La vérité de *Shoah* s'impose au prix de la souffrance de Bomba. Il faut écouter à nouveau ou relire ce que dit Lanzmann à Bomba :

«Vous le devez, il le faut [...] je vous en prie, nous devons le faire [...] Je sais que c'est très dur, je le sais, pardonnez-moi»<sup>20</sup>.

Il n'est pas juste de trouver à ces paroles la moindre dureté. Si nous croyons que nous *devons* savoir et transmettre cette histoire, il n'y a pas d'autre posture possible que ce combat, cette obstination et cette bonté.

Lanzmann n'est pas dans le champ. Nous ne savons rien de son attitude, de son visage, de sa souffrance. Seuls importent, de toute manière, Bomba, les femmes et les enfants dans la chambre à gaz de Treblinka.

C'est aussi ce rapport complexe, empathique ou conflictuel pour certains, entre nous, un auteur et une oeuvre, qui fait le caractère unique de *Shoah*.

### À propos de la Pologne

Enfin, il nous faut bien comprendre que *Shoah* est un film bienveillant sur la Pologne, même si la nouveauté et la puissance du film ont provoqué une polémique, en Pologne, au sujet de l'antisémitisme<sup>21</sup>.

On voit beaucoup de Polonais dans le film de Lanzmann. Ils sont bien traités, avec le seul souci de rendre compte objectivement d'une réalité. Lanzmann ne provoque pas, il ne s'indigne pas de certaines réponses qu'il obtient, il reste modéré, calme. Henrik Gawkowski, qui conduisait les trains de Treblinka est un personnage du film, pathétique et attachant, montré avec un profond respect. Lanzmann le ménage, prend en considération sa souffrance. Il a une attitude parfaitement déferente avec Jan Piwonski, à la gare de Sobibor. Et même le peu sympathique Cjeslaw Borowi qui rit si mal à propos et refait le geste qu'il faisait aux Juifs de se trancher la gorge, a droit à une main amicale de Lanzmann, posée sur son épaule, à la fin d'un plan. *Shoah* permet d'avoir une vraie affinité avec la plupart de ses personnages polonais.

La retenue de Lanzmann apparaît mieux quand on voit d'autres images de la Pologne. On se souvient peut-être du film de Marian Marzynski, *Shtetl*<sup>22</sup>. C'est la fête à Bransk, comme à Chelmno dans *Shoah*. Mais dans le film de Lanzmann, les Polonais, même maladroitement, parlent des Juifs. À Bransk, à cinquante kilomètres au sud sud-ouest de Bialystok, on inaugure un monument à la

gloire de l'histoire de la petite ville. Les Juifs ont vécu ici pendant cinq siècles. En 1939, ils étaient plus de 60 % de la population. Pas un mot sur les Juifs. Les Juifs n'ont pas existé. Donc la Shoah n'a pas existé. Cet effacement, si on laisse faire, c'est la dernière main mise à la Shoah<sup>23</sup>.

Lanzmann sait tout cela. Mais sa préoccupation, ce sont les Juifs de la Shoah, pas les Polonais ou les Allemands d'aujourd'hui. *Shoah* est un film posé, pondéré, nullement haineux. Le film dit la vérité sans rien ajouter. Nous sommes libres de juger ou non. *Shoah* n'est pas un film à thèse. C'est pourquoi, quand les auteurs du manuel français d'histoire de troisième édité par Belin, en 1999, présentent aux élèves un texte d'un déporté français, le docteur Lettich, prétendument tiré de *Shoah*, ils ne commet-

tent pas seulement une erreur. Il s'agit d'une faute car ce document *ne peut pas être* dans *Shoah*. Jamais un personnage de Lanzmann ne parlerait de «barbarie allemande»<sup>24</sup>. Les personnages de *Shoah* constatent. Ils ne jugent pas<sup>25</sup>.

Non seulement *Shoah* nous fournit des informations historiques rigoureuses, mais le film les enracine dans la mémoire des gens. C'est, de ce point de vue, une oeuvre pédagogique majeure. En tant qu'oeuvre d'art universellement reconnue, *Shoah* assure à son sujet, la Shoah, la pérennité des grandes oeuvres artistiques de l'histoire des hommes, si on veut bien s'attacher à les transmettre. Lanzmann a agi comme personne pour que les Juifs d'Europe ne soient jamais oubliés.

<sup>23</sup> On pourrait évoquer aussi, pour montrer la mesure du regard de Lanzmann, les inscriptions antisémites qu'on voit en Pologne comme en aucun autre pays au monde. Car si les Juifs n'ont pas existé, ou s'ils ont disparu, il n'en faut pas moins continuer à appeler au meurtre contre eux. Il faut tuer les morts. C'est le sens des inscriptions qu'on peut lire, devant la pharmacie Pankiewiz de Cracovie ou sur les murs de l'ancien quartier juif Kazimierz. On lit sur un des murs de la cour de récréation d'une école polonaise, située dans l'ancien ghetto lui-même, qu'il faut jeter les Juifs à la Vistule. On voit une croix gammée, gravée depuis longtemps et que personne ne songe à effacer, au-dessous de la plaque commémorative, apposée sur le vestige du mur du ghetto de Cracovie (été 1999), etc., etc.

<sup>24</sup> *Manuel de troisième, histoire et géographie*, Ed. Belin, 1999, p. 95.

<sup>25</sup> Il faudrait étudier de plus près les manuels scolaires français d'histoire de troisième et de terminale, classes où la Shoah est au programme. L'oubli que la plupart de ces livres font de *Shoah*, est un véritable déni, une injustice. Puisqu'ils impriment le mot «Shoah», ils pourraient au moins évoquer le film pour expliquer la postérité du mot. Hélas bien des manuels ne brillent pas par leur rigueur et par la compétence de leurs auteurs dans le maniement des témoignages ou des documents : le Bréal de troisième croit savoir que «Kurt Gertein» a témoigné sur Auschwitz et présente, avec le Magnard, un même témoignage plus symbolique que factuel d'Élie Wiesel. Le Hatier propose deux témoignages très controversés de Martin Gray. Le Bréal de terminale qui, après beaucoup d'erreurs (les auteurs, entre autres inexactitudes, pensent que le complexe d'Auschwitz est divisé en quatre parties et confondent le nombre des crématoires avec celui des chambres à gaz) ne trouvent rien de mieux que de proposer aux malheureux élèves, comme document d'histoire sur Treblinka, un extrait du livre de Jean-François Steiner, notoirement frauduleux - au moins au regard de ceux qui ont un minimum de considérations pour la rigueur historique.



# Appel du Secrétariat de Rédaction

## *Invitation from the Editorial Secretariat*

Nous invitons toutes les équipes participant à l'édition du *Cahier International* à contribuer à l'animation d'une nouvelle rubrique dans laquelle des rescapés des camps interviewés s'exprimeront sur leur propre expérience du témoignage audiovisuel. Une telle rubrique pourra s'avérer très utile, aussi bien pour les interviewers eux-mêmes que pour mieux entretenir nos contacts et relations avec les témoins. Les différents chercheurs et équipes sont donc conviés à solliciter des rescapés déjà interviewés afin que ces derniers nous communiquent pour publication leurs commentaires et réflexions visant à enrichir nos méthodes de travail sur les témoignages.

*We invite all the groups taking part in the publication of the International Journal to encourage the survivors of the camps whom they have interviewed to send us comments on their experience of giving audiovisual testimony, for publication in a new section of the Journal. Their contributions will be very useful for interviewers, and will also enable us to keep in contact with the witnesses. We therefore urge researchers and groups to ask the survivors they have interviewed to send us their comments and reflections for publication, with a view to improving our methods of working with testimony.*





# LISTE DES THÈMES PROPOSÉS POUR EXPLORATION PAR LES MEMBRES DU COMITÉ DE RÉDACTION DU CAHIER

## (SUIVIS DES NOMS DES PERSONNES LES AYANT SUGGÉRÉS)

---

### THEMES PROPOSES POUR UNE EXPLOITATION SCIENTIFIQUE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

---

La façon dont l'Allemagne - et peut-être aussi d'autres pays - se situe par rapport à l'histoire (Nathan BEYRAK) ; Le reflet de l'Holocauste dans les médias, dans les arts, dans la société israélienne (Nathan BEYRAK) ; Les témoignages des survivants et la perception de l'insertion du nazisme dans la vie quotidienne (Izidoro BLIKSTEIN) ; Etudes comparatives sur la vie des survivants dans leur pays d'adoption (Izidoro BLIKSTEIN) ; Le discours nazi et l'intertextualité du racisme et l'antisémitisme d'après les rescapés interviewés (Izidoro BLIKSTEIN) ; Analyse sémiotique et linguistique des témoignages des survivants de la Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les Juifs en Suisse (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les enfants cachés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les différentes formes de perception des événements chez les rescapés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Etude comparative du rescapé en ex-Allemagne de l'Est et en ex-Allemagne de l'Ouest (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les rescapés qui ont été sauvés par leurs convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; La Shoah au regard de la Bible : influence des conceptions philosophiques de la Tora et du Talmud sur le comportement des Juifs face au nazisme (Michel ROSENFELDT) ; Les personnes âgées dans le ghetto de Theresienstadt d'après les témoignages oraux et écrits (Anita TARSI) ; La signification de la «faim» selon les différentes situations et circonstances : dans les ghettos, les camps, les lieux de caches, les forêts, selon l'âge, le sexe, etc. (Anita TARSI) ; Les changements intervenant dans les valeurs sociales et familiales durant la vie dans les ghettos, les camps, les lieux de caches et les forêts (Anita TARSI) ; L'impact des connaissances générales et de la mémoire collective sur les perceptions des rescapés et leurs propres expériences (Anita TARSI) ; Le rôle de l'activité créatrice et artistique sous la domination nazie d'après les rescapés (Anita TARSI) ; Analyse du «non-événementiel» à travers les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Problèmes et tensions identitaires dans les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Temps historique et temps du récit à travers le témoignage audiovisuel (Yannis THANASSEKOS) ; Identité politique et identité communautaire chez les rescapés interviewés (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Les représentations de la famille et de la fratrie à travers les témoignages audiovisuels des rescapés (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les femmes et l'univers concentrationnaire : les expérimentations médicales, le travail forcé dans les usines ou complexes industriels SS et les enfants, les naissances, etc. (Loretta WALZ) ; La réaction des enfants séparés de leurs parents et cachés dans divers milieux et institutions (Josette ZARKA)

---

## THEMES LIES A LA FORME ET A LA METHODE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

---

Méthodologie en histoire orale (Nathan BEYRAK) ; Etudes comparatives sur la méthodologie d'enregistrement des témoignages des survivants (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les temps consacrés aux différentes étapes de la vie du témoin par le témoin lui-même (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Méthodologie et contenu des histoires orales (Joan RINGELHEIM) ; Comparaisons et contrastes avec les autres sortes de projets d'histoire orale (Joan RINGELHEIM) ; Les interviews audiovisuelles qui se déroulent au domicile du témoin : les règles méthodologiques à respecter et les aspects relationnels intervieweur/interviewé particuliers à ce type d'interviews (Michel ROSENFELDT) ; La forme du témoignage oral et audiovisuel (Joanne RUDOF) ; Evaluation critique du matériel, comparaison en profondeur des différentes méthodes d'interview et de leurs paramètres médiatiques (l'écrit, l'audio, la vidéo), leur durée, leur localisation (à la maison, dans un studio, à l'extérieur), le rôle donné à l'interviewer, ... (Anita TARSI) ; Le support audiovisuel : des matériaux pour l'historien ? (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le témoin-sujet et son rapport à l'interviewer. L'interviewer-sujet et son rapport au témoin (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le rapport du témoin à son image (Régine WAINTRATER) ; Les entretiens post-témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le problème de la limitation de l'entretien. Est-il souhaitable d'établir une limite (limite ou contenant) ? (Régine WAINTRATER) ; Le langage non-verbal et son rapport au texte (Régine WAINTRATER) ; L'apport de l'image au témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le témoignage audiovisuel : un texte comme les autres ? (Régine WAINTRATER) ; Analyse transversale des témoignages : comparaison suivant les pays d'origine (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; La place du langage verbal et du langage non-verbal dans le témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Comparaison entre les enregistrements vidéo et les enregistrements audio (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les effets du témoignage sur le témoin et sur celui qui recueille son témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA)

---

## THEMES LIES AUX PROBLEMES DE CONSERVATION ET DE DIFFUSION DU TEMOIGNAGE

---

La création d'une base de données mondiale relative à tous les survivants de l'Holocauste qui ont donné leur témoignage sur support audiovisuel : Combien de témoignages nos équipes ont-elles enregistrés ? Combien de témoignages ont-ils été enregistrés par l'équipe de Spielberg ? Combien de témoignages récoltés par une équipe ont-ils été copiés par une autre équipe ? Combien de survivants doivent encore donner leur témoignage ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme orale ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme écrite (témoignage partiel ou complet) ? Quels sont les éléments essentiels au témoignage ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'impact des nouvelles technologies sur l'enregistrement, la conservation, la récupération et l'utilisation des témoignages audiovisuels (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; La survie des collections (Joan RINGELHEIM) ; Méthodes de catalogage des interviews des rescapés de l'Holocauste pour leurs usage et traitement futurs (Anita TARSI)

---

## THEMES LIES A L'UTILISATION ET A LA TRANSMISSION DU TEMOIGNAGE

---

Les témoignages littéraires et artistiques (cinéma, télévision, théâtre, peinture etc.) sur l'univers concentrationnaire (Izidoro BLIKSTEIN) ; L'enjeu du témoignage dans la transmission (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; L'utilisation des témoignages des survivants de l'Holocauste dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur : Quels sont les sujets utilisés pour enseigner l'Holocauste ? Quelles sont les questions les plus souvent posées par les étudiants ? Quels sont les matériels de base essentiels pour les enseignants ? Quels sont les cours préparatoires destinés aux enseignants qui sont actuellement à leur disposition ? Quelles ont été les réactions des étudiants ? Comment introduire des éléments relatifs aux témoignages en dehors des cours d'histoire, par exemple au cours de musique, d'art, de littérature, de religion, de philosophie, etc. ? Comment déterminer au mieux les effets, l'importance et le succès des diverses utilisations du témoignage ? De quelle manière les événements futurs interféreront-ils sur l'enseignement de l'Holocauste en général et sur la façon de considérer les témoignages audiovisuels en particulier ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'intégration des témoignages audiovisuels dans les musées du monde entier : Dans quelle mesure les musées ont-ils introduit les témoignages dans leurs collections permanentes ? A quels problèmes ont-ils été confronté et comment les ont-ils résolu ? Dans quels pays peut-on trouver les exemples les plus intéressants d'intégration du témoignage dans les musées ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; Les effets des témoignages audiovisuels sur les deuxième et troisième générations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'usage et l'abus des intérêts personnels relatifs à l'Holocauste dans la mémoire publique et la documentation (Joanne RUDOF) ; L'usage scientifique de l'histoire orale et des témoignages audiovisuels (Joanne RUDOF)

---

## AUTRES

---

Résumés de témoignages présentant un intérêt significatif (Nathan BEYRAK)

LIST OF THE RESEARCH THEMES  
PROPOSED BY THE MEMBERS OF THE EDITORIAL  
BOARD FOR TREATMENT  
IN THE INTERNATIONAL JOURNAL  
(WITH NAMES OF PROPOSERS)

---

RESEARCH THEMES

---

The way Germany is coping with history, and perhaps also other countries (Nathan BEYRAK) ; The Holocaust as reflected in the media, in the arts, in Israeli society (Nathan BEYRAK) ; The testimonies of survivors and the perception of the insertion of nazism in the daily life (Izidoro BLIKSTEIN) ; Comparative studies on the life of survivors in their host countries (Izidoro BLIKSTEIN) ; The language of the nazis and the intertextuality of racism and antisemitism according to the interviewed survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; Semiotic and linguistic analysis of the testimonies of survivors of the Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; The Jews in Switzerland (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The persecuted children (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The different forms of the perception of collective events (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; Survivors in the former German Democratic Republic (G.D.R) and in the Federal Republic of Germany (FR.G). A comparative study (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The survivors saved by their convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Shoah from the biblical viewpoint : philosophical conceptions' influence of Tora and Talmud on jewish attitude towards nazism (Michel ROSENFELDT) ; Old People in Ghetto Theresienstadt, based on written memories and related oral testimonies (Anita TARSI) ; The meaning of «hunger» in various situations and circumstances (ghettos, camps, hiding places, forests, age, gender, etc.) (Anita TARSI) ; The changes in social and family values during life in ghettos, camps, hiding places and forests (Anita TARSI) ; The reflection of general knowledge and collective memory in the survivor's perceptions of his own experiences (Anita TARSI) ; The role of creative and artistic activity under Nazi domination as it is reflected in survivors' testimonies (Anita TARSI) ; Analysis of the «non-factual» in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Identity problems and tensions in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Historical time and time of report in the audio-visual testimony (Yannis THANASSEKOS) ; Political identity and common identity of the interviewed survivors (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The representations of the family and of the fratrie in the audio visual testimonies of survivors (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Women in concentration camps : medical experiments, hard labour in SS-enterprises, children, births, etc. (Loretta WALZ) ; The reaction of children separated from their parents and hidden in several milieus and institutions (Josette ZARKA)

---

THEMES CONCERNING THE FORM AND METHOD  
OF THE AUDIOVISUAL TESTIMONY

---

Oral History Methodology (Nathan BEYRAK) ; Comparative studies on the methodology of recording the testimonies of survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; The time dedicated to the different stages of the life of the survivor (dedicated by himself) (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Methodology, content of oral histories (Joan RINGELHEIM) ; Comparisons and contrasts to other

kinds of oral history projects (Joan RINGELHEIM) ;Audiovisual interviews at the witness' home : methodological rules which have to be respected and particular relational aspects between interviewer/interviewee (Michel ROSENFELDT) ;The shaping of oral/video Testimonies (Joanne RUDOF) ; Comprehensive evaluation of the material, an in-depth comparison of the different interviewing methods and their many parameters such as media (writing, audio, video), duration, location (home, studio, outdoor), the role of the interviewer, ... (Anita TARSI) ;The audio visual support : materials for the historians (Anne VAN LANDSCHOOT) ;The subject of the testimony and its impact on the interviewer.The interviewer's subject and its impact on the interviewee (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The connection between the witness and his picture (Régine WAINTRATER) ;The effects of the testimony on the survivor and on the person who records his testimony (Josette ZARKA and Régine WAINTRATER) ;The conversation after the testimony (Régine WAINTRATER) ; The problem of the limitation of the conversation. Is it desirable to make a limit ? (Régine WAINTRATER) ;The importance of the picture for the testimony (Régine WAINTRATER) ;The non-verbal language and its impact on the text (Régine WAINTRATER) ;The audio-visual testimony : a text like another ? (Régine WAINTRATER) ;Transversal analysis of the testimonies : Comparison according to origin countries (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ;The importance of verbal and non-verbal language in the testimony (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Comparison between the video recordings and the audio recordings (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA)

---

## THEMES CONCERNING THE PROBLEM OF CONSERVATION AND PRESENTATION OF THE TESTIMONIES

---

The impact of technological innovation on the recording, preservation, retrieval and utilization of the audio-visual testimonies (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The creation of a world wide data base to include the total number of survivors of the Holocaust who have already given their audio-visual testimony : A. How many have been recorded by our member groups ? B. How many have been recorded by the Spielberg group ? C. How many of A have been duplicated by B ? D. How many remain to give testimony ? E. How many have given only an aural testimony ? F. How many have given only an incomplete or partial written testimony ? G. What elements are essential and/or desirable for inclusion ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The survey of collections (Joan RINGELHEIM) ; Methods of cataloging Holocaust survivors interviews for future use and processing (Anita TARSI)

---

## THEMES CONCERNING THE UTILIZATION AND THE TRANSMISSION OF THE TESTIMONIES

---

Literary and artistic testimonies (cinema, television, theatre, paintings etc.) about concentration camps (Izidoro BLIKSTEIN) ;The using of video testimonies for educational purposes (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ;The utilization of testimonies by Holocaust survivors for educational purposes at primary, secondary and tertiary level : What issues are involved in teaching the Holocaust ? What questions are most often raised by the students ? What background materials are essential for teachers ? What teacher training courses are currently available ? What have been the students' reactions ? How can subject areas in addition to History, i.e. music, art, literature, religion, philosophy, etc., introduce elements of testimonies ? How can one best determine the effect, significance or success of the various utilization's of the testimonies ? How will the events of the future affect the teaching of the Holocaust in general and in particular with

regard to the audio visual testimonies ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The integration of audio-visual testimonies in museums throughout the world :To what extent have museums included testimonies in their permanent collections ? What problems have been encountered and how have they been resolved ? Where are the most notable examples located ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The effect of the audio visual testimonies on the 2nd and 3rd generations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The use and misuse of personal accounts of the Holocaust in shaping public memory and in the documentaries (Joanne RUDOF) ;The research use of oral history and video testimonies (Joanne RUDOF)

---

## OTHER

---

To summarise specific testimonies of special interest (Nathan BEYRAK)